

MNĒMA
pour
GEORGES MEAUTIS

1890-1970

à l'occasion du centenaire de
sa naissance

ΕΠΟΥ ΘΕΩΙ
ΓΝΩΘΙ ΣΑΥΤΟΝ
ΜΗΔΕΝ ΑΓΑΝ

Textes
de souvenir et d'hommage
– suivis d'une bibliographie de l'oeuvre –
publiés
sous la direction du professeur Denis Knoepfler
par le Séminaire des Sciences de l'Antiquité classique
de l'Université de Neuchâtel

NEUCHATEL 1991



Portrait de Georges Méautis par Liliane Méautis
(pastel, vers 1950; don de la famille au Séminaire
des Sciences de l'Antiquité Classique)

MNĒMA
pour
GEORGES MEAUTIS

1890-1970

à l'occasion du centenaire de
sa naissance

ΕΠΙΟΥ ΘΕΩΙ
ΓΝΩΘΙ ΣΑΥΤΟΝ
ΜΗΔΕΝ ΑΓΑΝ

Textes
de souvenir et d'hommage
– suivis d'une bibliographie de l'oeuvre –
publiés
sous la direction du professeur Denis Knoepfler
par le Séminaire des Sciences de l'Antiquité classique
de l'Université de Neuchâtel

NEUCHÂTEL 1991

*Ecoute. Ceux d'en bas, les morts du cimetière
Disent avec leur voix de soleil et de vent
Le vent du jour terrestre et de l'autre lumière :
Ecoute, ô mort d'en haut, qui te crois le vivant.*

René-Louis Piachaud, *Chant de la Mort et du Jour*

Il nous est agréable de penser que ce sont nos propres travaux , l'interprétation que nous avons donnée d'un vers des *Grenouilles* d'Aristophane (*Recherches sur le Pythagorisme*, p.60) qui ont inspiré à Piachaud cette énergique expression "les morts d'en haut" pour désigner les vivants.

Qui sait , après tout, si ce n'est pas là le but suprême et la récompense de l'érudition que la graine moissonnée dans les champs de la pensée antique puisse tomber dans l'âme d'un poète et y germer, apportant au monde moderne, en une forme belle, le message d'autrefois ?

Georges Méautis, dans *Hommage à Piachaud*, Genève, 1943, p.62 (= *Oeuvres complètes* de R.-L. Piachaud, Genève, 1982, p. 550)

Ouvrage édité avec le soutien
du Collège des Sciences de l'Antiquité (Fonds P.Humbert),
de la Commission des publications de la Faculté des lettres
et de la Société Académique Neuchâteloise

TABLE DES MATIERES

Avant-propos7

I. Trois témoignages sur l'homme et le professeur

Georges Méautis par lui-même (discours inédit de 1961)13

Adieu à un maître, collègue et ami, par André Labhardt (Neuchâtel)15

Souvenir d'un ancien étudiant, par Daniel de Montmollin (Ottawa)19

II. Quelques aspects de la carrière et de l'oeuvre

L'attualizzazione della cultura antica nell'opera di G.Méautis, a cura di Marcello Gigante (Napoli)25

Le détour par Hermoupolis : G. Méautis et la papyrologie, par Jean-Jacques Aubert (New York)31

G. Méautis et l'archéologie neuchâteloise, par Michel Egloff (Neuchâtel)39

L'itinéraire archéologique de G. Méautis, par Denis Knoepfler (Neuchâtel)....43

G. Méautis interprète de la " Divine Comédie, par Remo Fasani (Neuchâtel)....55

Un helléniste en quête des liens entre sa patrie et son pays, par Louis-Edouard Roulet (Neuchâtel).....59

Le retable de Grünewald à Colmar et G. Méautis, par Walter Spoerri (Neuchâtel).....65

G. Méautis et Pindare, par François Chamoux (Paris).....77

III. Bibliographie de Georges Méautis

Liste des ouvrages et des articles, établie par Nathalie Duplain, assistante au Séminaire des Sciences de l'Antiquité classique.....83

Appendice

Allocution prononcée le 24 octobre 1990 à l'occasion de la pose d'une plaque commémorative sur le bloc aux inscriptions grecques de l'Ermitage 107

Addendum

Annotation de l'article de W. Spoerri (pp.65 sqq.).....115

AVANT-PROPOS

En dehors du cas assez rare où l'on peut réellement fêter le centième anniversaire d'un très vieux maître, d'un *macrobios didaskalos*, faut-il marquer par la publication d'une plaquette telle que celle-ci - sans écarter d'autres formes de célébration - "Thécatontaétéride" de tous les professeurs d'Université ? Question évidemment délicate, à laquelle on est tenté néanmoins de donner une réponse résolument négative, même quand il s'agit comme ici d'un ancien recteur (1939-1941) et pas seulement d'un ancien titulaire de la chaire de grec, langue et littérature (1919-1961) : il n'y a bien sûr que des cas particuliers. En l'espèce, le Séminaire où Georges Méautis déploya son activité pendant près d'un demi-siècle n'a fait que saisir l'occasion qui lui était offerte de rendre hommage, et peut-être justice, à un helléniste dont le nom, en l'absence de tout rappel, risquait fort de tomber dans un oubli sans doute immérité. D'une manière ou d'une autre il importait de rompre le trop long silence qui a marqué et suivi son départ à la retraite voici très exactement trente ans.

Le temps est certes passé, aujourd'hui, de constituer pour Georges Méautis le volume de *Mélanges* auquel il eût, probablement, été sensible. A défaut, on aurait pu - on pourrait encore - songer à réunir en un recueil de *scripta minora* quelques-uns de ses articles les plus significatifs (qui ne sont pas nécessairement ceux qu'il a lui-même fait réimprimer en 1964 à la suite de son *Thucydide et l'impérialisme athénien*, titre dont il se flattait d'avoir eu le premier l'idée à la veille de la seconde Guerre mondiale). Il fallait à tout le moins, on en conviendra, dresser sa bibliographie, puisqu'aucune des notices publiées au moment de son décès en 1970 n'en comporte une, même sommaire. Mais grâce à la bonne volonté de plusieurs collègues, tant neuchâtelois qu'étrangers, il a été possible de faire un peu davantage: à travers une dizaine de contributions, aussi variées par le ton que différentes par le sujet ou l'ampleur, on a essayé de fournir au lecteur les éléments d'un portrait intellectuel ainsi que des points de repère pour situer équitablement l'oeuvre de Méautis dans une époque qui n'est déjà plus la nôtre. Et si de cette gerbe se dégage en définitive l'image d'une personnalité hors du commun, cela n'est assurément pas dû à un excès de

vénération ou de timidité de la part des auteurs, qui auraient jugé nécessaire d'escamoter certaines faiblesses en vertu du principe *de mortuis nil nisi bonum dicendum* ! Aucun d'eux n'a cherché, croyons-nous, à faire du défunt un astre de première grandeur dans le ciel étoilé de la philologie classique ou de l'archéologie gréco-romaine ou de la papyrologie, personne ne l'a présenté comme un historien méconnu de la Suisse moderne, un interprète génial de Dante ou de Grunewald. Mais la mise en évidence de tant de curiosités diverses ne vaut-elle pas infiniment plus qu'un concert de plates louanges?

Parmi les auteurs qui ont prêté leur concours au succès - toujours un peu aléatoire - d'une pareille entreprise il convient de faire une mention spéciale des collègues étrangers, ou installés à l'étranger. C'est ainsi que notre compatriote M. Daniel de Montmolin, qui a fait toute sa carrière au Canada après avoir soutenu chez Méautis une thèse remarquée sur la *Poétique* d'Aristote, a bien voulu consigner pour la présente plaquette quelques précieux souvenirs relatifs à ses années d'études au Séminaire de philologie. Cette évocation de l'enseignement de Georges Méautis a pris tout naturellement place à la suite de deux irremplaçables témoignages sur l'homme, à savoir un texte inédit émanant de Méautis lui-même et une allocution prononcée en 1970 par M. André Labhardt, doyen des philologues neuchâtelois, très proche collègue du défunt durant plusieurs décennies. A l'autre bout de la chaîne - mais du même côté de l'Océan que M. de Montmolin! - un jeune antiquisant formé dans notre Université, M. Jean-Jacques Aubert, docteur de la Columbia University of New York, a accepté de "revisiter" pour nous la thèse de Méautis sur une métropole de l'Égypte gréco-romaine. Les lecteurs seront particulièrement reconnaissants aux deux fidèles amis de l'Université de Neuchâtel que sont les professeurs Marcello Gigante, à Naples, et François Chamoux, à Paris, d'avoir pris le temps et la peine de mettre par écrit leur vision personnelle de l'oeuvre, ou d'une oeuvre, de Méautis. En effet, tandis que l'helléniste italien a fait profiter ce mémorial de son incomparable connaissance de l'histoire de l'*Altertumswissenschaft* au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècle, nous permettant de mieux saisir l'originalité de la position adoptée par le savant neuchâtelois face, notamment, à Wilamowitz (ténor de la philologie

allemande), c'est avec le brio qui caractérise tous ses travaux que l'ancien professeur à la Sorbonne, actuellement président de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, est revenu sur *Pindare le Dorien*, pour donner du livre auquel Méautis avait consacré le meilleur de ses forces déclinantes un jugement équitable, aussi éloigné de la vaine flatterie que de la critique négatrice. Les autres contributions du volume - qui ont pour auteurs divers spécialistes de notre Faculté des lettres - ne pouvaient être mieux encadrées que par cette brillante introduction et cette non moins belle conclusion.

Il incombe encore à l'éditeur de remercier d'une part les personnes qui ont collaboré à la réalisation matérielle du livre, d'autre part les institutions qui en ont assumé la charge financière. Les premières sont essentiellement Mlle Nathalie Duplain, assistante au Séminaire des Sciences de l'Antiquité classique qui, après avoir élaboré la bibliographie sous le contrôle du soussigné (et avec l'aide occasionnelle de M. Orlando Poltera, assistant de grec), s'est occupée de toute la mise en page, et Mme Christiane Tripet, secrétaire, à qui a été confié l'enregistrement des textes sur disquette (le travail de relecture étant effectué en particulier par M. Marc-Antoine Kaeser, assistant d'histoire ancienne). Les secondes sont - dans l'ordre croissant de leur contribution - la Société Académique Neuchâteloise, la Commission des publications de la Faculté des lettres et le Fonds Humbert des Sciences de l'Antiquité: aux présidents de chacune d'elles, nous exprimons, ici encore, une bien vive gratitude pour leur indispensable soutien.

D.K.
Neuchâtel, mars 1991

I

**TROIS TEMOIGNAGES SUR
L'HOMME ET LE
PROFESSEUR**

GEORGES MEAUTIS PAR LUI-MEME*

Le grand avantage, je dirais même le privilège de l'âge avancé, est de voir plus clair dans son propre destin et dans celui des autres; aussi comprendrez-vous que je jette un regard en arrière et, avant tout, à l'exemple de Marc-Aurèle dans ses *Pensées*, je voue un tribut de reconnaissance à ceux qui m'ont beaucoup donné.

Vous connaissez ma croyance, d'origine pythagoricienne, aux vies successives, à la réincarnation. Je crois que tout homme, arrivant au monde, apporte un certain lot. Il a une intelligence donnée, naît dans un milieu donné, un entourage donné. C'est là son destin, ce que certains appellent son *karma*, mais il a aussi une volonté donnée qui lui permet de corriger son destin, de le guider et c'est ce que l'on appelle son *dharma*, son devoir.

Comment se fait-il que le destin me fit perdre mon père à six ans et demi, me fit persécuter par trois soeurs aînées et, au moment de la majorité, me fit l'héritier d'une fortune relativement élevée? Le résultat était fatal, la rencontre d'une femme, à la fort belle voix qui m'initia à la musique allemande, à Wagner, à Schubert, mais aussi m'aïda à gaspiller cette fortune. Excusez ces détails intimes d'un lointain passé que je n'indique que pour relever le rôle que joua dans ma jeunesse celui qui fut votre maître, mon cher doyen¹, Arnold Reymond. Comment oublier que, souffrant d'un anthrax, il sortit du lit, se rendit à Bulle pour m'arracher à l'influence de cette sirène !

Que dire de ce qui suivit ? Il est bien certain que j'ai toujours éprouvé l'impression d'être protégé, guidé, et que chacune de mes erreurs, car il y en eut d'autres, fut comme un tremplin qui me permit de parvenir plus haut. Et il y eut d'autres influences, Louis Havet, Paul Humbert surtout. Les botanistes et les biologistes emploient le terme de biotope pour désigner l'ensemble de conditions qui permettent la vie, la croissance d'une plante ou d'un animal. Ce terme pourrait être employé également pour les humains et le Séminaire de philologie², donné par Paul Humbert à l'Université, fut bien certainement le biotope qui me permit mon travail. Et quel souvenir lumineux que celui de l'année 1941 où, comme recteur, je lui apportai, avec le chef du département, la médaille qui devait récompenser toute sa carrière. Sa réponse fut une parole de Saint Paul, qui exerça sur moi une énorme influence: "Qu'as-tu

* Allocution inédite prononcée par Georges Méautis au moment de prendre congé de ses collègues (Neuchâtel, 6 juillet 1961). Archives Brunko-Méautis (Cortailod)

¹ M. Fernand Brunner, doyen de la Faculté des lettres de 1959 à 1961.

² Alors au n° 6 de l'avenue DuPeyrou à Neuchâtel.

que tu n'aies pas reçu?" Il y ajouta: "Nous sommes des serviteurs infidèles", parole qui, au pythagoricien que je suis ou que je cherche à être, paraît être exagérée. Mais ce qui me paraît sûr, c'est que l'homme vaut non par ce qu'il est, mais par ce à quoi il tend, en un mot son idéal et j'y ajouterai cette phrase de mon auteur préféré, de celui dont je vais fleurir la tombe quand je vais à Paris, Villiers de l'Isle-Adam³, qui dans son *Axel* a écrit: "Puisque tu ne sortiras pas de l'illusion que tu te feras de l'Univers, choisis la plus divine" et voilà pourquoi j'ai choisi comme sujets de mes livres ceux que je considère comme les "pointes", Eschyle, Platon, Dante, et maintenant Pindare.

Comment oublier, puisque je parle du Séminaire, celui qui vécut dix-sept ans dans le même bureau, mon collègue et ami André Labhardt, dont le tact, la délicatesse me furent toujours d'un tel secours.

Ai-je pu mettre un peu de beauté dans ma vie? Je n'en sais rien. J'ai cherché du moins à en mettre dans ce qui doit suivre ma mort, et qui exprimera mes convictions pythagoriciennes. Tout d'abord le coffret destiné à contenir mes cendres. D'un côté la maxime ΕΠΟΥ ΘΕΩΙ "Suis Dieu"⁴, de l'autre une sirène tenant une lyre, symbole pythagoricien entre tous. La stèle sera de pur style grec avec la rosace dont Charles Picard a montré qu'elle est le symbole de l'éclosion de l'âme après la mort, elle portera un vers de Dante, dans son *Purgatoire* et prononcé par un ange, "al cantar di là non siate sorde"" ("ne soyez pas sourd à la mélodie qui vient de là") et fera naturellement allusion à la mélodie de la lyre, jouée par la sirène, divin symbole de l'harmonie des sphères, de cet Amour qui, ainsi se termine la *Divine Comédie*, meut le Soleil et les autres étoiles.

Neuchâtel, le 6 juillet 1961

³ Pour les travaux de Georges Méautis sur cet auteur, voir les n°93, 130 et 133 de sa bibliographie

⁴ Maxime que G. Méautis fit également graver, avec deux autres, sur le rocher de l'Ermitage au-dessus de Neuchâtel. Voir l'appendice.

ADIEU A UN MAITRE, COLLEGUE ET AMI*

Il me reste à évoquer en un ultime hommage Georges Méautis, non le savant et l'homme de lettres, mais tout simplement l'homme. L'homme que j'ai connu d'abord au temps de mes études, puis durant les nombreuses années - près d'un quart de siècle - où, devenus collègues, nous avons partagé quotidiennement le même bureau, au rez-de-chaussée de notre Séminaire de philologie classique, ce refuge commun au milieu de l'agitation du monde.

Je commencerai là où le pasteur Deluz s'est arrêté: l'inscription, mystérieuse pour beaucoup, que Georges Méautis a fait graver dans le granit d'un bloc erratique, sur les pentes de Chaumont.

Ces trois maximes de l'antique sagesse des Grecs, il s'est efforcé de les vivre. Elles brillaient devant lui comme des guides fidèles à travers ces "pèlerinages de l'âme" auxquels il a consacré un de ses derniers livres.

Tout d'abord ΕΠΟΥ ΘΕΩΙ : cet appel à suivre Dieu, qui témoigne des profondes aspirations religieuses qui sont la marque la plus constante de toute sa pensée, même si le dieu invoqué se prête difficilement à être enfermé dans les étroites limites d'une définition théologique ou philosophique conventionnelle.

Dans le ΓΝΩΘΙ ΣΑΥΤΟΝ, "connais-toi toi-même", il discernait une invite, à lui personnellement adressée, à reconnaître sa qualité et ses faiblesses d'homme et d'homme *mortel*. Il m'a été donné de suivre sa réflexion, jour après jour. La mort lui était sans cesse présente, familière même, non pas la mort en général, mais sa mort à lui, à laquelle il s'était préparé spirituellement bien des années déjà avant l'âge de la retraite. Il la voyait, cette mort, à la manière des orphiques, venant délivrer l'âme du tombeau qu'est le corps de chair. Et il s'en réjouissait, au point de mépriser son corps à son déclin, qui se refusait à suivre les élans de l'âme. Mes dernières visites chez lui m'ont révélé un être aux regards entièrement tournés vers l'intérieur et en particulier vers cette expression

* Discours prononcé lors des obsèques de Georges Méautis, le 10 juin 1970 (cf. *Annales de l'Université de Neuchâtel*, 1969/70, pp.73-75). Ce texte, légèrement retouché, a été réimprimé avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

indicible et parfaite de la vie intérieure qu'est la musique. J'ai à l'esprit, en cet instant, un portrait dû au pinceau de son épouse qui le montre les yeux fermés, plongé dans la méditation de J.-S. Bach. Cela, c'est le Méautis le plus authentique.

Enfin, le ΜΗΔΕΝ ΑΓΑΝ, "rien de trop", cet appel à la juste mesure en toutes choses. J'ose imaginer que cette dernière maxime était pour lui la plus difficile. Car Georges Méautis - il le savait bien lui-même - avait un tempérament impatient, impétueux même, qui pouvait le conduire, en certaines occasions, à des réactions imprévisibles à qui le connaissait mal. Dans ces moments-là, il fallait laisser passer l'orage, et le ciel, bientôt, redevenait serein. Je dois à la vérité de dire - et je suis heureux d'en rendre témoignage à cette heure - que jamais je n'ai ressenti personnellement les effets de ce que d'aucuns étaient tentés d'appeler des sautes d'humeur. Tout au contraire, Georges Méautis a toujours été pour celui qui vous parle un ami, un ami paternel au sens le plus noble du terme - car nous n'avons jamais fait abstraction entre nous des années qui nous séparaient - et pourtant il ne m'a jamais donné à penser que j'avais été son jeune élève ni que je le restais pour lui. Il m'a traité en égal, tout naturellement, et plus sans doute que je ne le méritais.

J'ai parlé d'impatience, il eût été plus juste de dire *sensibilité*, une sensibilité qui paraît dans ses livres et jusque dans les traits un peu hésitants, à peine appuyés, de son écriture. Une sensibilité que, je l'avoue à ma honte, je n'avais pas su reconnaître au temps de mes études. Je ne comprenais pas alors - et les générations suivantes ne l'ont pas toujours compris non plus - que cette sensibilité pouvait l'entraîner à des condamnations ou à des enthousiasmes qui nous paraissaient excessifs, parce qu'échappait à notre jeunesse le ressort intime qui les animait. Ainsi, ce n'est que plus tard, dans le côté à côté des années vécues ensemble, que mes yeux se sont ouverts à ce que signifiait pour lui "le sens profond, le sens caché" d'une oeuvre, ces expressions qui revenaient si souvent sur ses lèvres et dans ses livres.

C'est plus tard aussi, dans ses interventions en séance de Faculté ou dans nos conversations, que j'ai saisi le souci d'équité qui le guidait au travers même des réactions du moment, ainsi que l'idéal véritablement

très élevé - et qui devrait nous être en exemple - qu'il avait de la mission de l'Université dans notre pays et dans le monde d'aujourd'hui.

Ce qu'il faut dire encore, c'est que l'oeuvre littéraire de Georges Méautis a trouvé une large audience et lui a même conféré la célébrité - mais, comme il arrive trop souvent, surtout hors de nos frontières. Il a fait l'expérience que nul n'est prophète en son pays, et je crois, je sais qu'il en a souffert. Mais il s'en consolait, sachant que ses écrits étaient répandus ailleurs et contribuaient à rendre l'Antiquité - pour ne parler que d'elle - proche et surtout vivante à beaucoup. Car il avait le don de vivre lui-même ses propres ouvrages, intensément, de recréer en lui les auteurs et les personnages dont il parlait. Cette extraordinaire intuition, nourrie d'inépuisables lectures et servie par une mémoire infailible, le dispensait de maintes recherches de détail auxquelles se livrent d'ordinaire les membres de notre corporation.

Il faudrait ajouter encore l'admiration qu'il portait à l'oeuvre picturale de sa femme, l'affection dont il entourait ses enfants qui la lui rendaient bien, l'attention qu'il prêtait à toutes les manifestations de la vie des hommes et des choses, car pour lui tout était vie sur cette terre.

Si aujourd'hui nous prenons congé de son être de chair, nous savons qu'il demeure cependant parmi nous. Et c'est avec tristesse, sans doute, mais aussi avec la joie qu'il souhaitait et la reconnaissance qu'il mérite, que je vais retourner tout à l'heure dans le vieux séminaire qu'il a fondé avec Max Niedermann, son collègue et ami aîné; et auquel il a beaucoup donné.

André LABHARDT

SOUVENIRS D'UN ANCIEN ETUDIANT

Lors de mes études à l'Université de Neuchâtel, qui datent de l'époque de la guerre, j'ai eu le privilège d'avoir pour l'enseignement des langues trois maîtres fort différents: Alfred Lombard, homme d'un immense savoir, qui avait déjà eu la tâche ingrate de nous indiquer les rudiments de l'histoire lorsque nous étions gymnasiens, tenait alors avec distinction la chaire de français; Max Niedermann, latiniste, linguiste et philologue chevronné, nous initia à la lecture des textes ainsi qu'à l'étude comparative du grec et du latin; enfin Georges Méautis était responsable de l'enseignement du grec.

Commençons par l'extérieur. Ceux qui l'ont connu n'oublieront pas facilement son apparence physique. De grande taille, un peu voûté, légèrement emprunté en raison peut-être de sa myopie, il tendait à garder ses distances. Tel un échassier égaré au milieu d'une volière d'oiseaux à courtes pattes, il se défendait mal contre nos coups de becs, contre cette mauvaise habitude de tourmenter nos professeurs que nous avions acquise sur les bancs du Collège latin et pas complètement perdue sur ceux de l'Université. Nous le faisons d'ailleurs sans méchanceté, car nous apprécions sa gentillesse et l'intérêt qu'il nous portait.

Il me rappelle maintenant ces statuette dont parle Alcibiade dans le *Banquet* de Platon, qui lorsqu'on prend la peine de les ouvrir vous révèlent des trésors cachés. C'était un côté de sa personne qui ne se manifestait guère dans son enseignement, mais dont nous soupçonnions l'existence. Ce monde intime, qui l'isolait peut-être aussi du nôtre, était intensément spirituel et ne pouvait se satisfaire de la religion traditionnelle de la Grèce, qui, il faut le reconnaître, n'avait pas grand-chose à nous offrir tant pendant notre brève existence qu'après, lors de notre séjour dans l'au-delà. Pour s'en faire une idée, il suffit de relire la déprimante *Nékyia* ou "Evocation des Ombres", au onzième livre de l'*Odyssee*, où Achille se lamente et déclare que la vie d'un serf sur la terre est préférable à celle du souverain des Morts. D'où plus tard, pour remédier à cette carence, une éclosion de mouvements religieux et

philosophiques - orphisme, pythagorisme, mystères, en particulier ceux d'Eleusis - qui promettaient à l'initié, s'il se soumettait à certains rites et purifications, une survie béatifique. Il ne faut pas s'étonner que Georges Méautis se soit particulièrement attaché à ces aspects de la religiosité grecque qui répondaient à son besoin de spiritualisme, comme en témoignent plusieurs de ses ouvrages et articles.

Mon maître n'était ni linguiste ni particulièrement érudit. Ce qu'il nous offrait était d'un autre ordre. Il était avant tout professeur de littérature. D'une sensibilité raffinée, il n'avait pas son pareil lorsqu'il s'agissait de nous faire comprendre le monde d'Homère, celui des grands Tragiques ou encore la poésie subtile et un peu décadente d'un Callimaque. Nous n'étions pas seuls à bénéficier de ses lumières. Il a publié nombre d'ouvrages qui figurent encore, me dit-on, dans les bibliographies des étudiants en France. Ses livres se lisent sans effort grâce à la fluidité de leur style, véritable *aureum flumen*, pour reprendre l'expression de Cicéron à propos des dialogues malheureusement perdus d'Aristote, et sont organisés autour d'un thème qui les domine: "Eschyle et la trilogie" (1936), "Ménandre et le crépuscule d'Athènes" (1954), "Sophocle, essai sur le héros tragique" (1957) ou un Platon (qui est vivant) (1950). Plutôt que d'éclairer les multiples facettes d'une oeuvre, Georges Méautis préférait se fier à une intuition maîtresse qui, sans épuiser le sujet, ouvrait des perspectives souvent originales. Comme nous étions assez indépendants, plus peut-être que les étudiants d'aujourd'hui, c'était au fond ce que nous attendions d'un professeur, qu'il nous donne ce qu'il pouvait, quitte à chercher ailleurs d'autres points de vue si nous en éprouvions le besoin.

Mon maître ne s'intéressait pas uniquement à la littérature. Tous les arts le passionnaient - architecture, sculpture, céramique et surtout peinture. Que d'heures nous avons passées à consulter sous sa direction le vénérable *Répertoire des vases grecs et étrusques* de Salomon Reinach et le quelque peu rébarbatif *Malerei und Zeichnung der Griechen* d'Ernst Pfuhl. Son admiration pour cette forme d'art s'est exprimée dans *Les chefs-d'oeuvre de la peinture grecque* (1939). Si, malgré tous ses efforts, il n'est pas parvenu à me communiquer son enthousiasme pour la peinture

ancienne (que j'ai toujours trouvée plutôt fade et fragmentaire), je ne dois m'en prendre qu'à moi-même!

Ces souvenirs, occasionnés par la célébration du centenaire de la naissance de Georges Méautis, me rappellent à une échelle plus modeste un autre anniversaire, le demi-centenaire du début de mes études à l'Université de Neuchâtel. "Comme volent les années, nous voici bientôt des vieux et le soir de nos journées déjà paraît dans les cieux". Ces paroles que nous chantions lors de nos vingt ans avec plus de sentimentalité que de conviction conviendraient mieux aujourd'hui aux voix déjà chevrotantes de ma génération. Nos maîtres appartenaient à une époque révolue. Ils pouvaient s'adonner en toute liberté à ce qui les passionnait, sans s'encombrer l'esprit de ces techniques littéraires modernes aussi éphémères qu'elles sont superficielles et arides. Je ne puis m'imaginer un Georges Méautis disséquant et torturant une tragédie grecque pour la "structuraliser" ou la "déconstruire"! Pour lui c'était un chef-d'oeuvre, un monument dont on s'approchait avec respect et qui était une source d'inspiration. Une époque révolue peut-être, mais qui convenait admirablement à la versatilité et à la sensibilité de sa personne. Que ces souvenirs d'un ancien étudiant soient un témoignage de reconnaissance. Je lui saurai toujours gré d'avoir tempéré sans le détruire un cartésianisme qui me poussait du côté de la philosophie, en m'ouvrant des horizons sur l'infinie variété de la civilisation grecque.

Daniel de MONTMOLLIN

II

QUELQUES ASPECTS DE LA CARRIÈRE ET DE L'OEUVRE

L'ATTUALIZZAZIONE DELLA CULTURA ANTICA NELL' OPERA DI GEORGES MEAUTIS

Quando all'inizio dei nostri anni Ottanta ebbi la ventura di visitare il Seminario Classico di Neuchâtel per il grazioso invito dell'insigne collega Walter Spoerri si respirava ancora la serenità apollinea che si può immaginare consentanea all'insegnamento esercitato per quaranta anni del professor Georges Méautis.

Non ho conosciuto personalmente G. Méautis cui rende onore la sua Università venti anni dopo la sua morte, ma, poiché lo studioso è nei suoi libri, posso ugualmente aderire al desiderio del giovane amico e collega Denis Knoepfler che io renda la mia testimonianza. Il primo libro nel quale mi imbattei durante i miei studi su Diogene Laerzio¹ fu *Le crépuscule d'Athènes et Ménandre* pubblicato a Parigi nel 1954, una ricostruzione garbata e suggestiva del tramonto della polis in cui la personalità del dotto si rivelava nella sua inconfondibile fisionomia: emozioni e suggestioni si svolgevano insieme alla ricreazione dell'ambiente storico. Nello stesso tempo il Méautis appariva ottimo conoscitore delle fonti ed efficace scrittore.

Fu così che potei leggere altri libri del Méautis dedicati alle opere e agli autori delle prime grandi epoche della letteratura greca. Sia che scriva di Omero sia che tracci il profilo di Sofocle o Pindaro sia che ricostruisca l'itinerario di Platone, il Méautis rivela una fedele coerenza al suo modo di sentire vivente l'eredità classica, alla convinzione della validità della cultura antica nel mondo moderno e al compito del moderno interprete di mediare il passato in uno stile affabile e attraente. Nei suoi libri credo che possiamo cogliere la lunga esperienza dell'insegnante di lingua e letteratura greca, di storia antica e archeologia, vale a dire il superamento di ogni mortificante

¹Cf. *Diogene Laerzio, Vite dei filosofi*, a cura di M. Gigante, 3^a ed. accresciuta, Bari 1983, p. LXIII: "E termino con un filologo classico del Novecento. G. Méautis alla fine di un suo suggestivo libro racconta che un giorno sulle rive di Parigi,... ecc. (Nota della redazione).

specialismo e, specialmente, l'unione della filologia della parola e della filologia monumentale. Nei libri della maturità sono evidenti le tracce del suo interesse per l'arte figurata che gli aveva ispirato nella giovinezza libri come *L'Ame hellénique d'après les vases grecs* (1932) e *Les chefs-d'oeuvre de la peinture grecque* (1939). Assai forte e costante è anche la componente religiosa della visione dell'antico e dell'esercizio critico. L'opera d'arte scritta o figurata gli si presenta come un misterioso microcosmo da svelare, con amore e rispetto, al lettore moderno. Il mondo antico costituisce per G. Méautis un lungo cammino, un itinerario religioso e critico, una specie di pellegrinaggio in cui i grandi poeti sono soprattutto grandi pensatori e i grandi pensatori sono poeti. La sua tecnica mediatrice è però, soprattutto, l'esito della consuetudine con i testi, alimentata dalla passione di trasmetterne il messaggio: egli costruisce un'immagine della perennità dello spirito greco attraverso i secoli e concepisce la poesia come un esercizio spirituale. Lettore infaticabile, attento e talvolta anche puntiglioso (penso ai rilievi frequenti che gli capita di fare alle traduzioni di Omero del Mazon o di Platone del Croiset o di Sofocle del Masqueray o di Pindaro del Puech), egli bada a inseguire il genio della Grecia attraverso i suoi genii. Le note nei suoi libri sono molto parsimoniose e, in effetti, la critica da lui esercitata è critica senza apparati. Tende soprattutto al contatto immediato col testo. Quando fa ricorso ai mediatori precedenti, il Méautis non esita a discutere, sia nel consenso sia nel dissenso, con i rappresentanti del metodo filologico o più propriamente storico.

La sua opposizione allo storicismo tedesco, implicita nel suo modo di raccontare e interpretare la poesia antica, talvolta è esplicitamente professata: nel *Sophocle* (1957) possiamo leggere la polemica contro lo storicismo del secolo XIX cui contrappone "l'unità fondamentale dell'anima umana, realtà tanto importante, tanto essenziale quanto il rapporto degli eventi storici tra loro" (p. 174).

Il rischio consapevole di una tale posizione, la cui insofferenza è a stento placata da una innegabile tendenza all'esattezza, è costituito da una trasposizione nel moderno che può superare la verisimiglianza storica. Bisogna pur dire che il Méautis non prescinde dell'epoca del personaggio che studia, ma la sua attitudine a inseguire i valori fondamentali, le note

essenziali, le punte supreme, i messaggi sublimi può determinare nel lettore, sia pure a malincuore, una certa diffidenza.

Il Méautis identifica la sua vita con la letteratura e la sua fede religiosa fundamentalmente cristiana emerge dal fondo di ogni interpretazione di un'opera antica. Come egli scriveva nella prefazione ai *Mythes inconnus de la Grèce antique* (1942), "tout ce qui est du domaine de l'âme se rapproche de l'éternelle réalité qui ne varie pas à travers les siècles, qui est aujourd'hui, hier et demain".

Persuaso che il problema della sofferenza sia il punto centrale del pensiero ellenico, egli può ricostruire e analizzare i caratteri dell'eroe epico o dell'eroe tragico in un modo personale e suggestivo. I caratteri di Ettore e Achille - la cui "differenza di natura" costituisce il centro dell'*Illiade* - sono tuttavia uniti da "una catena misteriosa", dalla tristezza. Il Méautis afferma però nello stesso tempo che il sentimento di Achille della brevità della vita è "il filo conduttore di tutta l'*Illiade*" e che il secondo incontro di Achille e Teti è "il punto centrale dell'*Illiade*". Maggiore consistenza storica ha l'affermazione del Méautis che l'interferenza del mondo divino e del mondo umano rimane una chiave per l'interpretazione del pensiero omerico, da lui considerato il vero "miracolo greco".

Come nel libro sui miti così altrove, il Méautis non nasconde la sua convinzione che la letteratura greca non è una raccolta di fantasie primitive, ma "un tesoro di saggezza, di esperienza", che i moderni non possono trascurare. Anche l'impianto del *Platon vivant* (1950) è originale, impostato com'è sull'analisi tematica dei tre cicli (Socrate, la città, l'amore) e la sua dichiarazione che il libro non è scritto per filosofi, ma per coloro che credono all'unità del vero e del bello e per coloro che considerano l'entusiasmo importante non meno della ragione, ci pone il problema della validità e dei limiti della "volgarizzazione" legata ad altri due aspetti dell'arte di rappresentare il mondo antico, voglio dire la modernizzazione e l'attualizzazione. Possiamo discutere se l'incontro di Platone con Socrate possa richiamare l'incontro di Dante e Beatrice o se Diotima possa essere considerata la Beatrice di Socrate; meno forse discutibile è l'evocazione di Nietzsche per Callicle. Al ruolo dell'interprete impersonato dal Méautis bisogna concedere qualche "trasposizione"

ritenuta necessaria per la comprensione del discorso antico e la rivelazione del suo valore eterno e umano (*Platon*, p. 43). Anche nel *Platon* dove siamo lieti di trovare un accordo col Wilamowitz (p. 172) e un disaccordo col Robin (p. 287), il Méautis è sollecito di trovare "il filo misterioso che unisce i dialoghi", "i legami nascosti che legano tutta la sua opera", di indicare il fondo intimo del pensiero di Platone - "la nostra vita non si spiega che con la morte", "solamente nel momento della morte i nostri occhi si aprono alla realtà" - e di insistere sul fondamento orfico del messaggio platonico. La tesi suggestiva che Platone, pensatore e osservatore sagace, non smette di essere poeta anche quando la matematica e la ragione sembrano dominare il suo spirito, ha la sua anima di verità. Platone, pensatore e poeta, mostra la centralità del suo pensiero quando addita nell'anima, nell'interiorità, il valore dell'uomo, anche se è difficile credere che la parola resista alla morte e all'oblio più che lo scritto. In realtà, non ostante il mito di Teuth, l'immortalità di Platone è affidata ai suoi dialoghi.

L'interferenza della fede religiosa talvolta ha trasbordato e la tesi che la tragedia greca possa prefigurare il dramma del Calvario lascia perplessi, anche se l'eroe tragico Aiace o Edipo sia un'espressione di sofferenza e solitudine e anche se la conoscenza sia il risultato della sofferenza. La verità conseguita da Edipo non è comparabile alla verità dei Cristo.

Le "devastazioni" dello storicismo (*Sophocle*, p. 161 n. 1) non sono tanto gravi.

Meno disancorato dallo storicismo appare il più maturo *Pindare le Dorien* (1962) in cui viene ricostruito lo spirito dorico - contrapposto allo spirito ionico - quale ideale di gravità e serietà religiosa attraverso l'originale rassegna delle città dei vincitori celebrati dal poeta. "La logica segreta del pensiero geniale del poeta" è analizzata non solo attraverso gli epinici, ma anche attraverso i frammenti e l'opposizione tra spirito dorico e spirito ionico viene dal Méautis chiarita in un capitolo dedicato a Simonide e Bacchilide: inerente alla doricità è il carattere profetico della poesia di Pindaro. Ma anche per questo grande poeta il Méautis parla più di pensiero che di poesia. In questo libro possiamo meglio seguire il fondamento filologico di alcune sue interpretazioni, notare con piacere non solo l'unione dell'archeologia con la filologia, ma anche l'adesione ad alcune

norme fondamentali della filologia testuale. Ed è notevole che molto spesso si misura non tanto con la traduzione canonizzata del Puech quanto con le interpretazioni del Wilamowitz, ora contraddetto (p. 41), ora discusso (pp. 133, 144, 168), ora approvato (p. 180). Ma al Wilamowitz egli contesta di non avere tenuto conto dell'elemento musicale oltre che poetico delle odi pindariche (p. 199), e non ne condivide l'interpretazione della *Istmica I*, pur ammettendo che "Wilamowitz est un des très grands noms, si ce n'est le plus grand, de la philologie à la fin du XIXe siècle et dans le premier quart du XXe"².

Più che combattere le opinioni altrui - compito sgradevole (*Pindare*, p. 269) - il Méautis preferiva l'approccio diretto ai testi. Ma è notevole che nel *Pindare* egli abbia polemizzato con storici come Glotz o filologi come Croiset o Schwenn o Schroeder, quasi abbia voluto allontanare l'accusa di operare fuori della storia moderna dei nostri studi o di non tenere sufficientemente conto della filologia dominante.

In realtà, il Méautis fu un grande lettore che amò meditare sui testi antichi la cui esemplarità gli appariva indiscutibile e certamente egli fu un letterato e pensatore solitario: rappresenta nel panorama della filologia elvetica una posizione autonoma e anomala. Non ignorava lo storicismo, ma volentieri ne prescindeva, annullando nella contemplazione assoluta e individuale ogni altra possibile chiave di lettura. Il fascino che ancora emana da molte pagine dei suoi libri è l'estrema simpatia che egli ha per il suo mestiere, per la sua missione, per il suo compito di mediare un passato remoto in modo cattivante e intrigante. La ricerca assoluta della "sublimità" e l'additamento della perenne umanità dei testi da lui amati possono andare talora a scapito della storicità del pensiero e della poesia antica, ma altre volte egli riesce a riavvicinarci ai testi con la serenità e la sapienza che in alto grado aveva assimilate dai "grandi precettori del mondo".

Marcello GIGANTE

²Vedi sotto la nota addizionale della redazione.

GEORGES MEAUTIS ET LA PAPYROLOGIE: LE DETOUR PAR HERMOUPOLIS

Note de la rédaction. Pour l'opinion de Méautis sur Wilamowitz il est intéressant de citer ici un extrait d'une lettre inédite que l'helléniste neuchâtelais adressait, en date du 12 janvier 1929 (deux ans avant la mort de W.), au célèbre historien de la sculpture grecque G. Lippold, qui avait rendu compte de ses *Bronzes antiques* (1928): "Je suis heureux de voir qu'en bien des points nos opinions sont les mêmes, un seul malentendu cependant au sujet de ce malheureux Wilamowitz: j'avoue que si j'avais su, ce que j'ai appris depuis, qu'il a une fin de vie assez malheureuse, avec fort peu d'étudiants à ses cours, j'aurais un peu atténué, mais j'avoue aussi qu'il représente une génération et une tendance pour laquelle je n'éprouve que très peu de sympathie; je suis resté peut-être sous l'impression des *Kriegsrede*, ou bien de l'absurde préface du *Platon* et des "exécutions" par trop sommaires des savants dont il ne partageait pas les idées, mais j'estime d'autre part ses qualités de travail et de ténacité"

INTRODUCTION

La rédaction d'une étude historique est soumise à toutes sortes d'influences et de causes plus ou moins identifiables. Les compétences techniques et l'intérêt de l'auteur peuvent être stimulés par la découverte d'une collection de documents dont la nature détermine souvent le type de questions auxquelles ces documents doivent et peuvent être soumis. Dans le cas de G. Méautis, la cause nécessaire fut la publication en 1905 par C. Wessely d'une collection de 127 papyrus grecs (*Corpus Papyrorum Hermopolitanorum = Studien zur Paleographie und Papyruskunde V*) constituant une petite partie des archives du conseil municipal d'Hermoupolis sous le règne de l'empereur Gallien (253-268). Le matériel, à lui seul, ne pouvait servir de base à une monographie couvrant quatre siècles (I^{er}-IV^e siècles après J.-C.) d'histoire administrative. Il était donc nécessaire de compléter ce *Corpus* en y ajoutant les documents relatifs à Hermoupolis publiés ailleurs, ainsi que certains autres papyrus, souvent plus explicites, en provenance d'Oxyrrhynchus et d'Arsinoë, sur la base du postulat que les métropoles égyptiennes sous l'Empire romain étaient administrées selon des systèmes semblables.

Dans la seconde décennie du XX^e siècle, la papyrologie, en tant que science auxiliaire de l'histoire ancienne, était dans sa prime enfance. Ce n'est donc pas un des moindres mérites de G. Méautis que d'avoir su reconnaître, au-delà de l'aspect rébarbatif des comptes, listes, cadastres, procès-verbaux, pétitions, etc., qui constituent l'ordinaire du papyrologue, le potentiel d'une documentation brute, si lacunaire soit-elle. L'exploitation de ce type de documents pose des problèmes particuliers. En 1918, pas moins de 11.000 papyrus avaient déjà été publiés, mais les outils de base - dictionnaires, répertoires, bibliographies systématiques - faisaient encore défaut. D'autre part, malgré le talent exceptionnel des premiers éditeurs, il faut admettre qu'il fallait à ceux qui se proposaient, comme G. Méautis, de composer des ouvrages de synthèse sur la base de papyrus ainsi publiés beaucoup de foi dans les compétences de leurs devanciers et non moins de

perspicacité pour suppléer à leurs éventuelles carences. L'état des relations internationales rendait la consultation ou la vérification des originaux conservés dans des bibliothèques étrangères difficile et lente. Bref, le jeune licencié qu'était Méautis n'avait pas choisi la solution de facilité dans sa quête du doctorat.

L'Université de Neuchâtel, où Méautis avait fait ses études, n'a jamais été un centre de papyrologie. C'est donc à Paris, dans le cadre de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, sous la direction de P. Jouguet, qu'il reçut sa formation de papyrologue. L'orientation scientifique et la personnalité de Jouguet, alors l'auteur admiré d'une *Vie municipale dans l'Egypte romaine* (Paris 1911), a visiblement influencé Méautis, ne serait-ce que dans le choix du titre de sa thèse, *Une métropole égyptienne sous l'empire romain. Hermoupolis-la-Grande* (Lausanne 1918). La communauté d'intérêt entre le maître et l'élève aurait pu être sans doute plus fructueuse, si le second avait su se détacher de ses premières amours. Mais c'est en philologue classique et passionné de littérature, et non en historien, que Méautis s'est lancé dans son travail sur Hermoupolis.

REMARQUES PRELIMINAIRES SUR LA GEOGRAPHIE ET L'HISTOIRE DE LA VILLE

La ville d'Hermoupolis-la-Grande était située sur la rive gauche du Nil, non loin du village moderne d'Ashmunein, à mi-distance entre Thèbes et Memphis, les anciennes capitales respectives de la Haute et de la Basse Egypte. La position géographique de la ville lui conférait une certaine importance sur le plan économique et fiscal, les marchandises exportées par voie fluviale de la Haute Egypte vers le Delta transitant nécessairement par là.

A l'époque pharaonique, la ville, qui portait alors le nom de Kmounou, avait été un centre religieux important, siège principal du culte du grand dieu lunaire Thot, patron des magiciens¹. L'avènement des Ptolémées à la fin du IV^e siècle avant J.-C. entraîna un changement de nom fondé sur l'identification par les Grecs de Thot avec Hermès. Des colons grecs (clérouques) y construisirent un sanctuaire consacré à Ptomélie III Evergète et à sa femme Bérénice II (*Sammelbuch* VIII 9735, entre 246 et

¹ Voir maintenant l'étude de A.-P. Zivie, *Hermopolis et le nome de l'Ibis: recherches sur la province du dieu Thot en Basse Egypte* (Le Caire 1975).

221). Mais c'est surtout après la conquête de l'Egypte par les Romains que la ville se dota progressivement des nombreux bâtiments publics que les fouilles archéologiques ont mis au jour. La fondation de la ville d'Antinooupolis sur la rive opposée du fleuve, consacrée en 130 par Hadrien à la mémoire de son jeune amant, suscita l'émulation des habitants d'Hermoupolis et les entraîna à une politique de grands travaux. L'entretien des temples, des édifices d'utilité publique et des constructions ornementales constituait une lourde charge financière pour la cité au III^e siècle après J.-C. (*Ibid.* X 10299). Avec la création de la province de Thébaïde dans la dernière décennie du III^e siècle, il est possible qu'Hermoupolis ait été promue, pour un certain temps, au rang de siège administratif provincial (*Pap. Oxyrh.* I 43) et c'est ce qui lui valut peut-être l'honneur d'une visite de l'empereur Dioclétien en 298 ou 302². Bien que le gouverneur (*praeses*) de la province semble avoir élu domicile dans l'éternelle rivale Antinooupolis au cours de la seconde moitié du IV^e siècle, Hermoupolis sut préserver un certain degré de prospérité qui lui permit d'envisager au Ve siècle la construction d'une vaste basilique chrétienne³, attestant la victoire finale du christianisme dans ce bastion du paganisme (*Pap. Herm.* 2-6).

Les auteurs anciens ne font allusion qu'en passant à cette cité de troisième ordre et les fouilles archéologiques n'ont pas livré jusqu'à présent d'objets d'art auxquels on pourrait accorder une valeur muséographique exceptionnelle. Ces circonstances auraient dû assurer à Hermoupolis-la-Grande un certain *incognito*, dont elle fut en quelque sorte frustrée par la découverte massive depuis le XIX^e siècle de papyrus documentaires qui, avec quelques inscriptions grecques, constituent la base de notre information sur la population et les institutions de cette métropole.

LA THESE DE MEAUTIS

A. Le contenu

Le cœur de l'ouvrage porte sur les institutions publiques de la ville, en particulier les attributions des magistrats (grammate et amphodogrammate, gymnasiarque, exégète et agoranome) et du conseil municipal (*boulé*), la procédure de nomination aux charges municipales,

²T.C. Skeat, *Papyri from Panopolis in the Chester Beatty Library Dublin* (Dublin 1964), pp. ix-xx; A.K. Bowman, "Papyri and Roman Imperial History, 1960-1975", *Journal of Roman Studies* 66 (1976), pp. 160-161.

³M. Drew-Bear, "Le nome hermopolite et sa métropole à l'époque gréco-romaine", *Revue des Etudes Anciennes* 83 (1981), pp. 29-33.

les rapports entre la *boulé* et le pouvoir central, le rôle et la place des athlètes dans la vie publique, et l'administration financière de la cité. Un chapitre général d'introduction traite de questions aussi diverses que l'importance économique et religieuse de la ville, berceau de l'Hermétisme, les formules utilisées dans les documents hermopolitains à différentes époques pour qualifier la ville (Grande, Vénérable, Très Illustre, etc.) comme moyens de datation des documents, et les manifestations sportives comme instruments d'unification politique entre Grecs. La topographie ne fait l'objet que d'une discussion superficielle, justifiée par la parution alors imminente de la thèse de H. Schmitz, *Die hellenistisch-römischen Stadtanlagen in Aegypten* (Fribourg-en-Brisgau 1921). Un traitement plus étoffé est réservé à la question de la structure sociale de la population, de l'imposition de la capitation (en fonction de l'origine géographique plutôt qu'ethnique) et de la procédure de l'*épikrisis*, formalité officielle dont le but était d'établir le statut personnel de chaque individu. Le IV^e siècle ne fait l'objet que d'un court excursus. Trois appendices sont consacrés respectivement à un sujet annexe (Isis et le Nil), à la prosopographie (les athlètes d'Hermoupolis), et à des notes techniques sur deux papyrus.

B. L'approche historiographique

L'historien appartient à son époque autant qu'à son sujet. Méautis en était conscient, et comme il n'avait pas "la prétention de faire oeuvre définitive" (avant-propos, p.10), il n'a pas jugé nécessaire d'essayer d'échapper aux préjugés de son temps. Et c'est peut-être sur ce point que son livre a le plus vieilli.

L'intention de l'auteur était de combler une lacune. Les cités grecques de l'Egypte, Alexandrie, Antinooupolis, Ptolémaïs, avaient toutes fait l'objet d'une étude particulière, alors que les métropoles gréco-égyptiennes avaient été délaissées par les historiens modernes. Méautis y vit l'occasion de comparer deux cultures, mais on ne peut pas dire qu'il prit jamais la peine d'essayer de comprendre celle des indigènes: "le respect, pour nous incompréhensible, écrit-il, que les Grecs éprouvèrent pour la religion égyptienne, me semble expliquer l'influence indéniable que les théories religieuses de l'Egypte exercèrent sur l'Hermétisme supérieur" (p. 20).

Mais c'est précisément la dimension religieuse qui semble avoir attiré Méautis vers Hermoupolis.

Une fois à pied d'oeuvre, l'auteur dut se rendre compte que le matériel à disposition le dirigeait vers un travail plus technique, centré sur "l'histoire de l'administration" de cette métropole (p. 27). Il ne se laissa pas décourager pour autant, peut-être parce qu'il voyait encore la possibilité de toucher à certaines questions qui lui tenaient à coeur, telles que la place des athlètes dans la vie de la cité et l'interaction culturelle des civilisations grecque et égyptienne. Il trouvait dans la papyrologie la promesse d'une "étude qui augmentera de beaucoup notre connaissance de l'âme antique" (p. 57). Mais c'était encore de la musique d'avenir, et la "besogne plus modeste" dont il se contentait en attendant devait servir à établir les fondements d'une telle étude.

Méautis n'était que moyennement attiré par l'examen de l'efficacité et des rouages de l'administration municipale. Son propos était différent: "Comment le gouvernement est-il arrivé à faire vivre côte à côte deux races rivales à l'origine, tout en respectant, ou du moins en semblant respecter, les droits de la race supérieure" (c'est-à-dire grecque) ? (p. 81). En opposant ainsi les institutions grecques aux institutions "orientales", Méautis a négligé l'importance de l'apport romain et minimisé, par exemple, les conséquences de la réforme de Septime Sévère par laquelle les métropoles se sont vues dotées de conseils municipaux (*boulai*). La vision "classicisante" de Méautis l'empêchait de voir les mouvements sous-jacents d'interaction et d'intégration raciale et culturelle, dont l'origine remonte à la période romaine⁴. On a suggéré récemment que l'introduction des conseils municipaux vers 202 a entraîné dans la décennie suivante un phénomène de changement des noms propres (*Pap. Amst. I 72*). Les habitants devenus éligibles pour les fonctions et charges municipales ont voulu manifester leur changement de statut en adoptant un nom grec qui traduisait généralement leur ancien nom égyptien: par exemple, Petesis devient Isidore (ou "don d'Isis"). Un phénomène semblable s'était produit lorsque les Ptolémées s'étaient mis à incorporer les scribes égyptiens dans

⁴J. Bingen, L'Egypte romaine et la problématique des interactions culturelles", *Proceedings of the XVIth International Congress of Papyrology (Am. Stud. Pap. 23, Chigo 1981, p.3-18)*.

l'administration royale au II^e siècle avant J.-C.⁵. C'est aussi par le biais de l'onomastique que l'on peut mesurer les progrès du christianisme au IV^e siècle⁶. Mais ce genre de considération ne pouvait trouver sa place dans l'étude de Méautis, car l'auteur est occupé à nous montrer une élite grecque en proie à des difficultés financières luttant pour maintenir sa prééminence culturelle, sociale et politique. Mais les faits sont clairs, et le triomphe au IV^e siècle de la conception "orientale" sur la cité grecque est là pour étayer la vision de décadence des valeurs classiques.

Derrière la façade administrative, Méautis cherche à percevoir "l'état d'esprit, la manière de voir et de sentir des Hermopolitains" (p. 176). Cette entreprise était vouée à l'échec, non seulement parce que l'objet de cette quête était par nature insaisissable, mais aussi parce que la base documentaire ne s'y prêtait que très imparfaitement.

C. L'accueil réservé à la thèse après sa parution

Mais parler d'un échec global serait injuste, en tout cas du point de vue de la contribution de l'auteur à la connaissance de l'Égypte romaine. La parution de la thèse en 1918 fut quelque peu éclipsée par la publication, légèrement antérieure, de quelques ouvrages de grande envergure sur l'administration de l'Égypte gréco-romaine. L'année après la parution du livre de Pierre Jouguet cité ci-dessus, L. Mitteis et U. Wilcken publièrent une magistrale synthèse, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde* (Leipzig/Berlin 1912). Cinq ans plus tard, F. Oertel, un élève de Wilcken, publia un livre sur les services publics obligatoires (*Die Liturgie. Studien zur ptolemäischen und kaiserlichen Verwaltung Aegyptens* (Leipzig 1917), dont les conclusions sont encore largement valables aujourd'hui. L'excellente qualité de ces travaux fit certainement de l'ombre à d'autres ouvrages moins ambitieux, mais d'un mérite non négligeable.

L'unique compte rendu de la thèse de Méautis fut rédigé par Oertel lui-même (*Philologische Wochenschrift* 34, 26 août 1922, pp. 803-811),

⁵P. van Minnen, "A Change of Names in Roman Egypt after 202?", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 62 (1986), pp. 87-92, avec références bibliographiques p. 92, n. 20.

⁶R.S. Bagnall, "Religious Conversions and Onomastic Change in Early Byzantine Egypt", *Bulletin of the American Society of Papyrologists* 19 (1982), pp. 105-124.

qui soulignait les compétences de l'auteur et la valeur de sa contribution au niveau des observations de détail. L'utilité d'une monographie sur une localité ne présentant que peu de traits exceptionnels par comparaison avec d'autres métropoles lui semblait par contre discutable, et il rejetait certaines des conclusions soutenues par Méautis.

Au cours des années qui suivirent, l'ouvrage fut souvent cité, mais jamais remplacé par une nouvelle monographie, ce qui semble indiquer que le travail de Méautis continuait à rendre des services suffisants ou que la critique de Oertel avait été reçue avec approbation. Aujourd'hui, cependant, il est en passe d'être définitivement remplacé par deux thèses à l'impression, l'une française et l'autre hollandaise⁷, qui prennent en compte l'énorme travail fait à Hermoupolis depuis 1918, tant sur le plan archéologique (fouilles britanniques et allemandes) que dans le domaine papyrologique (publication, étude et commentaire de milliers de papyrus en provenance d'Hermoupolis même et d'autres métropoles). Ce foisonnement de la recherche est évidemment impossible à résumer ici.

CONCLUSION: La papyrologie documentaire et littéraire dans la carrière de Méautis

Quelles que soient les critiques adressées à Méautis au sujet de sa thèse, il n'en demeure pas moins qu'après 1918, l'auteur faisait partie de ce groupuscule d'érudits capables d'exploiter la documentation papyrologique et appelés à publier et à commenter les dizaines de milliers de documents conservés dans les bibliothèques d'Europe et d'Amérique du Nord. On ne peut pas dire que Méautis ait relevé ce défi. A l'exception du compte rendu d'un mémoire de V. Martin en 1919⁸ et, durant les quinze années suivantes, d'une demi-douzaine d'articles portant sur divers papyrus religieux, magiques et surtout littéraires⁹, les publications postérieures de Méautis ne font pour ainsi dire pas appel à la papyrologie documentaire¹⁰. De fait, le

⁷P. van Minnen, *Hermopolis: Studies in the Social and Economic History of Roman Egypt* (Leiden 1991 ou 1992); M. Drew-Bear se propose, quant à elle, de republier les archives du conseil municipal d'Hermoupolis avec un commentaire historique.

⁸Voir le n° 41 de la bibliographie.

⁹Voir les n° 44, 49, 63, 81 et 83.

¹⁰Seule exception, peut-être, le n° 78 (cf. déjà le n° 38). D'autre part, dans la Feuille

professeur André Labhardt, qui fut l'élève et le collègue de Méautis pendant un quart de siècle et à qui je dois ces informations, m'écrivait récemment qu'Hermoupolis ne fut jamais évoquée au cours de leurs conversations. La papyrologie grecque avait définitivement fait place à la grande littérature hellénique, de même qu'à la haute spiritualité orientale, dans les préoccupations de l'érudit neuchâtelois. Mais qui sait si le détour par Hermoupolis ne joua pas un rôle essentiel dans l'itinéraire intellectuel qui le conduisit vers les sphères où il devait exceller.

Jean-Jacques AUBERT

d'Avis de Neuchâtel du 23 décembre 1943, il faisait la nécrologie du papyrologue Pierre Collomp, tué peu auparavant lors de l'occupation du bâtiment universitaire de Clermont-Ferrand (Note de la rédaction).

GEORGES MEAUTIS ET L'ARCHEOLOGIE NEUCHATELOISE

Aux contributions de Georges Méautis à l'étude de la pensée grecque s'ajoutent des apports moins connus internationalement, mais tout aussi **bénéfiques**: il s'agit de travaux consacrés à l'antiquité du pays de Neuchâtel - voire à une histoire plus récente, puisque l'un concerne d'étranges chasseurs de trésors (1938); un autre, la statue de Guillaume Farel (1940)¹.

La longue fidélité dont Georges Méautis témoigna envers la Commission cantonale d'archéologie, dont il fut un membre de la première heure, suffirait à montrer que rien ne lui paraissait mineur dans la quête de nos origines. Dans cette vive et constante curiosité, on trouve une preuve **supplémentaire** (mais qui s'en étonnerait ?) de sa largeur d'esprit, de sa générosité, d'une clarté de vue parfois prophétique.

Pour qui jugerait excessif ce dernier qualificatif, il suffit de mentionner l'accueil qu'il réserva aux débuts de l'archéologie subaquatique dans le lac de Neuchâtel où les débuts de la plongée à buts scientifiques y remontent à 1957 déjà. D'une note parue en 1953 on peut en extraire les lignes suivantes :

"Certains archéologues envisagent ces recherches avec méfiance. Ils ont tort (...). C'est un souci de précision et de netteté scientifique qui guide les chercheurs neuchâtelois (...). La grande objection que l'on fait aux fouilles subaquatiques est celle-ci: vous ne pouvez établir de stratigraphie. Nous estimons que les illustrations de l'article de M. Haag constituent une réponse à cette objection."²

Ces réflexions si pertinentes avaient été précédées de sept articles, **parus** eux aussi dans le *Musée Neuchâtelois*, dès 1926. Ils sont consacrés à **des** monuments gallo-romains (villas de Saint-Blaise, de Chézard et du

¹ Voir les n° 92 et 97 de la bibliographie.

² *Musée Neuchâtelois* 1963, p. 129-130 (n° 131); cf déjà l'article paru en 1956 dans la *Gazette de Lausanne* (n° 192).

Landeron; mausolée de Wavre), ainsi qu'à trois objets rares dont l'étude témoigne d'un grand souci du détail mais aussi d'une connaissance profonde des sources comparatives: la statuette en bronze de Jupiter exhumée en 1864 à Auvernier; le *cochleare* de Colombier, cuillère d'argent incrustée d'or où se voient les figures d'Amour et Psyché; le bouterolle de Chézard, instrument de fer et de bronze destiné à rogner la corne des sabots de chevaux.³

Au sein d'une archéologie cantonale vouée presque exclusivement aux palafittes, ce sont des *excursus* appréciables. Ce sont aussi des articles-prétextes permettant à l'auteur d'esquisser des voies originales. Celles-ci, par exemple:

"Les vallées du Jura furent-elles habitées à l'époque romaine ? Si oui, quel fut le degré de la romanisation ?" (1930).

"(...) Jusqu'à présent à Neuchâtel, l'archéologie gallo-romaine a été un peu la Cendrillon de l'archéologie préhistorique" (1938).

Ici et là transparaît la poésie:

"La vue dont on jouit en suivant le chemin qui mène du village de Wavre au pont de Thielle est une de celles qu'on ne saurait oublier facilement, tant les lignes du Jura et de Jolimont ont de douceur" (1926).

C'est l'occasion, aussi, de rappels salutaires:

"La Commission des monuments historiques (...), cet organe si important pour l'histoire et les traditions du pays, n'a pas été

³Voir la bibliographie aux n° 55-58, 67, 72 et 91.

convoquée depuis huit ans" (1938).⁴

Publié en 1928, le petit recueil des *Bronzes antiques* du canton de Neuchâtel offre un utile corpus qui ne s'est guère accru durant les soixantes années suivantes. Quant à la thèse de Daniel Vouga (*Préhistoire du Pays de Neuchâtel des origines aux Francs*, 1943), elle constitue elle aussi un témoignage des intérêts nullement exclusifs de l'helléniste qui en fut le directeur.

Lausanne, Neuchâtel, Munich, Paris: les sources où s'abreuva l'étudiant Georges Méautis sont riches et complémentaires. Quant à la Grèce, mère nourricière omniprésente, il est désormais possible de la percevoir certains jours d'été, grâce à son oeuvre, entre lac et Jura.

Michel EGLOFF

⁴Pour les démêlés de G.Méautis avec cette Commission en 1930 précisément, voir ci-après l'article de D.Knoepfler (Note de la rédaction).

L'ITINERAIRE ARCHEOLOGIQUE DE GEORGES MEAUTIS

La place que tient l'archéologie dans les travaux de l'helléniste neuchâtelois saute aux yeux de quiconque parcourt sa bibliographie: c'est surtout à partir de 1925 et jusqu'à l'époque de son rectorat, au début de la Deuxième Guerre mondiale, qu'on voit Méautis s'intéresser d'abord aux antiquités romaines de la région, puis se lancer hardiment dans l'étude des monuments figurés grecs, comme en témoignent les deux livres qui passent à juste titre pour ses oeuvres majeures en ce domaine: *L'âme hellénique d'après les vases grecs* (1932) et *Les chefs-d'oeuvre de la peinture grecque* (1939). Au beau milieu de cette période d'intense activité archéologique - qui succède à une phase plutôt papyrologique et précède l'époque des grandes synthèses de littérature - se situe d'ailleurs un événement notable dans sa carrière et dans sa vie: la découverte de ce qu'il a appelé le principe de *dextéralité*, cette mise en évidence d'une règle de composition qui certes avait été plus ou moins perçue avant lui mais qu'il fut le premier à énoncer clairement, avec plusieurs exemples à l'appui. C'est en effet dès 1931¹ qu'il a montré que, dans l'art grec, les figures triomphantes sont le plus souvent placées à la droite du personnage principal ou mieux, du point de vue du spectateur, qu'elles se dirigent vers la droite, côté favorable. Si le mot "dextéralité", apparemment forgé par lui, n'a pas eu l'honneur de pénétrer dans la langue courante ni même dans les dictionnaires, qui n'acceptent que "dextralité" (emprunt à l'anglais) pour caractériser le fait d'être droitier, G.Méautis eut du moins la satisfaction de constater que plusieurs archéologues français, et non des moindres, lui reconnaissaient le mérite de cette "invention"²

Il dut lui apparaître également très vite que le principe pouvait avoir

¹CRAI, 1931, p. 150 (= bibliographie n° 138); REG 44, 1931, pp.241-278 (=n° 75). Cf. *Âme hellénique*, p. 75; *Chefs-d'oeuvre*, p. 19, etc.

²Voir en particulier R. Demangel, *La frise ionique*, Paris 1933, pp. 479; Ch.. Picard, *Manuel d'archéologie grecque*, I, Paris 1935, pp. 340, n. 3 et 385; surtout F. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*, Paris 1936, pp. 315 sqq. et *passim*, avec une intéressante critique.

des applications inattendues et une valeur quasi universelle: "le 16 (juin 1931), note-t-il dans ses carnets³, je rencontrais dans le train celle qui devait devenir la compagne de ma vie". Qui voudra douter que l'élue se soit trouvée à sa droite sur la banquette (ou tournée vers la droite sur celle d'en face), puisque le lendemain 17 juin il faisait, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sa communication sur le principe de *dextéralité* !

Mais comment cet intérêt pour l'art grec, ses techniques et ses thèmes, est-il né chez Méautis? Question légitime, car il ne va pas tout à fait de soi qu'un helléniste se montre si curieux d'archéologie figurée, encore moins qu'il fasse des recherches et publie des travaux là-dessus. Sans doute pourrait-on se contenter de rappeler que la chaire qui lui fut confiée à l'Université de Neuchâtel comportait, en 1920 déjà, une heure d'archéologie classique à côté de l'enseignement du grec (langue et littérature); il s'y ajouta ensuite une heure d'histoire ancienne (1924), puis une seconde heure d'archéologie (1928). Mais à s'en tenir à cette simple constatation on risquerait peut-être de déformer la vérité: rien ne prouve *a priori* que c'est l'obligation d'enseigner à ses étudiants les rudiments de l'archéologie qui a poussé Méautis à pratiquer cette discipline. Inversement, le fait qu'il en ait d'emblée reçu la charge n'assure pas - sauf le respect dû à ceux qui l'en ont jugé capable! - qu'il était dès alors bien préparé à donner un tel enseignement. Bref, pour comprendre l'itinéraire de Georges Méautis en ces années, on ne saurait se soustraire à une petite enquête sur sa formation archéologique.

Si l'on examine la période des études proprement dites, on ne trouve personne, semble-t-il, qui puisse lui avoir véritablement inspiré le goût de l'archéologie. Ce n'est pas, assurément, que ses maîtres à la Faculté des lettres de Neuchâtel - où il s'immatricula le 29 octobre 1912⁴ - aient été de purs philologues. Par exemple, le latiniste Jules Lecoultré ("ce brave Lecoultré, dont l'enseignement n'est pas très brillant, mais entièrement solide", dira plus tard Méautis en rapportant une anecdote sur son collègue⁵) ne se contente pas de lui faire apprécier Catulle et Lucrèce (et

Méautis, dans la même note, reconnaît que c'est à lui qu'il doit d'avoir compris ces deux poètes), il lui donne aussi des lumières sur la topographie de Rome, tandis que Max Niedermann - autre futur collègue, et déjà remarquable celui-là - l'initie à l'épigraphie latine. Du côté grec, il suit chez Paul Dessoulavy non seulement un cours de littérature mais également un cours d'archéologie, domaine où cet helléniste s'est du reste signalé par quelques travaux, dont une première publication des vases mycéniens de Neuchâtel⁶. Réduits toutefois à très peu d'heures et limités à une seule année (1912/13), ces enseignements n'ont pu faire de Méautis un archéologue digne de ce nom. A Paris bien sûr, et notamment à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (IVe section), dont il devint élève titulaire dès 1914 après une année de séjour en France, il aurait pu compléter aisément sa formation auprès d'illustres archéologues, comme le numismate Ernest Babelon alors au faite de sa carrière, Maxime Collignon, qui publiait en 1914 son livre sur la Parthénon après de nombreux travaux de sculpture grecque, ou les épigraphistes Maurice Holleaux - à qui la science doit le déblaiement méthodique des ruines de Délos pendant sa direction de l'Ecole française d'Athènes (1904-1913) - et Bernard Haussoullier. Mais c'est seulement avec ce dernier qu'il entra en contact, de façon un peu épisodique, sans même que l'on soit sûr qu'il ait suivi les cours où ce savant de grande envergure commentait les inscriptions trouvées par lui dans le sanctuaire de Didymes en Asie Mineure. Tout paraît indiquer en effet que ses maîtres aux Hautes Etudes furent d'une part des philologues, tels L.Havet puis A.M. Desrousseaux et son disciple P. Boudreaux - auteur d'une étude sur *Le texte d'Aristophane* dont Méautis devait assurer la publication posthume en 1917 -, d'autre part et surtout le papyrologue et historien de l'Egypte gréco-romaine Pierre Jouguet. De fait, la thèse soutenue par Méautis à Neuchâtel en 1918, au sortir donc de cette période de formation à la recherche, est une étude d'histoire des institutions (*Hermoupolis-la-Grande*), où l'on ne trouve à peu près rien qui relève de l'archéologie, les problèmes de topographie ayant été (comme l'a rappelé ci-dessus Jean-

³B.P.U de Neuchâtel, ms. 2121, 2 (cf. *infra*, n. 10, sur ce fonds).

⁴On possède encore son livret d'étudiant (archives Brunko-Méautis, Cortaillod).

⁵Cahier de la B.P.U, ms. 2121,3, p. 7.

⁶*Revue Archéologique* 3, 1900 II, pp. 128-147. Cf. *Museum Helveticum* 27, 1970, p. 107, n. 1.

⁷Une lettre de la veuve de P. Boudreaux à G. Méautis est publiée par nos soins dans la *Revue de Philologie* 63, 1991, pp.273-277.

Jacques Aubert) délibérément laissés de côté.

Ainsi en 1920, quand survint sa nomination "en qualité de professeur de langue et littérature grecques et d'archéologie classique"⁸, le jeune docteur était encore tout sauf un spécialiste dans ce dernier domaine, n'ayant à son actif ni publication ni fouille archéologique. On ne sache pas, d'autre part, qu'il ait remédié à cette relative carence ou par un voyage en pays méditerranéen - comme ce fut le cas, par exemple, d'un Henri Seyrig qui eut la "chance" de découvrir la Grèce en se battant sur le front d'Orient! - ou même par la visite systématique des grands musées européens. Mais c'est précisément vers ce moment que Méautis se lia d'amitié avec le savant qui allait plus que tout autre, croyons-nous, éveiller son intérêt pour l'archéologie militante: l'égyptologue Gustave Jéquier (1868-1943). Les deux hommes devaient assurément se connaître depuis quelques années, puisque Jéquier fit partie, en février 1918, du jury de thèse de Méautis. Il n'en reste pas moins certain qu'avant cette date leurs liens avaient dû être très lâches et l'influence de Jéquier (qui n'était devenu professeur à Neuchâtel qu'en 1913, l'année où Méautis partait pour Paris) encore à peu près nulle. Les choses changent en 1920, ou peut-être dès 1919, quand notre helléniste frais émoulu des Hautes Etudes se mit à suivre, le plus librement du monde, le cours d'histoire de la civilisation égyptienne que Jéquier faisait à son domicile, au milieu d'une superbe bibliothèque spécialisée. Ses "condisciples", en tout petit nombre, étaient notamment l'orientaliste Paul Humbert (1885-1972) - qui y trouva la première inspiration de ses *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientale d'Israël*, publiées à Neuchâtel en 1929 - et le tout jeune Eddy Bauer, futur chartiste et historien réputé de la Deuxième Guerre mondiale (1902-1972). C'est du reste à ce dernier - et à lui seul - que l'on doit le souvenir de ces mémorables séances¹⁰. En 1924, Jéquier fut appelé par le Gouvernement égyptien à mener d'importantes fouilles dans la nécropole memphite, ce qui (note encore E. Bauer) "le contraignit à réduire puis à supprimer son activité

⁸Arrêté du Conseil d'Etat neuchâtelois du 2 juillet 1920.

⁹Voir la nécrologie développée qu'a donnée G. Redard dans les *Annales de l'Université de Neuchâtel* 1971/72, pp. 125-148. (Cf. p. 133 pour les liens avec Jéquier).

¹⁰E. Bauer, "Gustave Jéquier archéologue", dans Jéquier, *En Perse 1897-1902*, Neuchâtel 1968, pp. 179-181.

professorale à l'Université de Neuchâtel". Mais des documents inédits laissent voir que même après ce départ - à la fois si honorable et si malheureux pour la communauté scientifique neuchâteloise - Jéquier continua à exercer une forte influence sur les membres de son cénacle et sur Méautis en particulier.

A la Bibliothèque Publique et Universitaire se trouvent en effet quatre gros cahiers qui, sous le titre *Les antiquités romaines en pays de Neuchâtel*¹¹, constituent une espèce de journal archéologique et plus généralement scientifique tenu par Georges Méautis à partir de 1925. Cette date n'est pas indifférente. Si l'helléniste se prend tout d'un coup de passion pour l'archéologie romaine provinciale et s'il se considère dès lors comme archéologue au plein sens du terme (ainsi, en bien des lettres de cette époque, il fait suivre son nom du titre de "professeur d'archéologie classique", ce qui certes n'est pas faux, mais peut surprendre de la part de quelqu'un chargé essentiellement d'enseigner le grec), c'est qu'il a fait en été 1925, lors de sa promenade dominicale, une étonnante découverte: sur le plateau de Wavre, à une dizaine de kilomètres de Neuchâtel, il tombe sur quelques morceaux sculptés dont il apprend qu'ils ont été mis au jour en ce lieu même, vingt-sept ans auparavant, par le secrétaire communal et son neveu, M. F. Benz, avec qui il entre en contact¹². Pour les sauver, il les achète quelques mois plus tard à leur "inventeur", les dépose chez lui et se met à les étudier fébrilement et aussi à les photographier... sur son balcon. Lorsqu'il a acquis la conviction qu'il s'agit des vestiges d'un important monument romain - il a consulté là-dessus, par écrit, plusieurs autorités, dont l'excellent Felix Staehelin à Bâle et l'illustre Salomon Reinach au Musée de Saint-Germain-en-Laye -, il cède au Musée d'Archéologie de sa ville ces précieux morceaux. Mais il prend également la peine de leur consacrer, l'année suivante (1926), un article dans le *Musée Neuchâtelois*, premier d'une série bien fournie dont Michel Egloff a souligné ci-dessus l'intérêt pour l'histoire de notre canton à l'époque romaine.

De fait, les cahiers manuscrits témoignent, entre 1925 et 1930, d'une

¹¹Ms. 2121. Ces papiers ont été déposés à la B.P.U. par G. Méautis lui-même quelques années avant sa mort.

¹²Voir les lettres de Benz à G.M. en date des 17 avril, 26 juin et 13 novembre 1926 (Ms. 2121, 1, p. 54).

très grande curiosité à l'égard des antiquités, neuchâteloises et autres. Méautis consigne dans son "journal" toutes sortes d'informations: découvertes fortuites d'objets romains, trouvailles monétaires, collections locales, excursions sur tel ou tel site des alentours, avec des lettres et coupures de journaux qui s'y rapportent. C'est ainsi qu'à la suite d'une visite d'Avenches en compagnie de ses étudiants, on le voit batailler contre la construction d'un bâtiment moderne à proximité du Temple du Cigognier en publiant divers articles dans les quotidiens romands (juin 1926). Sans grand succès d'ailleurs, ce qui lui inspire *in petto* cette "moralité" un peu surprenante de la part du Vaudois qu'il est tout de même encore (l'octroi de la bourgeoisie de Neuchâtel ne viendra qu'en 1930): "De plus en plus, ne s'occuper que des antiquités neuchâteloises, car là seulement le terrain est stable, les esprits compréhensifs, tandis que le canton de Vaud n'est que sable mouvant"¹³! Mais les trouvailles locales ont beau être faites sur un sol ferme, elles n'en sont pas moins parfois sujettes à caution. Ainsi au printemps 1926 la découverte dans une vigne de Cressier d'un "pur chef d'oeuvre" d'art grec met notre helléniste en grand émoi, jusqu'au moment où, quinze jours plus tard, il doit se rendre à l'évidence: le superbe décadrachme de Syracuse signé par Euainétos (début du IV^e siècle avant J.-C.) est une imitation moderne ... Par bonheur, l'article qu'il préparait là-dessus n'était pas encore chez l'imprimeur.

C'est en cette même année 1926 qu'apparaît dans les cahiers le nom de Gustave Jéquier. Le 25 septembre, au retour d'un voyage en Grèce et en Italie qui lui a fourni l'occasion de confronter le décor architectural de Wavre à divers monuments gréco-romains, il se rend au Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, où Jéquier lui montre "toute une série de bronzes gréco-égyptiens de la plus haute valeur, qui étaient restés enfouis là depuis 1866"¹⁴. Méautis note aussi qu'avec les objets en possession de divers collectionneurs neuchâtelois, cela "donnerait facilement la matière d'un fascicule". L'idée fit son chemin, puisque deux ans plus tard il publiait ses *Bronzes antiques du Canton de Neuchâtel* (1928), avec un chapitre qui n'est pas négligeable sur l'origine et les caractéristiques de l'art alexandrin. Et la préface rend pleinement justice à Jéquier: "Le principal mérite de cette

¹³Ms. 2121, 2, p. 2.

¹⁴*Ibid.*, p. 5.

publication revient à notre collègue à la chaire d'égyptologie". Dans d'autres circonstances également Méautis a trouvé auprès de l'auteur très respecté du *Manuel d'archéologie égyptienne* (1924) un appui et une caution à ses projets archéologiques. C'est ainsi qu'en septembre 1929 il fait part à Paul Vouga, directeur du Musée d'archéologie, d'une suggestion dont il a "parlé à M. Jéquier et qui a rencontré son approbation", c'est de compléter la collection d'antiquités léguée jadis à la Ville de Neuchâtel par Ch.-Ph. de Bosset grâce à l'achat de vases grecs appartenant à diverses fabriques et époques, et cela pour rendre plus attrayant l'enseignement de l'archéologie classique¹⁵. Dès 1926, d'ailleurs, il avait eu ce qu'il appelle lui-même "une idée excellente": celle de demander à son collègue le juriste G. Sauser-Hall, alors en Turquie, "de lui acheter des choses intéressantes pour le Musée" (c'est qu'il venait de lire dans le *Journal of Hellenic Studies* qu'un officier britannique avait acheté à Constantinople un très beau portrait de Démosthène...¹⁶). Faute de pouvoir acquérir les originaux, il songera aussi à constituer une collection de moulages et consultera à ce sujet le grand spécialiste de la peinture antique qu'était alors le professeur Ernst Pfuhl (qui lui répondit aimablement le 20 janvier 1928)¹⁷. Mais, comme il en fera l'expérience peu après, un voyage à Zurich ou à Bâle, même avec une demi-douzaine d'étudiants, s'avère nettement moins coûteux! Ces tentatives un peu désordonnées ne resteront cependant pas toutes lettre morte: du Musée National d'Athènes il eut "l'intense satisfaction" d'obtenir en 1930, pour l'Université, une jolie petite collection de tessons variés, aujourd'hui encore propriété du Séminaire des Sciences de l'Antiquité classique; et ce don généreux fut dûment signalé par ses soins dans la *Suisse Libérale*.¹⁸

Mais le projet qui, en ces années, tenait le plus à cœur à Méautis était de conduire une petite fouille sur le plateau de Wavre afin de déterminer l'emplacement et la nature du monument dont il avait repéré quelques vestiges épars en 1925. On le voit en effet, dès le printemps suivant,

¹⁵Ms. 2121, 2, p. 64. C'était déjà l'idée, vers 1845, de Frédéric DuBois de Comperreux: cf. *Histoire de l'Université de Neuchâtel*, I (1988), p. 287.

¹⁶Il s'agit du Démosthène d'Oxford (G. Richter, *Portraits of the Greeks*, II, p. 219, n° 2).

¹⁷Ms. 2121, 2, p. 22.

¹⁸16 sept. 1930: cf. ms. 2121, 3, p. 19, avec aussi une carte de l'archéologue G. Komos lui annonçant ce don.

entreprendre pour cela diverses démarches, tant administratives (entrevue du 15 avril avec l'intendant des bâtiments de l'Etat) que scientifiques. A cet égard il obtint notamment les encouragements de Camille Jullian qui, après lecture de l'article du *Musée Neuchâtelois*, lui envoya un mot en mai 1927: "J'espère que l'on fera des fouilles dans ces lieux où sont passées tant de choses de l'ancien monde"¹⁹. C'est que l'historien de la Gaule était depuis longtemps déjà persuadé qu'un épisode du mythe des Argonautes tel que le relate le poète Apollonios de Rhodes (IV 630 sqq.) a pour théâtre la région de la Tène²⁰, idée qui n'a cessé, semble-t-il, de préoccuper Méautis lui-même. D'autre part et surtout, on constate - chose sans doute moins connue - que l'helléniste neuchâtelois avait là encore réussi à convaincre Jéquier de la nécessité d'exécuter ce projet archéologique. Une carte postale envoyée de Saqqarah en Egypte le 21 mars 1927 l'atteste indubitablement:

Mon cher collègue, j'approuve pleinement votre projet d'aller fouiller le plateau de Wavre et je vous souhaite de trouver encore de nouveaux morceaux de votre monument. Je suis également tout à fait d'accord pour que la Faculté vous attribue une somme de fr. 100 à prendre sur mon traitement. Je pense qu'il ne sera pas nécessaire d'écrire à ce sujet une lettre officielle, d'autant que ces attributions ne me regardent en réalité pas. - Je suis très satisfait du résultat de mes fouilles, le temple funéraire de Pepi II donnant beaucoup plus que je n'espérais, tant comme plan que comme reliefs d'un excellent style, et autres monuments. Bien cordialement à vous. G. Jéquier²¹

Malgré cet appui bienvenu et l'approbation de principe (signifiée à l'intéressé vers le même moment) du Conseil d'Etat par le biais de la Commission des Monuments Historiques, l'affaire traîna en longueur, pour des raisons qu'il n'est guère aisé de mettre en lumière: si Georges Méautis n'était pas toujours, tant s'en faut, d'humeur égale, son interlocuteur, l'intendant Naef - sans être nécessairement le personnage "néfaste" que

¹⁹Ms. 2121, 2, p. 13. Cf. *Revue des Etudes Anciennes* 29, 1927, p. 396.

²⁰*Histoire de la Gaule*, 1⁴ (1920), p. 71 n. 7 et p. 413 n. 2. Cf. déjà *Revue des Etudes Anciennes* 7, 1906, p. 117.

²¹Ms. 2121, 2 (carte volante). On sait que Jéquier publia à Neuchâtel en 1940 une synthèse sur ses travaux de Saqqarah, sous le titre *Douze ans de fouilles dans la nécropole memphite*.

brocardait avec humour Philippe Godet - avait un caractère ombrageux. Ce qui est certain, c'est qu'il fallut plus de deux ans à l'helléniste neuchâtelois pour arriver à ses fins. Et encore dut-il se résigner à de très modestes sondages, puisqu'il obtint seulement 200 francs de subside en tout et pour tout (la Confédération ne pouvant être sollicitée financièrement qu'en cas de succès). Méautis eut du reste l'élégance de ne dépenser que 108 francs et 80 centimes. De fait, les sondages furent exécutés en l'espace d'une petite semaine (8-12 octobre 1929) par un seul ouvrier: il s'agissait de M. Henri Berger, conseiller communal à Wavre qui avait bien voulu offrir ses services: "en ma qualité de vieux paysan, écrit-il à Méautis un mois plus tôt, je manie encore assez bien l'outil"²². Compte tenu de ces conditions, les résultats de la fouille étaient loin d'être négligeables puisque la mise au jour de plusieurs murs et la trouvaille de céramique comme aussi d'objets en bronze prouvaient définitivement l'existence d'un édifice romain. Mais il est probable que Méautis avait espéré une découverte plus impressionnante, propre à attirer sur le site l'attention du grand public. Il s'attendait surtout, semble-t-il, à ce que la Commission des Monuments historiques le consultât pour la continuation des fouilles. Or, celle-ci ne daigna pas même le convoquer le jour où son rapport fut discuté (25 novembre), et Méautis en conçut une amertume qui paraît être allée croissant durant l'hiver. Toujours est-il que le 11 février 1930, alléguant un surcroît d'occupations, il déclara par écrit renoncer à participer, de quelque manière que ce soit, à la poursuite de l'exploration du plateau de Wavre. On ne saurait douter que la décision ait été difficile à prendre, car peu après il notait dans son "journal": "Voici que j'ai rêvé cette nuit que je me trouvais sur la plateau de Wavre, sur l'emplacement des fouilles. Sans doute l'obscur regret de n'avoir pas pu continuer ce travail qui me semblait presque avoir un caractère sacré"²³. Il y eut bien, de la part du Conseiller d'Etat Calame, une tentative pour rétablir la confiance indispensable entre l'intendant et le professeur (6 septembre 1930), mais si elle permit de dédramatiser les choses, elle ne fit pas changer Méautis d'opinion: il laissait à d'autres le soin "de publier les fouilles à venir"²⁴ (8 septembre). De fait, on le sait, le monument de Wavre

²²Ms. 2121, p. 72.

²³Ms. 2121, p. 11.

²⁴*Ibid.*, p. 14 sqq.

ne fut fouillé que dix ans plus tard par S. Perret; et il fallut attendre jusqu'en 1975 pour voir un jeune archéologue, vaudois comme Méautis, consacrer à ce témoin capital de notre passé romain la publication scientifique qu'il méritait²⁵, sans avoir connaissance, toutefois, des démêlés et des crève-cœurs que sa découverte avait suscités un demi-siècle plus tôt.

L'année 1930 marque ainsi un tournant dans la carrière scientifique de Georges Méautis: renonçant pour ainsi dire complètement à s'occuper d'archéologie locale²⁶, il se voua désormais tout entier à l'étude du monde grec, à travers ses monuments picturaux d'abord (vases attiques et fresques campaniennes) puis, de plus en plus, dans ses chefs-d'oeuvre littéraires. Pourtant Méautis ne cessa jamais d'avoir le goût de l'archéologie et l'on constate que même dans les travaux de la maturité et de la vieillesse il fait appel, çà et là, à des documents figurés: ne trouve-t-on pas, jusque dans son étude sur Dante²⁷, la reproduction photographique et le commentaire d'un célèbre lécythe attique du Musée de Palerme illustrant le mythe d'Ocnos? Il est d'ailleurs très significatif qu'au moment où il décida de rédiger le livre sur Pindare qu'il méditait depuis longtemps, il ait jugé indispensable de se rendre en Sicile: se pénétrer, face aux temples d'Agrigente et de Sélinonte, de l'atmosphère religieuse qui baigne les odes pindariques lui paraissait sans doute plus utile que la confection d'une bibliographie exhaustive, dût-il négliger - comme on a pu le lui reprocher - quelques travaux modernes importants. Ce qui est sûr, c'est que, comme en témoignent des extraits d'un "journal" mis aimablement à notre disposition par une personne très proche de Georges Méautis en ces années-là précisément²⁸, le voyage de 1957 dans la Sicile grecque fut pour lui une source d'intense bonheur. Et le souvenir d'Agrigente - "ce lieu sacré, note-t-il, où je devais retrouver les dieux

²⁵Ph. Bridel, *Ann. de la Soc. Suisse de Préhistoire et d'Archéologie* 59, 1976, pp. 193-201 ("Le Mausolée de Wavre").

²⁶Voir cependant les n° 91, 109 et 131 de la bibliographie auxquels on pourrait ajouter quelques articles de presse.

²⁷Dante, *l'Antépurgatoire. Essai d'une interprétation*. 2e éd., Paris, 1963, pp. 82 sqq. Ce développement est un ajout par rapport à la 1ère édition de l'essai (Genève 1944).

²⁸Mme Jeanne Meylan (Bâle), qui eut le mérite de dactylographier *Pindare le Dorien* pour l'impression. Au nom du Séminaire des sciences de l'Antiquité classique, nous la remercions ici d'avoir fait don à l'Université du manuscrit autographe de cet ouvrage (deux volumes reliés qui seront déposés, avec l'accord de la donatrice, à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel).

antiques, toujours vivants, et les hommes qui les adorèrent" - ne cessa de l'accompagner durant la dernière *dodécaétie* de son existence terrestre.

Denis KNOEPFLER

GEORGES MEAUTIS ET LA DIVINE COMEDIE

En 1940, Georges Méautis réalise "un rêve caressé pendant de nombreuses années: gravir une montagne parmi les plus élevées, atteindre l'altitude de 4000 mètres"¹ Sur le sommet de l'Alalin, il a alors une espèce de révélation: seules les cimes de cette altitude comptent encore et elles semblent échanger entre elles "quelques paroles solennelles", incompréhensibles pour qui ne s'est pas élevé à la même hauteur. Ainsi en est-il de quelques rares génies de l'humanité, qui conversent au-dessus des siècles, "parlent la même langue, sont conscients de l'unité de leur inspiration". Cette image de la Préface, qui sera du reste répétée encore une fois (p.62), nous suggère déjà le caractère de tout le livre. Elle évoque en outre la métaphore d'un vrai poète, je veux parler des *Gipfel der Zeit*, "les cimes du temps", que l'on trouve au début de l'*Hymne à Patmos* de Hölderlin et que Méautis n'avait probablement pas présent à l'esprit.

Or, pour faire parler ces cimes entre elles, Méautis met à leur centre le poète de la *Divine Comédie*. Comme il est helléniste, on comprend qu'il donne une place particulière aux grands esprits de la Grèce; et, de fait, Hésiode, Homère, Thucydide, les Poètes Tragiques et surtout Platon sont souvent convoqués. Mais, à côté d'eux, on rencontre aussi Virgile, Goethe, Wagner, Hugo, un romancier tel que Villiers de l'Isle-Adam, un saint tel que Nicolas de Flüe, auquel l'auteur a d'ailleurs dédié une de ses oeuvres².

Pour sa démarche, Méautis n'a pas choisi toute la *Divine Comédie*, mais seulement l'Antépurgatoire, c'est-à-dire les dix premiers chants du *Purgatoire* lui-même, lesquels forment un tout en soi et sont en même temps étroitement liés au reste du poème. Il faut remarquer, avant toute chose, combien ce choix a été heureux, car l'Antépurgatoire demeure peut-

¹ Georges Méautis: *Dante. L'Antépurgatoire. Essai d'une interprétation*, Paris 1963, p. 7. Une première édition de cet ouvrage avait été publiée à Genève en 1944 avec un titre et un contenu légèrement différents (bibliographie ci-après n° 17 et 29).

² Voir là-dessus la contribution de L.-E. Roulet (Note de la rédaction).

être la partie la plus extraordinaire de toute l'oeuvre de Dante. Il est le point de transition entre la terre et l'outre-tombe, un lieu où les âmes, encore tout occupées des souvenirs de cette vie, arrivent après la mort et doivent s'orienter vers une vie nouvelle: celle de leur salut. C'est pourquoi Méautis affirme avec raison: "L'Antépurgatoire peut et doit être considéré comme une sorte de manuel, de bréviaire de la vie intérieure relatant les différentes étapes de l'âme qui se rapproche de Dieu (...)" (p. 14).

Mon intention n'est pas de m'attarder ici sur ce "manuel"; quelques titres des différents chapitres peuvent suffire à en donner une idée: "L'arrivée de la barque des élus", "L'ascension suppose un rude effort", "Indolents et négligents", "L'envol".

Je voudrais plutôt m'arrêter sur l'analyse de Méautis et dire ce qu'elle a d'original même pour ceux qui pratiquent de longue date la *Divine Comédie*. Tout d'abord, on y trouve, pour reprendre cette image, le colloque des cimes ou la perpétuité de certains motifs. Ainsi, au chant VI du *Purgatoire*, Dante décrit les mauvaises conditions politiques qui règnent à Florence et reproche surtout à sa ville de changer sans cesse de lois. A Florence il oppose, comme modèles de cités bien gouvernées, Athènes et Sparte. Mais l'helléniste Méautis voit que cette opposition n'est pas vraiment pertinente. Chez Thucydide, il a lu que Cléon, homme d'Etat athénien, faisait déjà le même reproche à sa propre patrie en disant par exemple: "le plus redoutable, dans un pays, c'est lorsque les décisions n'ont rien de stable" (p. 125). Certes, dans un commentaire scientifique de la *Comédie*, ce rapprochement pourrait sembler déplacé, puisque Dante ne devait pas connaître Thucydide; mais, dans un commentaire idéal, il est très éclairant.

Ensuite, on y trouve, pour ainsi dire, une grande fraîcheur de lecture, et un vrai sens de la poésie. Je ne cite que l'épisode de Manfred, le malheureux fils de Frédéric II, qui mourut excommunié, mais que Dante rencontre parmi les âmes sauvées. Ce grand épisode commence par la fameuse comparaison avec les brebis: *Come le pecorelle escon del chiuso...* (*Purg.*, III, 79-84), dont voici le commentaire de Méautis: "On ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer, si c'est l'extraordinaire pouvoir d'observation et d'évocation du poète ou son don de sentir le "contenu intérieur" des scènes qu'il a pu voir, leur valeur symbolique, ce qu'elles expriment du monde de l'âme" (p. 45). La valeur symbolique est ici la "candeur", la

"simplicité", l'"innocence", et Méautis se demande quelles sont donc les âmes auxquelles elle se rapporte. Sans doute des âmes de saints, de pères de famille, de paisibles paysans? "Que non pas", répond toutefois le commentateur: ce furent des âmes d'excommuniés, c'est-à-dire de rebelles. De cette manière, on fait ressortir au mieux le contraste qui se cache dans la scène, chose que personne, si je ne me trompe, n'avait encore observée. Méautis cependant ne s'arrête pas là. Il prend à la lettre les mots de Manfred, la prière par laquelle il implore Dante d'aller, une fois de retour sur la terre, chez Constance d'Aragon et de lui raconter en quelle situation il a vu son père. Le commentaire est ici particulièrement touchant: "Qu'on se mette un instant dans l'âme de cette femme, de cette fille, et qu'on lise par ses yeux ces vers spécialement écrits pour elle, et l'on se rendra compte de l'effet qu'ils durent produire" (p. 55). De nouveau, aucun autre commentateur n'avait dit une chose pareille. Et pourtant, cette façon de comprendre correspond parfaitement à l'esprit de la poésie de Dante, poésie qui cherche à s'inscrire, plus que toute autre, dans la dimension même de la vie.

Mais y a-t-il des cas où Méautis, n'étant pas "dantologue", s'est trompé? A vrai dire, on n'en trouve que très peu. L'un d'eux est la traduction de *S'io ancor lo veggia* (*Purg.*, II, 16), phrase qui signifie "Puisse-je le revoir" et non simplement "Que ne le vois-je encore". En effet, il s'agit de l'ange nocher qui conduit les âmes au Purgatoire et que Dante souhaite revoir après sa mort. Un autre cas, c'est l'interprétation de *tu ricca* (*Purg.*, VI, 137), apostrophe ironique que le poète adresse à sa ville natale, mais non parce que "les finances de Florence étaient dans un état déplorable" (p. 124) - Florence au contraire était alors très riche - mais parce que la richesse, selon Dante, avait été mal acquise. Au bout du compte, on doit donc se montrer très reconnaissant à Méautis pour son travail. Et il ne faut pas oublier une chose: c'est que Méautis appartient à une culture, la française, qui n'a jamais trouvé, sauf exceptions, un véritable accès à l'oeuvre de Dante. Une preuve supplémentaire nous en est fournie par les librairies de Neuchâtel, qui trop rarement exposent, parmi les prestigieux volumes de la "Pléiade", celui du grand poète italien! Il est vrai que la traduction de la *Divine Comédie* faite pour cette collection a une valeur plus philologique que poétique et qu'elle n'est de loin pas la

meilleure qui existe en français. Mais c'est le geste qui compte...ou compterait ³.

Remo FASANI

³Dans la première édition de son livre (1944), G. Méautis rendait hommage à l'activité de la Dante Alighieri à Neuchâtel (pp. 11-12): "Ce travail n'eût jamais été écrit, sans l'enthousiasme, l'inspiration qu'éveilla en nous l'interprétation du Purgatoire de Dante que fit, pendant l'hiver 1943-1944, M. Commini, le distingué professeur de Lausanne, à la Casa d'Italia de Neuchâtel, siège de la Dante Alighieri. Là, semaine après semaine, un groupe fidèle de fervents amis de l'Italie se réunit attentif et telle était la magie des paroles divines du poète qu'il semblait parfois que l'atmosphère de la salle était transformée et l'on sentait présente et agissante auprès de soi l'immortelle Béatrice, l'âme vivante du poète, celle qui pousse tout homme digne de ce nom à une vie plus noble et plus pure, à gravir la montagne ardue de la vie intérieure, ce Mont Carmel dont parlent les mystiques. Il semblait vraiment que les heures tragiques que vivait l'Italie donnaient à cette lecture un accent pathétique et poignant. Ce n'était plus la molle volupté d'un plaisir littéraire que nous cherchions, mais nous avions tous, plus ou moins obscurément, le sentiment d'accomplir une mission, en affirmant, par notre étude, la valeur pérenne de l'italianité". - Signalons ici qu'une exposition sur les illustrateurs de la *Divine Comédie* a été présentée à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel durant l'hiver 1990/91 (Note de la rédaction).

UN HELLENISTE EN QUETE DES LIENS ENTRE SA PATRIE ET SON PAYS

Georges Méautis, sa vie durant, est demeuré fidèle à la recherche de ses racines. Donc au besoin de les identifier, puis de les choisir. Que la Grèce, dans ses pérégrinations philosophiques, littéraires, politiques, voire esthétiques et éthiques ait tenu une place de prix, l'évidence apparaît si indéniable qu'il suffit de le rappeler sans devoir le démontrer. Mais pour lui la vision comme la présence de ce pays, de sa civilisation, de son rayonnement se révèlent à la fois historiques et atemporelles. Historiques parce que Georges Méautis n'éprouvait point, pour la Grèce de son époque, de liens étroits et que pour retrouver celle qu'il aimait, il devait remonter les siècles. Visions et présence atemporelles pourtant aussi dès l'instant où l'héritage hellénique, comme à tous les humanistes d'ailleurs, lui paraissait si riche, si complet, si pénétrant, qu'il résolvait à lui seul, indépendamment des péripéties ou des accidents de l'histoire, les mystères de notre condition profonde. A ce titre-là, la Grèce était bien sa patrie.

Cette profession de foi n'écartait point cependant la nécessité de se situer dans son propre présent. Un présent inquiet, éclairé, expliqué, justifié à la lumière du passé, bien sûr, mais conditionné aussi par les turbulences de deux conflits meurtriers universels, précédés ou suivis d'affrontements idéologiques violents, de remises en question déchirantes, voire de doutes intellectuels et moraux. Et comme Georges Méautis était Vaudois d'origine et Neuchâtelois d'adoption, donc citoyen helvétique, il allait tout naturellement s'intéresser à la Suisse, son pays.

Les publications en rapport avec cette seconde recherche sont bien sûr beaucoup moins nombreuses et importantes que celles relevant de la Grèce. Mais elles existent. Elles jalonnent, pour l'essentiel, le cours de la seconde guerre mondiale. En 1940, un *Nicolas de Flue*, essai de plus de deux cents pages, paru à la Baconnière, à Boudry. En 1942, aux éditions du Milieu du Monde, sous le titre de *Sens et Mission de la Suisse*, la traduction française d'un certain nombre d'études et d'articles de Philipp Etter, alors

Conseiller fédéral. La même année, une conférence donnée à Genève, au sujet combien évocateur de "Cités antiques et cantons suisses", conférence publiée sous les auspices de la Société théosophique de Suisse. Dix ans plus tard, en 1952, à la Société des Belles-Lettres, à Paris, *L'éternel Coriolan* où se dressent, hauts en couleurs, quatre chefs de guerre en même temps que politiques, deux surgis de l'Antiquité, les deux autres du Moyen-Age. Quant aux *Contes neuchâtelois*, parus chez Messeiller, à Neuchâtel, et dédiés à ses enfants, ils méritent d'être signalés ici, non point comme une contribution à l'histoire suisse, mais bien par le souci de s'intégrer en quelque sorte à son canton d'adoption par le biais de l'imaginaire.

Nous l'avons relevé plus haut, la quête d'identité nationale est liée pour Georges Méautis essentiellement à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale. Elle s'exprime par le truchement d'une profonde admiration pour un magistrat de l'époque, Philipp Etter. Conseiller fédéral, chef du Département de l'Intérieur, président de la Confédération en 1939 puis de nouveau en 1942, l'homme était né en 1891. Il avait suivi la formation classique du collège catholique d'Einsiedeln, fait ses études de droit à l'Université de Zurich, s'était établi à Zoug, son canton d'origine, en qualité d'avocat, était entré au Grand Conseil, puis au Conseil d'Etat. Du plan cantonal il était passé au plan fédéral, élu à Berne successivement à la Chambre basse en 1930, au gouvernement quatre années plus tard.

Pourquoi Georges Méautis admire-t-il Philipp Etter? En raison de ses origines, celles d'un ressortissant de la Suisse primitive d'abord. Parce que Philipp Etter est un humaniste, résolument épris de pensée grecque ensuite. Enfin, parce qu'à ses yeux, l'homme politique qu'il vénère se révèle, à tous les stades de son engagement, un serviteur de la chose publique.

L'engouement de Georges Méautis pour la Confédération naissante, voire adolescente, apparaît à la fois bucolique et institutionnel. La survivance d'une société patriarcale, aux moeurs simples et directes, à la religiosité authentique et profonde, au labeur pénible mais rassurant, autant de traits et d'attraits qui l'enchantent, comme ils avaient séduit Jean-Jacques Rousseau, qui d'ailleurs ne les connaissait que d'ouï-dire et qui, dans la projection d'un idéal d'absolu, plus ou moins consciemment mélange la réalité et le rêve. Méautis du reste lui aussi n'échappe pas entièrement au mythe. Mais entre lui et le citoyen de Genève, il y a divergence quant au

jugement porté sur la démocratie moderne. A l'égalitarisme qu'il prétend abstrait de la Révolution française, le professeur neuchâtelois préfère la démocratie médiévale née de la Landsgemeinde, donc de cette assemblée populaire, où s'expriment, du moins d'après l'avis des laudateurs, la fierté de l'homme libre, le franc-parler et le coude-à-coude fraternel. En d'autres termes, alors que la philosophie de la Grèce ancienne a enrichi Georges Méautis de la connaissance de *l'Homme*, il préfère, au plan des institutions, l'encadrement politique favorable à l'épanouissement *des hommes*. D'où cet attachement à cette Suisse des origines, plus spécifique, plus empreinte de verveur, plus fédéraliste, plus mystique et fervente que celle du XIXe siècle. D'où son estime pour les habitants de ce temps, dès le premier pacte de 1291, liés par serment, et dans lequel la reconnaissance des devoirs l'emporte sur l'affirmation des droits.

Aux yeux de Georges Méautis la figure de proue de ce Moyen Age suisse demeure un ermite. Ici encore, Philippe Etter doit avoir servi de modèle puisqu'il publiait, en cette même année 1940, un "Niklaus von der Flue" dans *Grosse Schweizer, 110 Bildnisse zur eidgenössischen Geschichte und Kultur*, recueil paru, à Zurich, à l'Atlantis Verlag. S'attaquant au même personnage, Méautis, pour sa part, tentait de l'approcher, voire de le cerner par le biais du milieu géographique et humain, par le récit de sa jeunesse, l'évocation de l'appel de Dieu, et surtout celle de l'ermite du Ranft, face à la vie publique de son temps, face à l'Eglise, face à ses contemporains et enfin aux "âmes religieuses". Approche systématique, personnelle dans la mesure où l'investigation concerne aussi bien l'examineur que l'examiné. Car l'enquête biographique, commencée à l'aube de l'été tragique, celui de 1940, s'achève au crépuscule de la défaite française. Témoin cette conclusion qui se passe de commentaire, rédigée au Ranft, là où vécut le solitaire: "Il n'est pas d'endroit plus émouvant pour une âme religieuse et pour le coeur d'un Suisse, quand on songe surtout que c'est de quelques paroles prononcées entre ces murs grossiers qu'est venue l'unité de la patrie, la conscience de ce qu'elle est véritablement". Et plus loin: "Et l'on sent alors que ce lieu est véritablement le coeur et le centre spirituel de la Suisse, l'endroit où il fait bon retremper ses énergies et découvrir de nouveaux motifs de croire aux destins de son pays".

S'enraciner dans son pays, la Suisse, ne signifie pas pour Georges

Méautris devenir infidèle à la Grèce antique, sa patrie de l'esprit. D'où sa tentative de les comparer, voire de les relier. Le rapprochement s'opère par le biais de communautés humaines comparables, aux institutions fédéralistes, aux dimensions maîtrisées, aux serments prononcés, et placées les unes comme les autres sous la protection divine. Or ces communautés existent ou ont existé dans les cantons primitifs comme dans les cités antiques. Elles permettent au citoyen digne de ce nom d'exister, de s'épanouir à condition qu'à certaines occasions la vie civique l'emporte sur l'existence privée. Conformément d'ailleurs à l'exemple donné par les grands hommes sans lesquels l'esprit de sacrifice s'étiole et se meurt. Témoin Nicolas de Flue, l'ermite du Ranft, qui a reconcilié les frères ennemis. Témoin son contemporain Adrien de Bubenberg, défenseur de Morat. Le premier homme de paix, le second homme de guerre, mais l'un et l'autre animés et portés par le souci et la volonté de servir la chose publique, l'Etat.

C'est dans *L'éternel Coriolan* que Méautis veut saisir la belle figure du patricien bernois. A nouveau en obéissant à son goût de la comparaison, du parallélisme ou de l'opposition. Les personnages retenus sont tous d'essence aristocratique. Coriolan, Cimon, Vettore Pisani, Adrien de Bubenberg. Certes, ils appartiennent à des civilisations différentes. Cimon, on le sait, est cet Athénien du Ve siècle, fils de Miltiade, qui se distingua à Salamine et devint le politique le plus en vue de sa cité. Coriolan, mais doit-on le rappeler, héros d'une tragédie shakespearienne, a vécu à la même époque mais s'inscrit dans l'histoire de la République romaine. Vettore Pisani, moins connu, fut ce gentilhomme vénitien du XIVe siècle qui sauva la cité des Doges menacée et assiégée par la flotte génoise. Bubenberg enfin, on l'a dit déjà, en juin 1476, résista vaillamment et victorieusement aux assauts de Charles-le-Hardi et maintint solide sinon intact le verrou interdisant l'accès de la route de Berne.

Pourquoi Bubenberg figure-t-il dans cette galerie des illustres ancêtres? Parce qu'il appartient à l'aristocratie, comme les autres et que sa devise, comme celle des autres également, est de servir. Mais le Bernois, dans cette poignée d'hommes de guerre, aux yeux de Méautis occupe une place privilégiée. Son éducation, ses goûts, ses amitiés, son long séjour à la cour de Dijon, autant d'atouts, autant d'attraits en faveur de la Bourgogne.

Or, en dépit de cette attirance, et bien que ses combourgeois aient fait preuve à son endroit d'une rare ingratitude, qui mettait fin à sa carrière politique, il n'hésite point à se placer à la tête de la garnison assiégée parce que sa conscience de citoyen et son éthique de chevalier l'exigeaient. Pour Georges Méautis cet engagement, fait d'abnégation et d'esprit de sacrifice, prend valeur d'exemple.

On doit aux vivants le respect, aux morts la vérité, écrit Voltaire. Georges Méautis ne saurait être rangé parmi les historiens de notre passé régional, voire national. D'ailleurs il n'a jamais prétendu appartenir à cette famille. Le rappel des événements ne le concerne que dans la mesure où ils servent sa démarche intellectuelle, ou la démonstration d'une thèse qui lui tient à coeur. Ses portraits de Nicolas de Flue ou d'Adrien de Bubenberg ne sauraient constituer les photographies de personnages réels, tels qu'ils ont vécu, difficiles à saisir après coup. Quant à la Suisse primitive, en dépit de ses institutions, de ses mentalités, de ses particularismes, de ses libertés, à leur façon uniques dans l'Europe médiévale, donc du plus haut intérêt, elle ne fut point ce Jardin d'Eden qui n'a cessé de faire rêver les voyageurs étrangers du XVIIIe siècle, en mal de retour à la nature, les Jacobins de la Révolution française, épris de Guillaume Tell, ou encore certains de nos concitoyens du XIXe et du XXe siècles à la recherche d'une simplicité, voire d'une pureté originelle.

Il n'empêche que la quête de Georges Méautis demeure respectable. Certes son besoin de retrouver l'homme, dans ce qu'il a de plus attirant, au pied de l'Olympe comme aux flancs du Gothard, apparaît audacieux, voire risqué et doit inciter à la prudence. Car l'historien sait que ce qui distingue les époques, les civilisations et les êtres vivants demeure pour le moins aussi important que ce qui les rapproche. Et pourtant! Lorsqu'après-coup, en 1990, dans une Europe réconciliée, où devraient triompher le droit, la justice et la paix, on relit certaines pages de l'oeuvre de ce professeur disparu, on ne saurait taire un sentiment d'estime pour un homme de sa génération, qui en pleine tourmente, a voulu, dans un effort de synthèse, honorer simultanément la Grèce, sa patrie d'adoption, et la Suisse, son pays natal.

Louis-Edouard ROULET

LE RETABLE DE MATTHIAS GRÜNEWALD A COLMAR ET G. MEAUTIS*

Georges Méautis avait une curiosité d'esprit très large qui ne se limitait pas aux domaines propres de l'hellénisme. Désirant m'attarder quelque peu sur cet aspect, peut-être moins connu, de son attachante personnalité, je n'évoquerai pas ici tel parmi ses nombreux ouvrages consacrés à la littérature, à la religion, à la mythologie ou à l'art grecs; en particulier, je ne céderai pas à la tentation d'engager avec mon prédécesseur un débat sur la question de l'authenticité du *Prométhée enchaîné*, en passe de connaître un nouveau regain d'actualité.

C'est vers la fin de l'année 1964 que paraissait le dernier ouvrage de Georges Méautis, le recueil d'articles intitulé *Thucydide et l'impérialisme athénien. Suivi d'un choix d'études*. Comme il en avait l'habitude depuis que je lui eus succédé dans la chaire de langue et littérature grecques de l'Université de Neuchâtel, Méautis me fit l'hommage de son ouvrage et, à la fois surpris et très touché, je lus l'envoi que l'auteur, connaissant mes origines et mes attaches colmariennes, avait eu la délicatesse d'y écrire: "A mon collègue Spoerri en commune admiration de Grunewald. G. Méautis. 7 nov. 64". En effet, à l'extrême fin du recueil, dans un appendice réunissant des articles divers qui tenaient particulièrement à coeur à Méautis, on découvrait une étude sur "Deux peintres mystiques: Grünewald et Jérôme Bosch", dans laquelle une place de choix était réservée à Mathis Gothart-Nithart, mieux connu sous l'appellation toujours commode de Matthias Grünewald, et à son oeuvre majeure, les peintures, réalisées entre 1512 et 1516, du fameux retable exécuté pour le couvent des Antonites, une préceptorerie générale, à Isenheim, au sud de Colmar, sur la vieille route de communication qui reliait le monde méditerranéen à la vallée du Rhin et que fréquentaient notamment les pèlerins se rendant à Saint - Jacques - de - Compostelle, à Rome ou à Einsiedeln¹. Conservé au Musée d'Unterlinden à Colmar, dans l'ancienne chapelle gothique des Dominicaines, le retable d'Isenheim ne

cesse d'y attirer aujourd'hui des flots ininterrompus de visiteurs de tous les pays et de toutes les langues, venus contempler cette création exceptionnelle que d'aucuns considèrent comme une des plus grandes dans toute l'histoire de l'art².

Pour ce qui est de l'identification même de "Grünewald", dont l'oeuvre a peu à peu été réunie en un ensemble cohérent par les historiens de l'art, G. Méautis suivait la thèse généralement admise depuis la publication monumentale, fondée sur un ensemble de recherches d'archives, de Walter Karl Zülch en 1938, à savoir qu'il s'agit en réalité d'un certain Mathis Gothart-Nithart, connu par les textes³. L'unanimité qui semblait s'être faite sur le vrai nom de l'artiste hors du commun, appelé Grünewald par son premier biographe, Joachim von Sandrart, au XVII^e siècle ("Teutsche Academie der Edlen Bau-, Bild- und Mahlerey-Künste", Nürnberg 1675.1679; lat.: 1683), s'est toutefois rompue depuis 1971, Hans Jürgen Rieckenberg, de la Rédaction de la "Neue Deutsche Biographie", tentant de voir en lui le peintre et sculpteur Mathis Grün, sur lequel l'attention avait d'ailleurs déjà été attirée, en 1917, par W.K. Zülch lui-même⁴ comme on pouvait s'y attendre, les thèses de H.J. Rieckenberg ont suscité des réactions souvent très vives et passionnées⁵.

Grünewald, comme l'admettait W.K. Zülch, s'est-il compromis dans la révolte paysanne (1524-1525)⁶? La critique est aujourd'hui beaucoup moins affirmative sur ce point: gardons-nous de faire trop rapidement un révolutionnaire, un agitateur social d'un artiste qui était avant tout un "homo christianus"⁷ Grünewald s'est-il rallié aux idées de Luther? La question est légitime; une réponse définitive n'est toutefois guère possible⁸. Quant aux sources d'inspiration du peintre, on a souvent fait grand cas, à la suite de Heinrich Feurstein (1930), de l'influence particulière des *Révélations* de sainte Birgit, la grande mystique suédoise du XIV^e siècle dont le nom est lié aux origines du célèbre couvent établi à Vadstena, près du lac Vättern, l'un des lieux de la Suède les plus chargés d'histoire⁹; mais, les idées de H. Feurstein, qui avaient tellement séduit lors de leur apparition, ne semblent aujourd'hui plus aussi convaincantes et, à diverses reprises, il a même été dit que l'influence des *Révélations* sur l'iconographie du retable d'Isenheim a dû être minime¹⁰.

Conçu comme un ensemble à transformations, le retable

d'Isenheim, avant son démembrement pendant la Révolution, offrait trois visions successives. Il se composait d'une partie sculptée, fixe, et d'un ensemble de panneaux peints, comprenant deux paires de volets mobiles, peints sur leurs deux faces et pivotant sur des charnières, ainsi que deux volets fixes et une prédelle amovible. L'essentiel de la partie sculptée du retable a été sauvé, mais il nous manque aujourd'hui irrémédiablement une partie importante des encadrements, de la caisse et de la structure du monument, sans compter les pertes dans les ornements et les petites sculptures. Dans la présentation actuelle à la chapelle du musée, les panneaux de la première et de la deuxième ouvertures ne sont plus visibles dans la disposition d'origine; il faut se la représenter à l'aide d'un schéma ou d'une maquette mobile¹¹.

En des pages reflétant la forte impression que la valeur et l'intensité extraordinaires de l'art pictural de Grünewald avaient produite sur sa sensibilité, Georges Méautis esquisse une *ekphrasis* des volets peints du monumental polyptyque sur lesquels apparaissent tour à tour, comme sur les feuilles d'un livre géant, les mystères de notre foi, de l'Annonciation à la Résurrection, en passant par la Passion et la Mort du Seigneur: témoignage de la foi robuste, inébranlable, d'un artiste inspiré de Dieu, le message exprimé par l'oeuvre du vieux maître répondait au profond besoin de spiritualité de l'homme passionné d'art et surtout de peinture qu'était G. Méautis.

C'est sur le réalisme atroce de la Crucifixion qui était représentée sur le double panneau central du retable fermé, que se fixe tout d'abord le regard: sur un fond d'apocalypse, où l'on distingue à peine, sous un grand ciel nocturne et en contrebas du Calvaire, un lambeau crépusculaire d'un paysage faisant songer à une vue plongeante sur la plaine d'Alsace, le Crucifié apparaît dans toute l'horreur de son supplice. A gauche de la croix ployant sous le poids du corps, démesurément grand, du Christ, Jean l'Évangéliste, le disciple préféré du Seigneur, le visage crispé par la douleur, soutient Marie défaillante, drapée dans un manteau d'un blanc lunaire; à côté d'eux, à genoux au pied même de la croix, vêtue presque frivolement de fin tissu rose plissé, la figure extraordinaire de Marie-Madeleine, les cheveux blonds dénoués et criant sa détresse en lançant ses mains jointes vers le Crucifié. De l'autre côté de la croix, au contraire de

ces trois personnages qui s'effondrent dans la nuit du désespoir, ivres de douleur, Jean-Baptiste, avec un grand livre ouvert, non en tant que participant historique du drame qui se joue, mais en témoin qui réapparaît, occupe solidement l'espace, droit debout, bien campé sur ses deux jambes, hiératique, le visage empreint de gravité, mais n'exprimant aucune douleur; pointant l'index tendu de sa main droite vers le Crucifié, auquel se rapporte le verset peint de l'Evangile (Jean 3,30), il ramène l'attention vers le centre du tableau, et, avec, à ses pieds, l'agneau pascal, qui saigne dans le calice et est présenté debout, la tête levée, en signe de victoire, donne tout son sens, sa pleine et vraie dimension à la scène: la vision du salut au coeur même des ténèbres et de l'horreur.

Est-ce une illusion ou non que de croire pouvoir déchiffrer un millésime (1515, en chiffres arabes) dans les motifs décoratifs du vase posé devant Marie-Madeleine? Y lisant même, de surplus, la signature de l'artiste (MG), G. Méautis s'étend assez longuement sur le sens du message bouleversant que le peintre, en apposant ses initiales et un millésime sur le vase évoquant l'Evangile de Luc, ch. 7, aurait exprimé au moyen de ce symbolisme¹²

Au-dessous de la Crucifixion, une prédelle peinte (également sur double panneau), qui restait sans doute visible dans la première ouverture du retable, donne une évocation poignante de l'atmosphère vespérale de la Mise au tombeau. Marie, Marie-Madeleine et Jean, près d'une tombe ouverte, entourent une dernière fois, avant de le confier à la terre, le Christ, étendu sur un linceul blanc à travers lequel Jean soutient le corps meurtri du maître bien-aimé; contrebalançant le groupe des pleurants de la Crucifixion, les figures ont été ici toutes déplacées vers la droite. A l'arrière-plan à gauche, derrière la masse rectiligne du tombeau ouvert et la couronne d'épines déposée sur le sol au premier plan, une plaine traversée par un fleuve bleu devant un fond de montagnes baigné dans la luminosité d'un jour finissant: paysage d'une modernité étonnante.

De chaque côté du tableau central du retable fermé, deux panneaux fixes montrent - debout, telles des statues, sur des socles riches d'une décoration florale - saint Sébastien à gauche et saint Antoine, patron de l'Ordre, à droite. Ce n'est qu'avec l'interversion, en 1965, de ces deux volets latéraux, modification qui se fondait essentiellement sur une

découverte de Franziska Sarwey, relative à la fixation des panneaux, et avant tout sur le texte de Franz Lersé (1781), l'ami de Goethe, qui nous a laissé la seule description complète conservée du retable avant son démembrement, que les deux saints, espère-t-on, ont retrouvé leurs places originelles; G. Méautis voyait encore saint Sébastien placé à droite et saint Antoine à gauche de la Crucifixion¹³

Saint Sébastien, l'un des intercesseurs le plus généralement invoqués en temps de peste, est représenté subissant le martyre; les flèches qui ont transpercé l'admirable musculature de son corps, partiellement nu et en partie drapé dans un ample manteau rouge, sont impuissantes à ébranler le détachement et la parfaite sérénité du saint, placé devant une colonne, autour de laquelle est entortillée et nouée une corde retenant des flèches, stupéfiant morceau de nature morte. En haut à gauche, à travers une fenêtre ouverte, on découvre, dans le ciel, au-dessus d'un très beau paysage de campagne estival, se présentant dans un second état considéré par certains comme un repeint du XVIIe siècle, deux anges qui apportent la couronne du martyr, deux autres, plus petits et discrets, tenant respectivement un arc et une brassée de flèches; d'autres angelots se perdent parmi la brume avec une apparition vague qui est Dieu¹⁴

Quant à saint Antoine, l'aspect monumental de sa figure se détache admirablement dans la pénombre d'une salle faiblement éclairée; enveloppé d'un ample vêtement, il tient de la main gauche le tau des Antonites, l'insigne caractéristique de l'Ordre. Le regard plein de douceur et de compassion, le patron de l'Ordre ne semble guère se soucier du démon féminin menaçant qui, en haut à droite, derrière lui, brise rageusement les vitraux de la fenêtre - étonnante nature morte d'éclats de verre et autres débris - pour y cracher son haleine pestilentielle: on songe à la résistance victorieuse du saint aux attaques des diables et à son pouvoir de combattre la terrible maladie, soignée par les Antonites, qu'est le "feu sacré".

Alors que le premier aspect du retable était dominé par l'expression la plus intense du tragique, de la mort et de la souffrance, une première ouverture fait place à une vision de joie, d'espérance et de lumière glorieuse rayonnant à travers des couleurs somptueuses: consacré à l'Annonciation, à l'Incarnation et à la Résurrection, le deuxième aspect du

retable présente, en quatre panneaux, trois moments fondamentaux du cycle de la vie du Sauveur, qui suffisent à en rendre l'essence et le mystère.

Savamment plongée dans la très belle lumière de plus en plus diffuse d'une chapelle de style gothique, la scène représentée sur le panneau latéral de gauche montre, au premier plan, Marie, agenouillée, drapée d'une ample robe d'un velours bleu foncé et s'entendant interpeller personnellement par l'archange Gabriel, immense figure incandescente qui fait brutalement irruption dans cet espace de prière dans un tourbillonnement de vêtements d'une ampleur monumentale, qui ont gardé la mobilité et le flottement du vol. Une place centrale est accordée au livre ouvert, posé devant Marie, sur un bahut: le peintre représente la Vierge surprise alors qu'elle méditait un passage de la Bible, la prophétie d'Esaië (7,14) qui s'accomplit au moment même. Effrayée, la Vierge détourne son visage de l'Ange qui la domine. Et tout en haut, dans les arabesques du décor, le prophète lui-même, vieil homme barbu paraissant surgir du fond des âges et présentant le livre de ses prophéties largement ouvert. Au fond, immobile dans l'espace, la figure mystérieuse de la colombe du Saint-Esprit rappelle le caractère sumaturel de l'événement¹⁵

Entièrement réservé au mystère de l'Incarnation, la partie centrale de cette première ouverture du retable offre deux scènes distinctes, nettement délimitées par une lourde tenture et qui ne sauraient se confondre l'une avec l'autre - ce qui n'apparaît pas suffisamment dans le texte de Méautis -, tout en étant liées entre elles et unies en un seul double panneau.

A gauche, la scène complexe du Concert des Anges, qui a donné lieu à beaucoup d'interprétations contradictoires, se déroule devant et dans une construction merveilleuse d'un gothique exubérant, qui abrite, sous un opulent décor végétal, dans une pénombre d'azur mêlé de teintes vertes, une multitude grouillante d'êtres ailés ou non, ivres de louange et d'adoration, et dont se détachent, plus en avant, soulignant le mirage d'un monde merveilleux, trois anges musiciens. Perchées dans les parties extérieures de l'édifice, des statuette représentent peut-être des patriarches et des prophètes, symboles de l'Ancien Testament qui se termine. Sur le seuil d'une des ouvertures du pavillon, le personnage

central de la scène, une figure de femme agenouillée, drapée dans un manteau large et plissé, la tête couronnée de feu, les cheveux blonds et tout le haut du corps illuminés d'un halo resplendissant. En dépit de toutes les tentatives d'identification faites, il n'y a sans doute guère d'autre possibilité que d'y reconnaître la Vierge Marie enceinte en prière, tout entière adoration et espérance: toute l'attente vibrante de la scène culmine et s'intériorise dans sa personne. Au-dessus d'elle, deux anges, s'avançant de la pénombre, tiennent la couronne et le sceptre; dans le tympan, deux figures très mystérieuses en bas-relief, dont l'identification reste incertaine. Un vase de cristal posé devant la Vierge symbolise sa virginité intacte.

A droite, le panneau de la Nativité, dominée par un ciel très élevé, d'une profondeur qui suggère des lointains inaccessibles, où trône la gloire de lumière du Père éternel, émergeant de la masse d'or des théories célestes d'anges, plongée dans l'adoration. Assise sur un muret, au milieu d'un jardin fermé, où une atmosphère radieuse baigne tous les aspects de la nature, Marie, l'Enfant dans ses bras, occupe l'essentiel du panneau avec une ampleur monumentale à laquelle s'allie l'expression touchante de l'intimité. "Je ne connais pas de peintre qui ait trouvé une pareille expression de maternité heureuse", note G. Méautis. La tête de la mère et celle de l'enfant, qui joue avec une sorte de petit chapelet d'or, sont auréolées d'un nimbe à peine visible, fait de couleurs translucides. Divers objets, preuves des besoins humains de l'enfant, donnent à cette nativité le caractère d'un événement familial, humain, et rappellent la condition terrestre de Jésus. Mais les langes frangés et troués de l'enfant, qui offrent un contraste surprenant avec le riche drapé de la robe rouge carmin et du manteau bleu sombre de sa mère, annoncent déjà, au milieu de la joie de la Nativité, le destin tragique qui l'attend; la croix est déjà présente: on la voit dessinée sur la porte qui ferme le jardin. L'Annonce aux bergers, faite par deux admirables anges, a été reléguée à l'arrière-plan, sur les premiers versants des montagnes, où l'on découvre aussi leurs bêtes. Derrière un buisson de très belles roses rouges aux couleurs chaudes - la rose mystique, suave et sans épines, est un symbole marial, de même que le figuier, qui apparaît à gauche de la mère et de l'enfant et symbolise également la paix messianique, ou le jardin fermé et la porte close -, on

aperçoit les eaux calmes et sereines d'un lac mystérieux que surplombe une église. Plus loin, une sombre forêt. Mais le regard reste accroché aux pentes abruptes et aux hautes cimes et arêtes des montagnes qui constituent tout l'arrière-plan du tableau. Des anges qui descendent et remontent ainsi que deux trouées de lumière, qui percent les nuées, font un lien entre le monde des hommes et les régions célestes¹⁶

Dernier moment, sur le panneau latéral de droite, du raccourci saisissant que la première ouverture du retable offre de toute la vie du Sauveur: la Résurrection, la plus étonnante création de Grünewald, qui présente le triple aspect de la Résurrection, de l'Ascension et de la Transfiguration. Sur le ciel nocturne, constellé de petites étoiles, un immense halo, où se détache la figure éthérée, irréaliste, du Christ, surgi de son sépulcre et entraînant son linceul qui se déroule, animé d'une double transformation, dans la forme et les couleurs, pour devenir vêtement royal qui drapé le Ressuscité; c'est aussi une des grandes originalités de ce tableau que la place monumentale donnée au linceul, qui, de vêtement de mort devient vêtement de lumière et de vie, symbolisant ainsi le monde arraché à la mort et entraîné dans le sillage du Ressuscité. Libéré de toute attache terrestre, le Christ, magnifique et souriant, lève les bras dans un geste de triomphe et de bénédiction; son corps redevenant Dieu porte encore les plaies, rayonnantes, de sa passion, aux mains, aux pieds et sur le côté. Opposés au mouvement ascensionnel de la théophanie pascale, les corps des soldats qui gardaient le tombeau sont plaqués au sol, sur le plan le plus terrestre, brutalement renversés par une force mystérieuse, éblouis par la splendeur lumineuse du Ressuscité explosant dans l'obscurité dense de la nuit. Leur position trahit leur terreur; moins soldat que pantin, l'un des gardiens, qui va culbuter gauchement devant l'énorme rocher tabulaire du fond, est l'illustration même du désarroi de cette garde impuissante et de l'inutilité de l'armure resplendissante des soldats.

Une deuxième ouverture du retable offre un nouvel ensemble, essentiellement consacré au patron de l'Ordre des Antonites; la partie centrale étant constituée de sculptures en bois, seuls les deux volets latéraux présentent des scènes peintes: la Visite de saint Antoine à saint Paul l'Ermite à gauche, et, à droite, la Tentation de saint Antoine.

Le tableau de la Tentation est d'une rare truculence qui frappe

volontiers l'imagination du visiteur: afin de ruiner la confiance de saint Antoine en Dieu, l'Enfer a déchaîné un sabbat indescriptible, une tempête de frayeur et d'angoisse, où tout est rage, dévastation et pourriture. Enveloppé d'un grand manteau bleu ciel, le saint homme au noble visage de patriarche gît à terre; une meute de démons odieux, aux figures plus terrifiantes les unes que les autres, se rue sur lui en un déchaînement de bras, de becs, de cornes, de griffes et de gueules béantes cherchant à frapper, à déchirer, à mordre et à dévorer. Cette orgie d'hybrides monstrueux et autres êtres hideux ne cherche nullement à séduire; la Tentation prend la forme d'une véritable agression et il n'y a sans doute pas lieu, comme on l'a fait, de chercher à reconnaître les différents péchés capitaux dans les démons déchaînés contre le saint anachorète. Terrassé par ses adversaires, celui-ci, de la main droite que mord une tortue-basilic, s'agrippe à son bâton et serre son chapelet, tout en essayant de se soulever sur son coude; d'autres démons tirent sur son manteau pour le déchirer. Au premier plan, dans l'angle inférieur gauche, un étrange personnage pustuleux aux pieds palmés, le corps boursouflé, l'extrémité du bras gauche atteinte de gangrène, est renversé en arrière et tient de l'autre main un livre dont le sac de tissu a été déchiré; on n'est pas sûr du tout qu'il s'agisse d'un démon¹⁷ A droite, une souche pourrie et attaquée par des champignons sert de support à un cartouche rapportant l'appel du saint à Jésus. Toute cette scène s'inscrit dans un paysage montagnard. La cabane du saint a été incendiée; activant le brasier, des diables s'acharnent sur les restes de l'édifice. Cependant, dans l'échancrure du ciel, au-dessus des abrupts massifs rocheux du fond, Dieu le Père apparaît dans un halo de lumière; l'aide céleste ne va pas tarder à se manifester et, déjà, un ange, maniant une lance en forme de croix, s'est attaqué aux diables sévissant dans la charpente du toit de la demeure saccagée de l'ermite¹⁸

Au bestiaire monstrueux de la Tentation s'oppose, dans le panneau latéral gauche, la Visite de saint Antoine à l'autre ermite, saint Paul, assurément l'un des tableaux les plus reposants de l'oeuvre picturale de Grünewald; Méautis y a beaucoup aimé l'expression de la paix, de la sérénité de la vie solitaire passée en présence de Dieu. Saint Antoine et saint Paul conversent assis, l'un vis-à-vis de l'autre près d'une source, dans la solitude paisible d'un paysage très particulier d'arbres morts aux

vieilles mousses pendantes et de rochers effrités, où seul un palmier-dattier rappelle l'Égypte et le désert de la Thébaïde. Rien de plus frappant que le contraste entre les deux hommes. D'une part, saint Antoine, vieillard austère, presque raide, tout de noblesse et de dignité, revêtu d'un vêtement opulent, la tête calfeutrée dans une toque descendant sur les oreilles; son maintien demeure réservé, renfermé même. Il accorde toute son attention respectueuse à saint Paul. Celui-ci, plus que centenaire, mais taillé en athlète, présente tous les signes d'une rude vie d'anachorète: pour seul vêtement, une tunique de fibres de palmier tressées. Détaché des contingences extérieures, il offre, face à son visiteur, le spectacle d'un homme détendu, dont le geste est vaste comme le monde et qui semble animé d'une vie spirituelle à la fois plus discrète et plus intérieure. Le corbeau miraculeux, qui, quotidiennement, apportait à saint Paul sa ration de pain, tient ce jour-là double portion dans son bec, en honneur du visiteur. Symbole de paix et de douceur, une biche est accroupie entre les deux hommes alors qu'au milieu du tableau, à l'arrière-plan, un cerf se désaltère à la source d'eau vive. Un étroit passage entre des rochers aux formes étranges offre une échappée sur de vertes prairies, où serpente un cours d'eau; tout au fond, de belles forêts de sapin et, s'élevant à pic, un massif rocheux. Quant aux herbes médicinales, représentées avec précision au premier plan, elles ont dû être familières aux hospitaliers d'Isenheim, qui ont pu les utiliser dans la composition du "vinage" ou du baume de Saint-Antoine¹⁹.

On aperçoit, peintes contre la base du rocher servant de siège à saint Antoine, les armes de Guido Guersi (Guers), précepteur général du Couvent d'Isenheim, de 1490 à 1516, auquel on doit la commande des parties peintes du retable²⁰ Une séduisante conjecture, qui ouvrirait des perspectives enrichissantes pour la compréhension de l'oeuvre et à laquelle G. Méautis s'était rallié sans réserve, consiste à voir en saint Antoine un portrait de Guido Guersi, et en saint Paul un autoportrait de Grünewald, qui se serait représenté lui-même en face du donateur; malheureusement, tout cela reste très hypothétique et très contesté²¹

Arrivés au centre de la deuxième ouverture, au coeur même du retable, où apparaissent les sculptures, nous délaissions Grünewald: on pense généralement que cette partie du polyptyque a été exécutée aux

alentours de 1490, bien avant les panneaux peints et à la suite de la commande de Jean d'Orlier, le prédécesseur de Guido Guersi²². par Nicolas de Hagenau. Mais, l'on oublie souvent que le retable d'Isenheim ne se limite pas aux célèbres panneaux de Grünewald et que la partie sculptée, qui constitue une des oeuvres majeures de l'art gothique tardif sur le Rhin supérieur, en fait partie intégrante²³

"Grünewald est un mystique, sa vie est cachée en Dieu". C'est en ces termes que G. Méautis (p. 136) caractérise l'essence même de l'art grünewaldien. On reconnaîtra sans peine, dans ce propos, la marque d'un beau livre de Walter Nigg ("Maler des Ewigen", Zürich-Stuttgart 1951), que Méautis appréciait tout particulièrement, ouvrage moins d'érudition que de méditations religieuses, et dont le premier chapitre de la partie consacrée à Grünewald évoque la personne du grand peintre, dernier des gothiques et illustrateur inspiré de la mystique médiévale, sous le titre significatif de "Die verborgene Gestalt". Identifiant sa pensée avec les paroles mêmes de W. Nigg, Méautis cite, en traduction, un passage où l'auteur (p. 39) remarque qu'on ne saurait rien dire de plus grand sur Grünewald que si on le place parmi les "verborgene Gestalten", dont font aussi partie un Nicolas de Flue, mis en évidence par Nigg dès le début de son chapitre comme illustrant cette ardente religiosité du XVe siècle finissant, et nombre de membres, restés anonymes, des "Amis de Dieu" ("Gottesfreunde")²⁴. Evoquant, plus loin, l'attraction qu'il est donné à de tels êtres d'exercer sur les âmes, Méautis écrit encore (p. 138): "Cela est vrai de Nicolas de Flue, le saint national de la Suisse, comme de Mathis Gothardt. Je sais au moins un cas d'un être sans religion qui a retrouvé le sens des réalités spirituelles après avoir visité le Musée de Colmar et il y eut certainement d'autres êtres qui reçurent une impression telle de la vue de ces peintures que leur vie fut changée". De toute l'oeuvre écrite de mon prédécesseur, ces lignes, qui, placées en épilogue à ses méditations sur Matthias Grünewald, rendent un témoignage si éloquent de la puissante force "d'interpellation" que l'art émotionnel et visionnaire de maître Mathis continue à porter en lui, sont de celles qui m'ont laissé le souvenir le plus durable: on y retrouve Georges Méautis tel qu'on le voit représenté, le visage empreint d'intériorité et d'une grande spiritualité, sur le tableau, peint par Liliane Méautis, qui fait partie de la galerie des

portraits des anciens recteurs à la salle des professeurs du bâtiment central de l'Université de Neuchâtel²⁵.

Walter SPOERRI

* Parvenue seulement après que la mise en page eut été achevée, l'annotation de cet article a malheureusement dû être rejetée en fin de volume; elle était du reste trop abondante pour pouvoir être intégrée au texte lui-même (Note de la rédaction).

GEORGES MEAUTIS ET PINDARE

Il fallait de l'audace, vers 1960, pour écrire un nouveau livre de synthèse sur Pindare, après l'ouvrage magistral de Wilamowitz, les fines analyses de G. Norwood et l'étude plus traditionnelle d'A. Croiset. Georges Méautis s'y est employé¹, sans se dissimuler les difficultés de la tâche: *Pindare le Dorien*, dernière oeuvre de cet helléniste à la curiosité multiple et à la plume féconde, représente l'accomplissement suprême d'une carrière vouée à la Grèce, à ses lettres, à ses croyances, à son art. Ce maître fut, avec passion, le médiateur entre notre époque et l'âme hellénique, qu'il appréhendait tout entière dans sa riche complexité. A travers l'archéologie et les textes, qui lui étaient également familiers, il cherchait à saisir, pour les faire comprendre à ses lecteurs, les divers aspects d'une civilisation dont la variété déconcerte. Ce n'est pas lui qui aurait, comme tant d'autres, borné son étude et sa sympathie à la seule Athènes classique. Il n'oubliait pas que les autres régions du monde grec ont apporté à la littérature, à la pensée et à l'art des contributions essentielles. L'intérêt qu'il portait à Pindare manifestait éloquemment la largeur de ses vues.

Le titre même du livre traduit clairement la perspective où Georges Méautis s'est placé pour aborder les *Epinicies*. Le poète thébain qui, au début de la *Première Olympique*, proclame que sa lyre est "dorienne", n'est pas seulement dorien par le dialecte: il se sent solidaire de ce vaste ensemble ethnique, uni par des affinités linguistiques, mythiques et historiques, qui englobe la majeure partie de la Grèce continentale et du Péloponnèse, avec leurs colonies proches et lointaines: monde dont les traditions, généralement aristocratiques, font équilibre à celles d'Athènes et composent avec elles l'héritage chatoyant des Hellènes. L'intuition pénétrante de Georges Méautis l'avait fort bien senti et l'a conduit, au soir de sa vie, vers le poète qui, plus qu'aucun autre, illustre ces traditions. Il en avait clairement perçu les traits propres et la grandeur: orgueil du sang, fidélité aux croyances traditionnelles, sens de la solidarité du groupe, fondée sur le respect des chefs naturels, qui ne sont en place que par l'effet de la volonté

¹ Pour diverses études préliminaires, voir le n° 123 de sa bibliographie. (Note de la rédaction).

divine; mais aussi conscience aiguë de la valeur des lois morales, transmises par les ancêtres et garanties par les dieux, lois qui s'imposent à tous et d'abord aux puissants; fierté du poète, que son génie autorise à rappeler hautement ces règles, même aux détenteurs de l'autorité suprême, que leur position éminente ne soustrait pas aux limitations et aux faiblesses inhérentes à la condition de l'homme, thème permanent de réflexion pour l'auteur et pour son public.

Georges Méautis a dégagé des *Odes* pindariques, en les étudiant une par une, mais groupées par thèmes, les caractères qui les rendent encore accessibles pour nous. Son sens des nuances, la sympathie spontanée qui le porte vers l'homme Pindare, la conviction que cette poésie gnômique a toujours une valeur d'enseignement, même de nos jours, rendent ces chapitres non seulement agréables à lire, mais enrichissants pour l'esprit. Certes, conçus pour un large public, ils n'apportent pas de clartés nouvelles sur les étonnantes trouvailles de style dont fourmillent ces poèmes, ni, à plus forte raison, sur les problèmes difficiles que pose leur analyse métrique: tel n'était pas le propos de Georges Méautis, et on ne saurait lui en tenir rigueur. Toutefois, à la parution du volume, j'avais regretté qu'il eût peu fait état du contexte biographique et historique, sur lequel les scholies nous informent et qu'une étude attentive des *Odes*, éclairée par les données documentaires puisées ailleurs, permet parfois de préciser, comme j'avais essayé de le faire, pour ma part, à propos des IV^e, V^e et IX^e *Pythiques* en les situant mieux dans l'histoire de Cyrène². Sur ce plan, le livre me laissait un peu sur ma faim, car les suggestions de Wilamowitz, qui a poussé fort loin la recherche dans ce sens, méritent sur bien des points contrôle et discussion. J'avais exprimé cette réserve dans un compte rendu³ de l'ouvrage que j'avais, comme il convient, communiqué à l'auteur. Georges Méautis me répondit par une courte lettre que j'ai précieusement conservée, comme une délicate marque d'estime donnée par un vieux maître à l'égard d'un cadet qu'il n'avait pourtant jamais rencontré, et surtout comme un témoignage d'une émouvante sincérité sur ce qu'il avait mis de lui-même dans un livre apparemment consacré à la seule histoire littéraire, à la philologie et à l'érudition. Georges Méautis me livrait

²Cyrène sous la monarchie des Battiades, Paris 1953, ch. VIII: "Pindare et Cyrène".

³Revue de Philologie, 37 (1963), 293-294.

généreusement la clef de l'intérêt passionné qu'il portait à Pindare et de cette vibration, perceptible par le lecteur, qui préserve son commentaire de tout risque de pédantisme. Voici ce texte, qui mérite d'être connu:

Monsieur et cher collègue,

Merci de votre compte rendu si compréhensif. Vos critiques sont parfaitement justifiées. En fait la "clé" de mon volume, mais je ne puis l'indiquer qu'aux personnes qui me sont vraiment sympathiques, se trouve à la p. 448 du volume. *Sapienti sat*.
Bien cordialement

G. Méautis

Imitons la pudique réserve du maître et disons comme lui: *sapienti sat*. A chacun de lire la page révélatrice et d'en tirer les conclusions⁴. Il nous sera permis d'y rêver à ce que fut l'homme sous le savant, que sa science et son talent (son savoir-faire, *μαχανά*, aurait dit Pindare) n'avaient pas coupé de la vie. Ombres que nous sommes nous-mêmes, *σκιάς ὄναρ ἄνθρωπος*⁵, rêvons avec amitié à cette ombre qui nous parle de l'au-delà.

François CHAMOUX

⁴ La rédaction se permet toutefois, pour la commodité du lecteur, de reproduire ici un extrait de cette page 448, qui ne saurait nuire à la mémoire du défunt:

"Mais si Théoxène n'est pas le frère d'Aristagoras, il en est certainement un parent, un neveu peut-être, et l'on peut supposer que c'est à la demande de son jeune ami que Pindare consentit à écrire la *XI^e Neméenne*.

Les passions les plus fortes, les plus violentes sont celles qui atteignent un homme qui a dépassé soixante ans. Sans doute l'attrait physique exerce encore son influence, mais plutôt comme rêve de beauté plastique; ce qui attire réellement, ce qui retient, c'est la clarté et la beauté des yeux, du regard, ce qu'ils reflètent du charme, de la spontanéité, de la candeur de l'âme de l'être que l'on aime, du privilège inouï d'avoir rencontré un être qui puisse encore vous aimer malgré votre âge avancé.

(...) C'est donc sur une note d'amour que se termine la vie et l'oeuvre de Pindare".

⁵"L'homme est le rêve d'une ombre" (Pindare, VIII^e *Pythique*, v.96-97).

III

**BIBLIOGRAPHIE
DE GEORGES MEAUTIS**

LISTE DES OUVRAGES ET DES ARTICLES DE GEORGES MEAUTIS

A. OUVRAGES

- 1/ *Une métropole égyptienne sous l'empire romain. Hermoupolis-la-Grande*, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, Lausanne, La Concorde, 1918, 212 p., in-8°

Fr. Oertel, *Philologische Wochenschrift*, 1922, p.803-811
- 2/ *Le texte d'Aristophane et ses commentateurs* par Pierre Boudreaux. Ouvrage revu et corrigé après la mort de l'auteur par Georges Méautis, Paris, De Boccard, 1919, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome (fasc.114), v-201 p., in-8°

D.Knoepfler, En marge d'un anniversaire. Lettre de la veuve de P. Boudreaux à Georges Méautis, *Revue de Philologie*, 63, 1989, p.273-277
- 3/ *Recherches sur le Pythagorisme*, Neuchâtel, Secrétariat de la Faculté, 1922, Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres IX, 104 p., in-8°

O.Immisch, *Philologische Wochenschrift*, 25, 1923, p.25 - A.Rostagni, *Rivista di Filosofia*, 1923, p.233 - A.Delatte, *Bulletin bibliogr. du Musée Belge*, 26, 1922, p.138
- 4/ *Théosophie et théosophisme. Réponse à une critique de la Théosophie de M. René Guénon* (paru sous le pseudonyme de Paul Bertrand), Paris, Publications théosophiques, 1922, 32 p.
- 5/ *Aspects ignorés de la religion grecque*, Paris, De Boccard, 1925, ix-169 p., in-16°

- W.R. Otto, *Gnomon*, 5, 1929, p.283 - Ch.Vellay, *Acropole*, 1926, p.259 - H.J.R., *Journal of Hellenic Studies*, 45, 1925, p.282 - M.Besnier, *Revue des Questions Historiques*, 104, p.481 - E.Howald, *Philologische Wochenschrift*, 1926, p.214 - A.Loisy, *Revue Critique*, 1926, p.471 - S.Reinach, *Revue archéologique*, 1931, I, p.154
- 6/ *L'aristocratie athénienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1927, 46 p., petit in-4°
- N.Marinesco, *Rivista Classica*, 1930, p.239 - R.Scalais, *Revue des Auteurs et des Livres*, 1929, p.376 - F.Heichelheim, *Philologische Wochenschrift*, 1928, p.1481-1483 - S.Reinach, *Revue archéologique*, I, 1928, p.386 - W.R.L., *Journal of Hellenic Studies*, 48, 1928, p.122 - J.Herbillion, *Bulletin bibliogr. du Musée Belge*, 32, 1928, p.259-261
- 7/ *Bronzes antiques du canton de Neuchâtel*, Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1928, Recueil des travaux publiés par la Faculté des lettres XII, 55p., 9pl., in-8°
- E.Pernice, *Gnomon*, 11, 1935, p.394-395 - G.Lippold, *Philologische Wochenschrift*, 1929, p.15 - N.N., *Journal of Hellenic Studies*, 49, 1929, p.131 - A.Merlin, *Journal des Savants*, 1929, p.232 - Ch.Picard, *Revue des Etudes Grecques*, 42, 1929, p.79 - Ch.Dugas, *Revue Critique*, 1929, p.250 - S.Reinach, *Revue Archéologique*, 1928, II, p.172 - G.Jéquier, *Musée Neuchâtelois*, 1928, p.217-218
- 8/ *L'âme hellénique d'après les vases grecs*, Paris, L'Artisan du Livre, 1932, 189 p., 45 pl., in-8°. L'ouvrage a été couronné par l'Académie française
- Chr.Döttling, *Philologische Wochenschrift*, 1934, p.889-891 - A.Ernout, *Revue de Philologie*, n.s.8, 1934, p.105 - Montevicchi, *Aevum*, 1934, p.160-162 - H.Philippart, *L'Antiquité Classique*, 4, 1934, p.459-462 - A.Merlin, *Journal des Savants*, 1933, p.138-139 - Ch.Picard, *Revue de l'Histoire des Religions*, 108, 1933, p.92-95 - Ch.Picard, *Revue des Etudes Anciennes*, 35, 1933, p.479-481 - T.B.L.Webster, *Classical Review*, 1933, p.127 - Ch.Vellay, *Acropole*, 1933, p.120-121 - Ch.Dugas, *Revue des Etudes Grecques*, 46, 1933, p.376-377
- 9/ *Maternité*, Lausanne, Payot, 1932, Les Cahiers romands, Deuxième série, 10, 83 p., 3pl., petit in-4°
- 10/ *Les Mystères d'Eleusis*, Neuchâtel, La Baconnière, 1934, 92 p., in-8°. L'ouvrage a été distingué par l'attribution de la Médaille de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques en France
- R.Guéron, *Voile d'Isis*, mars 1934, p.119-120 - L.Meylan, *Gazette de Lausanne*, 22 février 1936 - G.J.Kern, *Deutsche Literaturzeitung*, 1938, p.1161 - *Philologische Wochenschrift*, 1935, p.312 - P.Roussel, *Revue des Etudes Anciennes*, 37, 1935, p.117 - Ch.Picard, *Revue de l'Histoire des Religions*, 112, 1935, p.281-284 - F.Chapouthier, *Revue des Etudes Grecques*, 48, 1935, p.432 - J.van Ooteghem, *Nouvelle Revue Théologique*, 61, 1934, p.1908
- 10a/ *The Mysteries of Eleusis*, Translated from the Original French Manuscript by J. van Isselmuden, Madras (India), Adyar, 1932, 67 p., 8 pl., in-4°
- Rose, *Classical Review*, 1933, p.81
- 11/ *Eschyle et la Trilogie*, Paris, Grasset, 1936, 284 p., 1 ill., in-8°
- J.Coman, *Rivista classica*, 11-12, 1939-1940, p.238 - Böhme, *Gnomon*, 15, 1939, p.354-359 - A.Lesky, *Philologische Wochenschrift*, 1938, p.1-7 - A.Ernout, *Revue de Philologie*, n.s.12, 1938, p.274 - M.Delcourt, *L'Antiquité Classique*, 81, 1938, p.49-50 - M.Untersteiner, *Il Mondo Classico*, 1938, p.207-213 - Q.Cataudella, *Rivista di Filologia e d'Instruzione Classica*, 1938, p.174-176 - Plassart, *Revue des Etudes Grecques*, 51, 1938, p.555-556 - Ch.Picard, *Revue de l'Histoire des Religions*, 118, 1938, p.108-110 - Dale, *Classical Review*, 1937, p.64 - Religio, 1937, p.306 - M.Meunier, *Les Etudes Classiques*, 7, 1937, p.468 - F.Chapouthier, *Revue des Etudes Anciennes*, 39, 1937, p.272 - A.Puech, *Journal des Savants*, 1937, p.275 - *Journal of Hellenic Studies*, 57, 1937, p.275 - P.de la Coste-Messelière, *Revue Archéologique*, 1937, p.281-282 - P.Treves, *Atheneum*, 1936, p.292-294 - Verdeil, *Humanités (suppl. bibl. lettres)*, 13, 1936 - M.Serra, *Rass. di Studi Francesi, Boll.Bibl.*, mars 1937, p.89-92 - H.Pétre, *Culture*, n°4, janvier 1937 - M.Meunier, *Nouvelles Littéraires*, 30 janvier 1937 (=Bull. des anc.ét.de l'Univ. de Neuchâtel, n°13, février 1937, p.105)
- 12/ *Les chefs-d'œuvres de la peinture grecque*, Paris, Albin Michel, 1939, 220 p., 74 ill., in-8°. L'ouvrage a reçu le Prix Charles Blanc de l'Académie française
- J.D.Beazley, *Journal of Hellenic Studies*, 62, 1942, p.99 - P.Cloché, *Revue Historique*, 196, 1946, p.371 - D.M.Pippidi, *Rivista Classica*, 11-12, 1939-1940, p.260 - M. Renard, *Revue Belge de Philologie*, 18, 1940, p.307-309 -

- A.Greifenhagen, *Philologische Wochenschrift*, 1942, p.18-20 - Ch.Picard, *Revue Archéologique*, 1944, p.74-77 - M.Robertson, *Classical Review*, 1940, p.104 - G.Lippold, *Deutsche Literaturzeitung*, 1941, p.24 - A.Ernout, *Revue de Philologie*, n.s.14, 1940, p.289 - P.Devambe, *Journal des Savants*, 1941, p.76-79 - N.N., *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 64, 1939, p.42-44 - G.Radet, *Revue des Etudes Anciennes*, 41, 1939, p.361-362 - L.Lefrançois-Pillion, *Journal de Genève*, 5 septembre 1939 - L.Meylan, *Gazette de Lausanne*, 7 janvier 1940 - R.Braichet, *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 5 avril 1940
- 12a/ *Las obras maestras de la pintura griega*. Traduction du précédent par Enrique Molina, Buenos Aires, Argos, 1948, 191 p., 16 pl.n/b, 2 pl.couleur, in-8°
- 13/ *L'Edipe à Colone et le culte des héros*, Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1940, Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres XIX, 56p., in-8°
- Pfister, *Philologische Wochenschrift*, 1942, p.586-588 - Goossens, *L'Antiquité Classique*, 12, 1942, p.307-309 - O.Kern, *Deutsche Literaturzeitung*, 1941, p.872 - M.Meunier, *Journal des Débats*, 29 mars 1941
- 14/ *Nicolas de Flüe*, Neuchâtel, La Baconnière, 1940, 220p., 8pl., in-8°
- R.L.Piachaud, *Journal de Genève*, 21 janvier 1941 - P.Bertrand, *Tribune de Genève*, 6 février 1941 - P.E.Mingo, *Neue Zürcher Nachrichten*, 18 juin, 1941 - L.Moyleu, *Educateur*, 2 août 1941, p.449-452 - R.Braichet, *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 4 mars 1941 - B.M., *Courrier de Berne*, 13 novembre 1941
- 15/ *Pélerinages en Grèce*, Genève, Editions du Milieu du Monde, 1942, 248 p., in-8°
- Ch.Picard, *Revue Archéologique*, 1942, II, p.112-113 - R.Havard, *Gringoire*, 20 février 1942 - M.Meunier, *L'Action française*, 16 juillet 1942
- 16/ *Mythes inconnus de la Grèce antique*, Paris, Albin Michel, 1944, 254 p., 1 ill., petit in-8°
- P.Treves, *Journal of Hellenic Studies*, 64, 1944, p.118 - P.Cloché, *Revue Historique*, 196, 1946, p.356 - Robinson, *American Journal of Archeology*, 49, 1945, p.622 - Ch.Picard, *Revue Archéologique*, 1945, II, p.84-85
- 17/ *Dante, L'Antépurgatoire. Essai d'une explication*, Genève, Perret-Gentil, 1944, 150 p., in-8°
- 18/ *Platon vivant*, Paris, Albin Michel, 1950, 360 p., 1 ill., in-8°
- G.Daux, *Revue Archéologique*, 1955, II, p.104-105 - *Revista de Estudios Clasicos*, 6, 1955, p.246-249 - Espinosa, *Anales de Filologia Clasica*, 5, 1950-1952, p.209-211 - *Zac*, *Revue de Synthèse*, 27, 1950, p.118 - Louis, *Revue de Philologie*, n.s.26, 1952, p.92 - O.Gigon, *Erasmus*, 5, 1952, p.571-573 - Q.Cataudella, *Sicilorum Gymnasium*, 5, 1952, p.260-261 - Tarrant, *Journal of Hellenic Studies*, 71, 1951, p.267 - Moreau, *Revue des Etudes Anciennes*, 53, 1951, p.143-144
- 19/ *L'éternel Coriolan. Cimon. Vettore Pisani. Bubenber*, Paris, 1952, Les Belles-Lettres, 121 p., in-8°
- P.Salmon, *L'Antiquité Classique*, 22, 1953, p.507
- 20/ *Le crépuscule d'Athènes et Ménandre*, Paris, Hachette, 1954, 250 p., 8 pl., in-8°
- G.Daux, *Revue Archéologique*, 1958, p.249 - Schäfer, *Gymnasium*, 65, 1958, p.218-219 - A da Costa-Ramhalho, *Humanitas*, 9-10, 1957-1958, p.cv-cvii - F.Lasserre, *L'Antiquité Classique*, 24, 1955, p.176-177 - A Traversa, *Paideia*, 10, 1955, p.131-132 - P.Guillon, *Humanités*, 21, 1954, p.123 - Douillet, *Les Etudes Classiques*, 24, 1954, p.446 - F.Duysinx, *Bulletin semestriel de l'Association des classiques de l'Université de Liège*, 2, 1954, p.58 - J.de Romilly, *L'Information littéraire*, 6, 1954, p.201 - A.Traina, *Convivium*, 1954, p.610-611 - F.Robert, *Revue Universitaire*, 53, 1954, p.283
- 21/ *Contes neuchâtelois*, Neuchâtel, H. Messeiller, 1955, 51 p., illustrations d'Alex Billeter
- 22/ *Sophocle. Essai sur le héros tragique*, Paris, Albin Michel, 1957, 291 p., in-8°
- Y.Béquignon, *Journal des Savants*, 1960, p.44-45 - R.Flacelière, *Revue de Philologie*, 33, 1959, p.88-89 - Nakamura, *Journal of Classical Studies*, 7, 1959, p.178-181 - R.Lattimore, *American Journal of Philology*, 80, 1959, p.211-213 - T.B.L.Webster, *Journal of Hellenic Studies*, 79, 1959, p.163 - J.Carrière, *Revue des Etudes Anciennes*, 61, 1959, p.167-168 - M.Delcourt, *Revue Belge de*

Philologie, 37, 1959, p.1135-1136 - Delande, *Les Etudes Classiques*, 26, 1958, p.203 - F.L.Lucas, *Classical Review*, 1958, p.232-233 - H.D.F.Kitto, *Gnomon*, 30, 1958, p.475-478 - Ch.Picard, *Revue Archéologique*, 1958, p.133-134 - D.Mayor, *Humanidades*, 10, 1958, p.192 - Rodriguez, *Helmantica*, 13, 1962, p.129 - J.van de Raa, *Mnemosyne*, 16, 1963, p.67-71 - I.Wiesinger-Maggi, *Museum Helveticum*, 17, 1960, p.42 - Y.Janssens, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 11, 1958-1959, p.129-130

23/ *Les dieux de la Grèce et les Mystères d'Eleusis*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, Collection "Mythes et Religions", 122 p., 2 ill., in-8°

G.Vallet, *Annales* 17, 1965, p.997-998 - W.den Boer, *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 74, 1961, p.239 - de Rijck, *Revue Belge de Philologie*, 39, 1961, p.583 - Ed.des Places, *L'Antiquité Classique*, 29, 1960, p.556 - J.Schwartz, *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 39, 1959, p.279-280

24/ *Mythologie grecque*, Neuchâtel, La Baconnière, 1959, 264 p., 8 pl., in-8°

Ed.des Places, *Recherches de Sciences Religieuses*, 70, 1964, p.444 - Ch.Astruc, *L'Antiquité Classique*, 29, 1960, p.555-556 - G.Vallet, *Revue de Philologie*, 35, 1961, p.270-272 - Rose, *Journal of Hellenic Studies*, 81, 1961, p.193 - A.Hicks, *American Journal of Archeology*, 65, 1961, p.77 - Ph.Bruneau, *Revue des Etudes Grecques*, 74, 1961, p.477 - F.Duysinx, *Revue Belge de Philologie*, 39, 1961, p.217-218 - J.-P.Dumont, *Les Etudes Classiques*, 28, 1960, p.253 - J.Malye, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1960, p.309 - F.Vian, *Revue des Etudes Anciennes*, 62, 1960, p.502-504 - Rodriguez, *Helmantica*, 11, 1960, p.309

24a/ *Mythologie der Griechen*. (Traduction du précédent par A. Beekman), Utrecht, Antwerpen, Aula-Boetien, 1962, 217 p., in-8°

25/ *Les pèlerinages de l'âme*, Paris, Adyar, 1959, 110 p., 4 pl., in-8°

26/ *L'authenticité et la date du Prométhée enchaîné d'Eschyle*, Genève, Faculté des lettres, Librairie Droz, 1960, Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres XXIX, 72 p., in-8°

Ed.des Places, *Recherches de Sciences Religieuses*, 70, 1964, p.457 - R.Weil, *Revue de Philologie*, 36, 1962, p.110 - Pulquerio, *Humanitas*, 13-14, 1961-

1962, p.460 - R.Trousson, *Revue Belge de Philologie*, 40, 1962, p.239-241 - Rose, *Journal of Hellenic Studies*, 81, 1961, p.161 - Stinton, *Gnomon*, 34, 1961, p.541-544 - F.Dreyfus, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1961, p.127-128 - Ph.Bruneau, *Revue des Etudes Grecques*, 74, 1961 - Ch.Picard, *Revue Archéologique*, 1961, p.86-88

27/ *Pindare le Dorien*, Neuchâtel, La Baconnière, 1962, 474 p., in-8°

J.Duchemin, *Revue Belge de Philologie*, 46, 1968, p.170-171 - J.L.Perez Iriarte, *Convivium*, 19-20, 1965, p.157-158 - J.F.Daly, *American Journal of Philology*, 86, 1965, p.106-108 - Ed.des Places, *Recherches de Sciences Religieuses*, 70, 1964, p.458 - P.Chantraine, *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1963, p.127 - J.Malye, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1962, p.354 - A.Garzya, *Le Parole et le Idée*, 4, 1962, p.327 - Fr.Chamoux, *Revue de Philologie*, 37, 1963, p.293 - Ch.Picard, *Revue Archéologique*, 1963, p.231-235 - J.Duchemin, *Revue des Etudes Anciennes*, 65, 1963, p.416-419

29/ *Dante, l'Antépurgatoire. Essai d'une interprétation*, Paris, Albin Michel, 1963, 178 p., 7 pl., in-8°

30/ *Thucydide et l'impérialisme athénien*, suivi d'un choix d'études (ci-après n° 138,99,108,60,62,122,35,103,130,133,129), (1927-1955), Neuchâtel, La Baconnière - Paris, Albin Michel, 1964, 144 p., 1 pl., in-8°

J.Defradas, *Revue des Etudes Anciennes*, 70, 1968, p.162 - Ch.Picard, *Revue Archéologique*, 1965, p.121-122 - Ed.des Places, *Recherches de Sciences Religieuses*, 54, 1966, p.596 - J.Irigoien, *Revue des Etudes Grecques*, 78, 1965, p.678 - R.Weil, *Revue de Philologie*, 40, 1966, p.126-127 - Tester, *Journal of Hellenic Studies*, 86, 1966, p.187-188

B. TRADUCTIONS DU GREC

31/ *Plutarque, Des délais de la justice divine*. Traduction nouvelle, précédée d'une introduction et accompagnée de notes explicatives, Lausanne, Les Amités greco-suisse, 1935, 134 p., in-8°. L'ouvrage a reçu le prix Langlois décerné par l'Académie française

A.Puech, *Journal des Savants*, 1936, p.36 - Ch.Picard, *Revue de l'Histoire des Religions*, 114, 1936, p.120-122 - G.Radet, *Revue des Etudes Anciennes*, 38, 1936, p.107-108 - R.Braichet, *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 15 janvier 1936 - *Mercure de France*, 1er septembre 1936 - *Etudes*, 5 septembre 1936 - *Journal de Genève*, 18 avril 1936 - L.Meylan, *Gazette de Lausanne*, 20 septembre 1936 - Ch.Guyot, *Suisse Libérale*, 8 janvier 1936 - L.Schr.K., *Neue-Zürcher-Zeitung*, 1er mars 1936

32/ *Le Livre de la Sagesse pythagoricienne*. Traduction et commentaire des Vers Dorés pythagoriciens, Paris, Dorbon-Aîné, 1938, 1954

Classical Weekly, 1940-1941, p.211

33/ *Philoctète*. Tragédie en trois épisodes, *Le Mois Théâtral*, 283, 1959

C. ŒUVRES DE FICTION

34/ *Tu l'emportes, Galiléen*, Neuchâtel, H. Messeiller, 1947, 236 p.

D. TRADUCTIONS DE TEXTES MODERNES

35/ Philipp Etter, *Sens et mission de la Suisse*. Traduction de l'allemand et présentation, Genève, Editions du Milieu du monde, 1942, 237 p., in-8°
= Thucydide ... (n° 30), p.99-101 (extrait de la préface)

36/ Emil Brunner, *Foi et recherche scientifique*. Traduit de l'allemand, Zurich, Orell Füssli, 1943, 20 p.,

37/ Giuseppe Bottai, *La défense de l'humanisme*. Traduction de l'italien et introduction, *Le Mois Suisse*, 48, 1943, p. 3-23

E. ARTICLES SCIENTIFIQUES

38/ *ŒKEANE*, *Revue de Philologie*, 40, 1916, p.51-54

39/ *Eschyle dans la littérature française*, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 24, 1917, p.428-439

40/ *Eudoxe de Cnide et l'Égypte. Contribution à l'étude du syncrétisme gréco-égyptien*, *Revue de Philologie*, 43, 1919, p.21-35

41/ Compte rendu de V.Martin, *Un documents administratif du nome de Mendès*, Vienne, 1918, *Revue Egyptologique*, ns 1, 1919, p.275-276

42/ *Chateaubriand, Voltaire et la philologie grecque*, *Mercure de France*, 1920, p.247-248

43/ *Une lettre inédite de Voltaire à Moltou*, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 27, 1920, p.434-436

44/ *L'introduction du christianisme en Égypte*, *Revue de Théologie et de Philosophie*, 9, 1921, p.169-185

45/ *Une vérification historique*, *Le Lotus Bleu*, 31, 1921, p.432-439 (paru sous le pseudonyme d'Archytas)

46/ *Zur Basilika an der Porta Maggiora*, *Philologische Wochenschrift*, 42, 1922, p.646-647

47/ *Recherches sur l'expression des masques dans quelques tragédies d'Euripide*, *Revue des Etudes Grecques*, 36, 1923, p.172-182

48/ *La métapsychique dans l'Antiquité*, *Mercure de France*, 35, 1924, p.846-849 (paru sous le pseudonyme de Paul Bertrand)

- 49/ *Notes sur quelques papyrus magiques*, Aegyptus, 3, 1924, p.141-152
- 50/ *Une histoire occulte pour enfants*, Le Lotus Bleu, 35, 1924, p.383-392 (paru sous le pseudonyme de Paul Bertrand)
- 51/ *Beitrag zur aristotelischen Tragödiendefinition*, Philologische Wochenschrift, 45, 1925, p.174-175
- 52/ *Empédocle, Plutarque et Ou-Tomo*, Mercure de France, 36, 1925, p.257-259 (paru sous le pseudonyme de Paul Bertrand)
- 53/ *Renseignements nouveaux sur l'histoire ancienne*, La Revue de France, 5, 1925, p.202-208
- 54/ *A propos de l'épigramme de Lysandre*, Acropole, 1, 1926, p.193-203
- 55/ *Le Jupiter d'Auvernier*, Musée Neuchâtelois, 13, 1926, p.40-41
- 56/ *Le monument de Wavre*, Musée Neuchâtelois, 13, 1926,
- 57/ *Le "cochleare" de Colombier*, Musée Neuchâtelois, 14, 1927, p.34-37
- 58/ *La villa de Saint-Blaise*, Musée Neuchâtelois, 14, 1927, p.214-217
- 59/ *Le grand Pan est mort*, Musée Belge, 31, 1927, p.51-53
- 60/ *Les adversaires de Périclès*, Raccolta di Scritti in onore di Felice Ramorino, Milan 1927, p.212-218 = Thucydide ... (n° 30), p.65-72
- 61/ *Compte rendu de F.Stähelin, Die Schweiz in römischer Zeit*, Basel 1926, Musée Neuchâtelois, 1928, p.76
- 62/ *Les Bacchantes d'Euripide*, Acropole, 3, 1928, p.153-165 = Thucydide ... (n° 30), p.73-82
(cf.W.Morel, Philologische Wochenschrift, 1930, p.1281)
- 63/ *Notes sur deux papyrus italiens*, Musée Belge, 32, 1928, p.87-89
- 64/ *Science et clairvoyance*, Le Lotus Bleu, 39, 1928, p.59-70
- 65/ *La liberté d'opinion politique chez un professeur d'Université*, Zofingia, 1928/9, p.220-224
- 66/ *Education de roi*, Musée Neuchâtelois, 16, 1929, p.113-117
- 67/ *Fouilles de Wavre*, Musée Neuchâtelois, 16, 1929, p.219
- 68/ *La baguette magique*, Revue des Etudes Anciennes, 31, 1929, p.227-229
- 69/ *L'actualité d'Hésiode*, Revue Universitaire, 38, 1929, p.325-328
(cf.HS., "Völkerbundstendenzen in der Antike", in dem Völkerbund, 15 avril 1930)
- 70/ *Le message de Krishnamurti*, Bulletin Théosophique, 30, 1929, p.134-138
- 71/ *La tristesse d'Achille*, Revue des Etudes Grecques, 43, 1930, p.9-20
- 72/ *La villa de Chézard*, Musée Neuchâtelois, 17, 1930, p.51-55

- 73/ *Le problème des réfractaires et l'Antiquité grecque*, Cahiers Protestants, 14, 1930, p.51-57
- 74/ *Sappho et Leucothéa*, Revue des Etudes Anciennes, 32, 1930, p.333-338
- 75/ *Le coffre de Kypsélos*, Revue des Etudes Grecques, 44, 1931, p.241-278
- 76/ *Les épigrammes de Callimaque*, Aegyptus, 11, 1931, p.35-39
(cf.S.Reinach, Revue Archéologique, 1931, I, p.204)
- 77/ *Sur une phrase de Platon*, Revue de Philologie, n.s.5, 1931, p.97-103
- 78/ *Zur ὤκειανέ-Akklamation*, Rheinisches Museum für Philologie, 80, 1931, p.112
- 79/ *L'épisode d'Amphithéos dans les Acharniens d'Aristophane*, Revue des Etudes Anciennes, 34, 1932, p.241-244
- 80/ *Plutarque et l'orphisme*, Mélanges Gustave Glotz, Paris 1932, p.575-585
- 81/ *Une réminiscence d'Homère dans un papyrus d'Oxyrhynchus*, Chronique d'Egypte, 7, 1932, p.256-257
- 82/ *L'origine égyptienne de la transsubstantiation*, Revue de l'Histoire des Religions, 107, 1933, p.5-7
- 83/ *Le Dionysosalexandros de Cratinos*, Revue des Etudes Anciennes, 36, 1934, p.462-466

- 84/ *Les Romains connaissaient-ils le fer à cheval*, Revue des Etudes Anciennes, 36, 1934, p.88
- 85/ *L'apologétique de Delphes dans un traité de Plutarque*, Mélanges offerts à Octave Navarre par ses élèves et amis, Toulouse 1935, p.305-311
- 86/ *Le dialogue des Athéniens et des Méliens*, Revue des Etudes Grecques, 48, 1935, p.250-278
- 87/ *Dionysos chez le poète*, Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, τόμος ἑκατονταετηρίδος, 1937, P.27-29
- 88/ *Eleusinia*, Revue des Etudes Anciennes, 39, 1937, p.97-107
- 89/ *Eschyle et Polygnote*, Revue Archéologique, 1937, p.169-173
- 90/ *La scène de l'initiation dans les Nuées d'Aristophane*, Revue de l'Histoire des Religions, 118, 1938, p.92-97
- 91/ *La villa romaine du Landeron*, Musée Neuchâtelois, 25, 1938, p.43-45
- 92/ *Les Cabalistes à Neuchâtel*, Musée Neuchâtelois, 25, 1938, p.148-156, 203-210
- 93/ *Axel, le Faust français*, Revue Théosophique, 49, 1939, p.345-351
- 94/ *Le prologue de la Théogonie d'Hésiode*, Revue des Etudes Grecques, 52, 1939, p.573-583
- 95/ *La psychologie de l'Antigone de Sophocle*, Revue de Philologie, 14(66), 1940, p.25-27

- 96/ *Les aspects religieux de l'affaire des Bacchantales*, Mélanges d'études anciennes offerts à Georges Radet, Revue des Etudes Anciennes, 42, 1940, p.476-485
- 97/ *Les "intentions" de la statue de Farel*, Musée Neuchâtelois, 27, 1940, p.77-81
- 98/ *Il principio del "destrismo" nella Divina Comedia*, Rassegna Nazionale, 20, 1942
- 99/ *Le "Mégaree" de Maurice Druon*, Nova et Vetera, 3, 1942, p.232-245
= Thucydide ... (n° 30), p.33-48
- 100/ *Recherches sur l'époque d'Alexandre*, Revue des Etudes Anciennes, 44, 1942, p.300-308
- 101/ *Budapest 1942*, Nouvelle Revue de Hongrie, 1943, 6 p.
- 102/ HS, *Hommage à Piachaud*, (ch.)XII, Genève, 1943, p.61-70, repris sous le titre *Interprétation d'un mythe antique*, dans René-Louis Piachaud, Oeuvres complètes, t. 4, publiées par Marc Chouet, Genève, Editions Slatkine, 1982, p.549-555
- 103/ *Les "Maximes et réflexions" du Duc de Lévis*, Mois Suisse, 53,1943, p.61-75
= Thucydide ... (n° 30), p.103-113
- 104/ *Traduttore, traditore*, Le Travailleur Intellectuel, 22, 1943, p.21-26
- 105/ *Dante et Nicolas de Flüe*, Cahiers Protestants, 28, 1944, p.188-192
- 106/ *La psychologie d'Alexandre le Grand dans la littérature latine*, Mélanges offerts à Max Niedermann à l'occasion de son soixantième anniversaire, Secrétariat de l'Université, Neuchâtel 1944, p.115-118
- 107/ *La composition de la peinture de la "Villa des Mystères" à Pompéi*, Museum Helveticum, 2, 1945, p.259-262
- 108/ *L'Alceste d'Euripide*, Alma Mater, 13, 1945, p.389-402
= Thucydide ... (n° 30), p.49-64
- 109/ *Le bol de Wavre*, Suisse Primitive, 9, 1945, p.90-94
- 110/ *Théognis v.237-254*, Revue des Etudes Anciennes, 51, 1949, p.16-25
- 111/ *Thucydide et Eschyle*, Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à Ch.Picard, Paris, Presses Universitaires de France, 1949 (=Revue Archéologique, 29-32, 1949,I-II), p.716-719
- 112/ *Dante*, La Vie Théosophique, mai 1950, p.107-108
- 113/ *Le mythe de Timarque*, Revue des Etudes Anciennes, 52, 1950, p.201-211
- 114/ *Les Tentations du Christ*, Le Lotus Bleu, 56, 1951, p.336-342
- 115/ *Thucydide et Thémistocle*, L'Antiquité Classique, 20, 1951, p.297-304
- 116/ *L'art de Ménandre*, Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1952, p.199-204
- 117/ *Un initié : René Daumal*, Le Lotus Bleu, 57, 1952, p.161-171

- 118/ Compte rendu de J.C. Opstelten, *Sophocles and Greek Pessimism*, Amsterdam 1952, L'Antiquité Classique, 22, 1953, p.453-455
- 119/ *Ceux qui les ont vus*, Le Lotus Bleu, 59, 1954, p.161-183
- 120/ *Halimédès et les devins du fronton est d'Olympie*, Revue Archéologique, 1954, II, p.7-14
- 121/ *A propos d'un miroir étrusque*, Musée Neuchâtelois, 42, 1955, p.182
- 122/ *L'orphisme dans l'Eudème d'Aristote*, Revue des Etudes anciennes, 57, 1955, p.254-266
= Thucydide ... (n° 30), p.83-96
- 123/ *Pindarica*, Revue de Philologie, n.s.30, 1956, p.224-230
- 124/ *L'Epreuve du feu dans l'Antiquité grecque*, Le Lotus Bleu, 63, 1958, p.33-38
- 125/ *A propos d'Albert Camus*, Le Lotus Bleu, 65, 1960, p.96
- 126/ *La date du Prométhée enchaîné d'Eschyle*, Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1960, p.151-161
- 127/ *Le langage secret des Initiés*, Le Lotus Bleu, 65, 1960, p.88-89
- 128/ *Pénélope hésitante*, Paideia, 15, 1960, p.81-86
- 129/ *Deux peintres mystiques : Grünewald et Jérôme Bosch*, Le Lotus Bleu, 67, 1962, p.142-154
= Thucydide ... (n° 30), p.131-141
- 130/ *Villiers de l'Isle-Adam*, Rythmes et Couleurs, 7, 1962, p.1-5

= Thucydide ... (n° 30), p.115-121

- 131/ *Archéologie et fouilles subaquatiques.I.Introduction*, Musée Neuchâtelois, 50, 1963, p.129-130
- 132/ *Notes sur les "Euménides" d'Eschyle*, Revue des Etudes Anciennes, 65, 1963, p.33-52
- 133/ *A propos d'Axel*, Le Lotus Bleu, 69, 1964, p.41-47
= Thucydide ... (n° 30), p.123-129
- 134/ *Souvenir d'un lointain passé*, Zofingue, année 1966, fasc.5-6, p.286-287
- 135/ *Une résurgence orphique au XXème siècle*, Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à J.Carcopino, Paris, 1966, p.671-673
- 136/ *Sophocle, Eschyle et la mort*, Revue des Etudes Anciennes, 70, 1968, p.5-6

F. CONFERENCES ET RESUMES DE COMMUNICATIONS

- 137/ *Le mythe de Prométhée. Son histoire et sa signification*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 1919, 16 p. Leçon inaugurale
- 138/ *Thucydide et l'impérialisme athénien*, Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1939, 31 p. Discours d'installation au rectorat, prononcé le 9 novembre 1939

Discours : Feuille d'Avis de Neuchâtel, 10 novembre 1939 - Suisse Libérale, 10 novembre 1939 - Journal de Genève, 17 novembre 1939

Opuscule : A de Merignac, Journal suisse d'Egypte et du Proche-Orient , 1940 -
R.L.Piachaud, Journal de Genève, 9 mars - 1940 L.B., La Liberté, 22 mars 1940
- A.Piganiol, Revue des Etudes Grecques, 63, 1950, p.268

- 139/ *Cités antiques et cantons suisses*, Société Théosophique de Suisse, Genève, 1942, 12 p.
- 140/ *Le principe de dextéralité dans l'art grec*, Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1931, p.130
- 141/ *Le principe d'équilibre dans la peinture grecque*, Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1938, p.171
- 142/ *Ce que Plutarque doit à Rome*, Revue des Etudes Latines, 31, 1953, p.65

G.ARTICLES DE PRESSE

- 143/ *Etna*, Gazette de Lausanne, 26 juin 1923
- 144/ *Comment meurt une civilisation*, Suisse Libérale, 25 juin 1925
- 145/ *"La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure"* (de J.Carcopino), Journal de Genève, 17 mars 1927
- 146/ *A propos de Glozel : la psychologie des faussaires*, Journal de Genève, 18 janvier 1928
- 147/ *Une réparation nécessaire* (sur la révolution neuchâteloise de 1831), Suisse Libérale, 4 février 1930
- 148/ *M.Herriot en Grèce*, Suisse Libérale, 28 août 1930

- 149/ *La "Vie de l'Empereur Julien"* (de J. Bidez), Suisse Libérale, 19 janvier 1931
- 150/ *Une importante trouvaille* (le papyrus de Favorin d'Arles à la Vaticane), Journal de Genève, 5 novembre
- 151/ *"Quatre figures de la poésie grecque"* (de V. Martin), Suisse Libérale, 24 novembre 1931
- 152/ *Les patois valaisans*, Journal de Genève, 5 juillet 1932
- 153/ *Les limites de la pédagogie*, Suisse Libérale, 24 novembre 1932
- 154/ *Une découverte sensationnelle* (bibliothèque de manuscrits manichéens), Gazette de Lausanne, 19 octobre 1933
- 155/ *"Athènes et son théâtre"* (de A.Bellessort), Suisse Libérale, 13 juin 1934
- 156/ *"Flaubert et Saint -Antoine"* (de A.Lombard), Bulletin de l'Association des anciens étudiants de l'Université de Neuchâtel, 8 juin 1934
- 157/ *Aristote et la dictature*, Les Nouvelles Littéraires, 26 janvier 1935
- 158/ *Liberté*, Suisse Libérale, 19 février 1937
- 159/ *Une reconstitution vivante d'un drame antique. A propos de "Hadès et Coré"* (de R.L.Piachaud), Journal de Genève, 8 juillet 1938
- 160/ *Les découvertes romaines à Vidy au XVIIème siècle*, Gazette de Lausanne, 31 août 1938
- 161/ *Le portrait de Thémistocle*, Journal de Genève, 28 avril 1940
- 162/ *Salamine et la mobilisation de mai 1940*, Journal de Genève, 26 janvier 1941

- 163/ *Delphes et le Grütli*, Journal de Genève, 19 juillet 1941
- 164/ *La leçon de Chios*, Journal de Genève, 27 septembre 1943
- 165/ *La mort du professeur Pierre Collomp* (papyrologue français), Feuille d'Avis de Neuchâtel, 23 décembre 1943
- 166/ *Le terrorisme prérévolutionnaire*, Journal de Genève, 3 janvier 1944
- 167/ *Les fouilles de Wavre*, 27 mars 1944
- 168/ *La capitulation allemande*, Gazette de Lausanne, 8 mai 1944
- 169/ *Homère, Giraudoux et Claudel*, Curieux, 15 juin 1944
- 170/ *Edwin Fischer à Gstaad*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 12 août 1944
- 171/ *Labyrinthe*, Reflet, avril 1945
- 172/ *La difficile neutralité*, Journal de Genève, 25 avril 1945
- 173/ *Croix gammée et Loups-Garous*, Journal de Genève, 23 mai 1945
- 174/ *Le faune de l'hôtel Du Peyrou*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 13 octobre 1945
- 175/ *Allusionnisme*, Suisse Libérale, 29 mars 1946
- 176/ *Alexandre Arnoux*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 19 avril 1947 (cf. aussi 18 mai 1956)
- 177/ *Un millénaire douteux*, Curieux, 2 octobre 1947
- 178/ *Les slogans de la politique sous l'Empire romain*, Les Nouvelles Littéraires, 16 octobre 1947
- 179/ *Les nouveaux vitraux de la Collégiale*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 6 décembre 1947

- 180/ *La chronique des entreprises du duc de Bourgogne contre les Suisses*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 27 avril 1948
- 181/ *L'Etna, Pindare et l'"Internationale"*, Journal de Genève, 21 décembre 1949
- 182/ *Jérôme Carcopino évoque ses souvenirs de sept ans*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 4 avril 1952
- 183/ *Les Grecs et la responsabilité collective. A propos d'Oradour*, Demières Nouvelles de Strasbourg, 18 janvier 1953
- 184/ *Il y a dix ans, la Suisse accueillait des internés italiens*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 3 novembre 1953 (cf. aussi 17 juin 1954)
- 185/ *Alceste et Kera. A propos d'un film japonais*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 10 mars 1955
- 186/ *D'Orphée à Dionysos ou de J.S.Bach à Duke Ellington*, Les Nouvelles Littéraires, 7 juillet 1955
- 187/ *Lutte moderne, lutte antique*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 13 juin 1953
- 188/ *Une manoeuvre diplomatique de Thémistocle*, Le Monde Diplomatique, février 1955
- 189/ *Thucydide et la diplomatie sur la place publique*, Le Monde Diplomatique, octobre 1955
- 190/ *L'aigle, le renard, Pindare et le judo*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 19 novembre 1955
- 191/ *A propos de sculpture. "Evasion"*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 4 août 1956
- 192/ *Les fouilles sous-marines*, Gazette de Lausanne, 22 septembre 1956
- 193/ *A propos des nouveaux billets de banque*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 16 juillet 1957

- 194/ *"Talos", fusée américaine, évoque la cybernétique antique*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 10 novembre 1957
- 195/ *La tendresse féminine dans l'antiquité grecque*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 7 novembre 1958
- 196/ *Le destin de la Suisse. Après la disparition du général Guisan*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 21 avril 1960
- 197/ *La Sicile grecque et romaine*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 11 et 12 mai 1960
- 198/ *L'exposition des "chefs-d'oeuvre de l'art grec" (à Bâle)*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 16 juillet 1960
- 199/ *Les Jeux Olympiques dans l'Antiquité*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 7 septembre 1960
- 200/ *"Les étapes de l'impérialisme romain" par J.Carcopino*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 15 mars 1961
- 201/ *La sagesse antique*, Gazette de Lausanne, 4 juillet 1961
- 202/ *Rêverie archéologique. En marge de l'ouverture du Musée d'archéologie de Neuchâtel*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 9 janvier 1963
- 203/ *Une leçon de sagesse antique (sur le vase d'Ocnos à Palerme)*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 18 février 1963
- 204/ *Parmi les archéologues. En marge d'un congrès à Paris*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 12 octobre 1963
- 205/ *Ceux qui savent dire non. En marge de l'affaire de Prague*, Feuille d'Avis de Neuchâtel, 24 avril 1969

APPENDICE

GEORGES MEAUTIS ET LES MAXIMES DELPHIQUES

Allocution prononcée le 24 octobre 1990 lors de la pose d'une plaque commémorative sur le rocher aux inscriptions grecques de Neuchâtel

PRENDS POUR GUIDE LA DIVINITÉ CONNAIS-TOI TOI-MÊME N'OUTREPASSE EN RIEN LA MESURE

Ces trois maximes jadis inscrites sur le temple de Delphes
et résumant l'antique sagesse du peuple grec.

le professeur GEORGES MÉAUTIS (1890 - 1970)

les a fait graver ici en 1960 pour témoigner sa confiance
en la pérennité de l'hellénisme.

Plaque apposée le 24 octobre 1990 par les soins de
la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel

Monsieur le Conseiller communal*,
Monsieur le recteur**,
Monsieur le doyen***,

Si la saison s'y prêtait mieux (encore que nous voilà gratifiés d'un superbe soleil automnal), si votre installation était moins inconfortable, si l'orateur disposait de plus de temps et, surtout, avait plus de talent, il n'y aurait sans doute pas de lieu ni de moment plus convenable pour évoquer la figure, l'oeuvre et la carrière de Georges Méautis. Le lieu est en effet extraordinaire, à la fois si proche de la ville et déjà tellement loin de l'agitation urbaine. Cet endroit empreint de charme et de mystère, ce *locus amoenus*, Méautis l'a certainement aimé, il y est venu très souvent depuis le Crêt-Taconnet, comme ses enfants André, Ariane et Daphné pourraient encore en témoigner. Il a dû, je crois, y sentir une espèce de présence divine, à la façon dont l'âme attentive des Grecs percevait un dieu, ou une déesse, dans tous les mouvements, même figés, de la nature. De fait, on ne serait qu'à moitié surpris de voir le Grand Pan sortir de quelque anfractuosité de la Roche de l'Ermitage ou du moins le jeune faune modelé par Paul Roethlisberger, dont Méautis fit l'acquisition pour le Séminaire de Philologie classique, en y ajoutant - car il avait le goût des maximes -, une belle inscription: "Cultive les Muses et travaille", μουσικήν ποίει καὶ ἐργάζου, recommandation qui reste d'actualité dans le vaste bâtiment où le petit musicien a trouvé maintenant refuge.

Le moment que nous vivons n'est pas indifférent non plus. Voici cent

*M. André Bühler, directeur des Affaires culturelles de la Ville de Neuchâtel.

** M. Rémy Scheurer, recteur de l'Université de 1987 à 1991.

*** M. Bernard Py, doyen de la Faculté des lettres de 1989 à 1991.

ans jour pour jour, et peut-être heure pour heure, naissait Georges Méautis. A cause de son patronyme aux consonnances délicieusement méditerranéennes et de son prénom résolument hellénique, on a cru souvent qu'il était le descendant direct des héros d'Homère. En réalité, cet Helvétien des bords du Léman, ou mieux ce Gaulois de souche normande, n'est pas né grec, mais il l'est assurément devenu, sans cesser d'être profondément attaché à la Suisse et à Neuchâtel. C'est que, dès son plus jeune âge, il a été touché par cette lumière des yeux et de l'esprit qu'est l'hellénisme, comme beaucoup d'autres le furent avant lui, comme quelques-uns le sont et le seront encore après lui: "*Car les Muses m'ont fait un des fils de la Grèce*", aurait-il pu s'écrier avec le poète des *Chimères*. Son existence, il la voua tout entière à l'étude de cette civilisation, dans les textes et dans les monuments, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs nullement de goûter en connaisseur les fruits d'autres cultures, ni de participer activement et même passionnément à la vie publique. On se souviendra aussi qu'il fut recteur à un moment critique de l'histoire européenne, après avoir été longtemps doyen de sa Faculté. Professeur dès 1919, il enseigna les choses de la Grèce durant quatre décennies. Tout au long de cette période, avec une régularité qui force l'admiration, il publia plus de vingt-cinq livres, et la plupart chez des éditeurs parisiens fort cotés. Y a-t-il beaucoup de Neuchâtelois du XXe siècle à pouvoir, sur ce point, rivaliser avec lui? Bref, Georges Méautis a bien mérité de sa ville d'adoption et il a fait honneur aussi à son Université, même si l'on a pu lui reprocher parfois un penchant excessif pour la vulgarisation, voire une désinvolture de grand seigneur face aux exigences de l'érudition et aux servitudes de l'enseignement. Personne, en tout cas, n'a jamais contesté son exceptionnelle familiarité avec les auteurs grecs de la grande époque, encore moins l'amour sincère et communicatif que lui inspiraient leurs oeuvres toujours relues, retraduites, redécouvertes.

Pourtant, ce n'est pas à Homère ou à Eschyle, ni à Sophocle ni à son cher Pindare, pas non plus aux maîtres de la prose, Thucydide ou Platon ou Démosthène que Méautis a emprunté les termes du message qu'il a voulu nous transmettre, à nous autres Neuchâtelois, de la plus durable façon: en le faisant graver, profondément, dans une pierre venue des Alpes à l'époque glaciaire. Il a choisi des pensées anonymes, qui résumaient toute la sagesse des Hellènes (et qui passaient, de fait, pour remonter aux Sept Sages), les

maximes que les pèlerins de jadis pouvaient lire à Delphes - nombril du monde antique - dans le vestibule du temple construit au VIe siècle avant J.-C. A la fin des années trente, Méautis avait fait le voyage de Delphes et il conservait un souvenir ébloui de ce site grandiose où les ruines gisaient alors dans une solitude à peine troublée par le cri des oiseaux nichant entre les deux Roches Phétriades. On comprend ainsi qu'arrivé à l'âge de la retraite, il ait, pour sa "dernière classe" en quelque sorte, porté son choix sur ces maximes delphiques, sur ces paroles lapidaires (dans tous les sens du terme) que les auteurs grecs eux-mêmes regardaient comme dictées par Apollon, dieu fondateur des cités et inspirateur des règles de la morale individuelle aussi bien que collective.

Connais-toi toi-même et *Rien de trop* ou - pour traduire de manière moins équivoque - *N'outrepasse en rien la mesure*, sentences qui se complètent en se précisant l'une l'autre, puisqu'elles invitent toutes deux l'homme à prendre conscience de ses limites, de la fragilité de son existence et de la précarité de son savoir, pour éviter de tomber dans l'*hybris*, dans la démesure tôt ou tard châtiée par la divinité. Cette divinité, Méautis a voulu lui donner la première place sur le rocher inscrit de Neuchâtel. En effet, à la troisième des grandes sentences delphiques¹ - qui lui paraissait, non sans raison, avoir une valeur trop particulière, liée à un état de civilisation qui n'est plus le nôtre - il a substitué, avec une belle audace, une maxime pythagoricienne peut-être moins célèbre, mais capitale à ses yeux de croyant (dire de "chrétien" serait sans doute beaucoup s'aventurer, car son christianisme ne fut jamais très orthodoxe, fortement marqué qu'il était par les courants théosophiques): *Suis Dieu*, ou *Prends pour guide la divinité*. Jusqu'il y a peu, rien n'assurait que cette sentence eût une relation avec Delphes, encore qu'elle figurât en tête de plusieurs listes dont l'origine delphique était admise par certains². Or voici qu'en 1969 - une année avant la mort de Méautis - a été publiée³ une inscription grecque découverte peu

¹ Ἔγνων, πέρα δ' ἔτα, "Cautionner (autrui) porte malheur". Voir par exemple J. Defradas, *Les thèmes de la propagande delphique*. Paris 1954, pp. 268 sqq.

² Notamment H. Diels dans le commentaire d'une inscription de Milétoupolis en Asie Mineure (*Sylloge Inscriptionum Graecarum*, t. III. Leipzig 1920, pp. 392 sqq., n° 1268).

³ Par L. Robert, *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1968, 3e fasc. (paru au printemps suivant), pp. 416-457 (= *Opera Minora Selecta*, V, Amsterdam 1989, pp. 510-551). Cf. W. Bühler, "Zur handschriftlichen Ueberlieferung

auparavant dans une ville antique du lointain Afghanistan, et cette inscription gravée sur un monument qu'avait érigé vers 300 avant J.-C. un disciple direct du grand Aristote, est venue prouver, de façon indubitable et définitive, qu'il y avait à Delphes une stèle contenant près de 150 maximes, la première étant bel et bien celle que l'helléniste neuchâtelois avait retenue en 1960 pour ouvrir la triade du bloc de l'Ermitage!

Exemple significatif de ces intuitions fulgurantes qui traversent l'oeuvre de Georges Méautis et qui lui ont valu, de l'autre côté du Jura surtout et aussi au-delà des Alpes, une réputation plus qu'honorable. C'est d'ailleurs à un savant étranger, M. Pierre Amandry, ancien directeur de cette Ecole française d'Athènes qui a fouillé le site de Delphes et membre de cet Institut de France auquel Méautis pouvait se flatter, depuis 1954, d'avoir été associé comme "correspondant", que l'on doit, je me plais à le dire, l'idée même d'une plaque fournissant au public la traduction des maximes. Lors d'un passage à Neuchâtel l'automne dernier, en effet, il eut l'occasion de s'arrêter ici avec son épouse, elle-même historienne de la Grèce moderne, pays qui, au surplus, se trouve être sa patrie; ils furent l'un et l'autre touchés par le caractère si émouvant de ce témoignage pétrifié d'attachement à l'hellénisme. L'oracle ayant alors prononcé par la bouche du meilleur interprète actuel de la Pythie, nous n'avions plus qu'à nous exécuter...

Tous les obstacles se sont du reste miraculeusement aplanis devant l'ordre du dieu de Delphes. Sans hésitation apparente, avec empressement même, le Conseil communal nous a accordé l'autorisation indispensable et a poussé l'obligeance jusqu'à faire ravalier aux frais de la Ville la surface destinée à recevoir la plaque commémorative. Au nom de la Faculté des lettres, nous remercions très vivement les autorités de leur appui et nous savons gré à Monsieur le directeur des Affaires culturelles d'avoir bien voulu représenter le Conseil à cette petite cérémonie. Pour ce qui est de la plaque elle-même, c'est un fonds spécial de l'Université, dit Fonds Humbert, qui a permis d'en couvrir la dépense. Georges Méautis avait la plus grande admiration pour Paul Humbert⁴, son collègue hébraïsant et

der Sprüche der sieben Weisen", dans *Nachrichten der Akademie der Wiss. in Göttingen*. I. Phil.-hist. Klasse 1989, 1, pp. 3-6.

⁴Voir ci-dessus, p.13-14.

théologien, qui ne lui marchandait pas non plus son amitié: le Conseil du Collège des Sciences de l'Antiquité a donc agi avec discernement en votant à l'unanimité l'octroi d'un crédit pour la célébration de cet anniversaire. La confection matérielle de la plaque, enfin, est due à un artisan de chez nous, M. Michel Voiron; je l'appelle artisan, *technitès*, même s'il grave à l'aide d'un ordinateur, car le résultat de son travail me semble digne, à tous égards, des anciens lapicides!

Mesdames, Messieurs, nous mettons maintenant cette plaque, qui a été voulue discrète, non pas tant sous vos yeux - puisque vous la voyez, plus ou moins bien, depuis un moment déjà - que sous votre protection. Puisse-t-elle durer aussi longtemps que le bloc et son inscription. Cette dernière fait heureusement l'objet des soins attentifs du Service communal des forêts, qui, en 1960, s'est engagé par écrit à la faire repeindre tous les huit ans! Huit ans, c'était en Grèce la durée de ce qu'on appelle la "grande année" (quatre-vingt-dix-neuf lunaisons), qui permettait de faire concorder le calendrier lunaire avec le cycle saisonnier, et cette "octaétéride" était précisément le rythme des fêtes les plus sacrées de Delphes. Ne faut-il pas y voir la preuve que tout, jusque dans le détail, est ici conforme à la volonté d'Apollon? D.K.

ADDENDUM

ANNOTATION DE L'ARTICLE DE W. SPOERRI

1 L'essai de G. Méautis est signalé par P. Schmitt, *Bibliographie de Grunewald 1924-1975*, dans *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, XIX (1975-76), 596 (p. 244); ce numéro des *Cahiers alsaciens* donne aussi les actes de la "Table ronde" sur Grunewald organisée par le C.N.R.S., du 18 au 21 octobre 1974, à Strasbourg-Colmar (et Karlsruhe). Une excellente documentation a été réunie dans *Tout l'oeuvre peint de Grunewald. Introduction par P. Vaisse. Documentation par P. Bianconi. Nouvelle éd. mise à jour par P. Vaisse*, Paris 1984 (1^{re} éd.: 1974; éd. originale ital.: Milano 1972). - Sur l'ordre antonin, son histoire, son organisation, son rayonnement, et sur la préceptorerie d'Isenheim, dont dépendaient d'autres maisons moins importantes, jusqu'à Würzburg et Bamberg, voir les travaux d'A. Mischlewski: *Die Antoniter und Isenheim*, dans: M. Seidel, *Mathis Gothart Nithart, Grunewald. Der Isenheimer Altar* (Texte von H. Geissler, B. Saran, J. Harnest, A. Mischlewski. Vorwort von O. Bihalji-Merin), Stuttgart 1973, pp. 256-266 et 281-288 (éd. fr.: Fribourg 1974; préface et trad. de Pierre Schmitt); *Die Auftraggeber des Isenheimer Altars*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX, pp. 15-26; *Grundzüge der Geschichte des Antoniterordens bis zum Ausgang des 15. Jahrhunderts*, Köln/Wien 1976 (*Bonner Beiträge zur Kirchengeschichte*, 8); *Jean d'Orliac (infra, n. 22)*, pp. 122 sqq. Pour une information plus rapide, cf. l'excellente introduction du conservateur du Musée d'Unterlinden à Colmar, Chr. Heck, *Grunewald et le retable d'Isenheim*, Ingersheim-Colmar 1982, verso de la couverture et pp. 1-7. Fondée dans le Dauphiné, sans doute vers 1095, au temps où le "feu sacré", ou "feu Saint-Antoine" par la suite, sévissait le plus cruellement, la confrérie laïque de Saint-Antoine se voua à la lutte contre cette maladie terrible qui accablait les masses et dont les origines et la nature sont restées longtemps mystérieuses; on sait qu'il s'agit d'une intoxication grave qui est provoquée par la consommation de farine de seigle contaminé par un champignon parasite, l'ergot de seigle: l'affection peut se manifester sous deux formes, l'une gangréneuse, l'autre convulsive. Le Saint-Siège ne cessa de prodiguer ses faveurs à la confrérie de Saint-Antoine, qui forma un Ordre autonome depuis 1247 (pontificat d'Innocent IV). En 1297 (pontificat de Boniface VIII), le prieuré de Saint-Antoine est élevé au rang d'abbaye, et tous les frères de l'Ordre prennent le titre de chanoines, en continuant à vivre sous la règle de saint Augustin. Par leur activité thérapeutique et hospitalière, les Antonites connurent un essor exceptionnel dans tout le domaine de l'Eglise romaine et jusqu'en Terre Sainte. Peu à peu, l'appellation "feu Saint-Antoine" entra dans le langage courant et devint synonyme de "feu sacré" et "feu infernal"; d'autres affections gangréneuses, ou pustuleuses, furent, elles aussi, étiquetées "feu Saint-Antoine". Les Antonites ne soignaient pas d'autres affections; leurs maisons étaient plus largement ouvertes aux malades atteints d'ergotisme gangréneux qu'aux cas d'ergotisme convulsif. Sur le "feu sacré", voir l'article classique d'Ernest Wickersheimer, qui fut l'un des maîtres français de l'histoire de la médecine (élève, à Leipzig, de Karl Sudhoff; longtemps directeur - jusqu'en 1950 - de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg): «*Ignis sacer*» ou les avatars d'un nom de maladie, dans *Symposium Ciba*, 8 (1960), pp. 160-169; puis, la monographie de V.H. Bauer, *Das Antonius-Feuer in Kunst und Medizin*, dans *Historische*

Schriftenreihe der Sandoz AG, Basel, 2 (1973), publiée sous le patronat de la "Heidelberger Akademie der Wissenschaften"; A. Mischlewski, *Grundzüge*, pp. 22-25, 29-32 et 349-351; Jean d'Orlier, pp. 122-123 et 126 (bibliogr.); Chr. Heck, *op.cit.*, pp. 3 et 6; les titres indiqués par P. Schmitt, *Bibliographie*, p. 261, s.v. "Feu de St Antoine". L'ergot de seigle est utilisé en thérapeutique pour ses importantes propriétés médicales. V.H. Bauer, *op.cit.*, pp. 33-34, demande qu'on vérifie soigneusement les vues de R. Kobert (1889) afin de savoir si les Anciens utilisaient les vertus curatives de l'ergot ou ont connu des épidémies d'ergotisme (réponse négative: E. Wickersheimer, *art.cit.*, p. 167); voir aussi F.J. Bové, *The Story of Ergot*, Basel-New York 1970, pp. 137-145. - Pour la datation des peintures du retable, voir W. Brücker, *art.cit. (infra)*, pp. 51-52 et 62-63; A. Kehl, "Grünwald"-Forschungen, Dissert. Erlangen-Nürnberg 1964, p. 37 et n.78, 78 a-c (pp. 37-41); P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.*, pp. 83 et 90. Certains ont pensé que Grünwald a exécuté ses fameux panneaux dans son atelier à Aschaffenburg ou à Seligenstadt, sur le Main, et on a cru y reconnaître des détails rappelant des paysages et des monuments de la région du Rhin et les Vosges; cf. l'article de notre ancien maître d'histoire au Lycée Bartholdi de Colmar, Louis Kubler, *Récents travaux sur Grünwald*, dans *Annuaire de la Société historique et littéraire de Colmar*, IV (1954), p. 174 (ce périodique sera cité désormais comme *Annuaire de Colmar*), qui avance une série d'arguments rendant probable la réalisation des panneaux sur sol alsacien. W.K. Zülch, *Der historische Grünwald (infra, n.3)*, pp. 22-23 et 140, envisageait la possibilité que les peintures, exécutées à Seligenstadt, aient été retouchées à Isenheim; cf. W. Brücker, *art.cit. (infra)*, pp. 47, n.31, 52 et 62; P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.*, p. 90; pour l'exécution de l'oeuvre en Alsace (Isenheim, peut-être Strasbourg), H. Geissler, *Meister Mathis (infra)*, pp. 24-25, 35 et 269, n.37; *Der Altar (infra, n.2)*, p. 39. La reconstitution, délicate et offrant un vaste champ aux hypothèses, de la biographie de Grünwald a souvent divisé la critique. Cf. W. Brücker, *Mathis Gothardt Neithardt, genannt Grünwald, in der neueren Forschung*, dans *Kunst in Hessen und am Mittelrhein*, 3 (1963), pp. 44 sqq. et 62 sqq.; H. Geissler, *Meister Mathis - Leben und Werk*, dans: M. Seidel, *op.cit.*, pp. 15-37 et 267-271; W. Hutt, *Ist Gothardt-Neithardt der historische «Grünwald»?*, dans: W. Fraenger, *Matthias Grünwald*, Dresden 1983 (1985) et München 1983 (1986), pp. 333-339 (ouvrage publié par les soins de G. Fraenger et I. Baier-Fraenger après la mort de W. Fraenger (1890-1964)). Spécialiste des questions relatives à la biographie de Grünwald, A. Kehl, *Überlegungen zu Meister MGN genannt Grünwald*, dans *Archiv für hessische Geschichte und Altertumskunde*, NF 37 (1979), pp. 153-185 (cf. "Grünwald"-Forschungen, pp. 98-109), se prononçant pour Würzburg comme lieu de naissance du peintre (vers 1480), admet qu'après avoir résidé à Aschaffenburg jusqu'en 1511/12, Grünwald, tout en restant au service des archevêques électeurs de Mayence - Aschaffenburg, s'établit à Seligenstadt, dont il s'éloigna notamment, pendant un certain temps, pour travailler à Isenheim; quittant Seligenstadt et le service à la cour en 1526, il séjourna brièvement à Francfort et mourut à Halle, en 1528 (même année que Durer, né en 1471), où il travaillait, au service de la ville, à une installation hydraulique. Selon W.K. Zülch, *op.cit.*, pp. 16 sqq., qui donnait encore une datation haute de la naissance de Grünwald (vers 1460 ou même avant, à Würzburg), le peintre aurait résidé à Aschaffenburg dans l'avant-dernière décennie du XV^e siècle et se serait établi à Seligenstadt dès 1501.

Considérant Aschaffenburg comme lieu de résidence propre de Grünwald, L. Behling, *Mathis Gothart oder Nithart (Matthaeus Grünwald)*, Königstein i. Taunus 21980 (1969), pp. 4-5 (cf. *Historisches Jahrbuch*, 94 (1974), p. 428) - avec d'autres (A. Schädler, F. Neubauer) -, écarte entièrement Seligenstadt; cf. H. Geissler, *Meister Mathis*, p. 17. Une importance nouvelle est donnée à Francfort par H.J. Rieckenberg, dont les thèses bien connues sur l'identité de Grünwald se traduisent dans le profil d'existence suivant: né près d'Aschaffenburg, vers 1480, dans un lieu au nom débutant par N, d'où le N dans le monogramme MGN, Grünwald est peintre officiel des archevêques de Mayence-Aschaffenburg (Jakob von Liebenstein, Uriel von Gemmingen (1508-1514)) jusqu'en 1512/14; résidant à Francfort, où il a acquis le droit de bourgeoisie (1512), il a comme mécène le nouvel archevêque Albrecht de Brandebourg (1514-1545, cardinal depuis 1518), que Luther attaqua dans l'affaire des indulgences, Mathis Gothart (Nithart) étant alors toutefois le peintre officiel de la cour; en 1527, il est obligé à vendre sa maison de Francfort; il passe ses dernières années, dans l'Odenwald, au service des von Erbach; mort du peintre en 1531/32. Cf. H.J. Rieckenberg, *Matthias Grünwald - Name und Leben neu betrachtet*, dans *Jahrbuch der Staatlichen Kunstsammlungen in Baden-Württemberg*, 11 (1974), pp. 47-120 (pp. 79-80 et 88: les grands panneaux du retable n'ont pu être exécutés ailleurs qu'à Isenheim même); *Der historische Grünwald, Mathis Gothart-Nithart, eine Fälschung*, dans *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, 56 (1978), p. 30; *Der historische Grünwald*, dans *Jahrbuch für frankische Landesforschung*, 40 (1980), pp. 15-30 (pp. 18 et 21: les peintures d'Isenheim ont été exécutées sur place). Vue d'ensemble de la chronologie grünewaldienne: W. Brücker, *art.cit.*, pp. 62-65; P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.*, pp. 83-84 et 106. Apportant de nouveaux éléments dans le débat lié à la personne de Grünwald, G. Bischoff, *Grünwald in Haute-Alsace et à Belfort en 1523 et en 15247*, dans *Revue d'Alsace*, 112 (1986), pp. 107-118, propose de reconsidérer complètement la "biographie traditionnelle" de l'auteur des peintures du retable d'Isenheim.

2 Sur la fortune du retable, jusqu'au XX^e siècle, et l'histoire des bâtiments d'Isenheim, voir l'admirable ouvrage, toujours essentiel, de l'élève de Jacob Burckhardt, le Bâlois Heinrich Alfred Schmid, *Die Gemälde und Zeichnungen von Matthias Grünwald*, II, *Textband*, Straßburg i. E. 1911, pp. 86-131 et 307-368 (*Schriftliche und gedruckte Quellen*); W.K. Zülch, *op.cit. (infra, n.3)*, pp. 131-142, 413; plus récemment, A. Weixlgärtner, *op.cit. (infra, n.21)*, pp. 46-47; H. Geissler, *Der Altar - Daten und Fakten im Überblick*, dans: M. Seidel, *op.cit. (supra, n.1)*, pp. 38-43 et 271 (n.14: mesures prises pour mettre le retable à l'abri pendant les deux guerres mondiales; erreurs à ce sujet dans F. Sarwey, *op.cit. (infra, n.13)*, p. 44; et enfin Chr. Heck, *Les présentations du retable d'Isenheim*, dans: Chr. Heck-R. Recht, *op.cit. (infra, n.23)*, pp. 11-35; *La partie sculptée du retable d'Isenheim: bilan d'une première analyse et problèmes de restauration (ibid.)*, pp. 49 sqq.; *De l'antique au gothique (infra, n.13)*, pp. 159-170; *Les bâtiments de l'ancienne préceptorerie des Antonins d'Isenheim*, dans *Actes du Colloque de Colmar, 1987 (infra, n.23)*, pp. 128-139; P. Brunel-Chr. Heck, *Le chœur de l'ancienne église des Antonins et l'emplacement du retable d'Isenheim (ibid.)*, pp. 140-144. Sur les tribulations et les transferts vécus par le retable pendant la seconde guerre mondiale, cf.

K. Martin, *Schicksale des Isenheimer Altars. Erinnerungen aus der Zeit von 1936 bis 1945*, dans *Cahiers alsaciens*, XI (1967; - *Hommage à Hans Haug*), pp. 211-216; l'action du remarquable spécialiste allemand Kurt Martin pour la sauvegarde du patrimoine artistique alsacien sous l'Occupation mérite les plus grands éloges. Transformations, destructions et reconstructions au cours des siècles ont bouleversé profondément la structure et les vestiges de la préceptorerie de la fin du Moyen Age. Le cadre d'origine du retable, l'église conventuelle d'Isenheim, n'existe plus: la reconstruction néo-gothique de 1854-1857, à la suite de l'incendie de 1831, a fait disparaître les derniers vestiges de l'église médiévale, d'orientation inverse à celle de l'édifice actuel. Cependant, des vues et des plans anciens apportent des renseignements précieux sur les constructions de l'ancienne maison d'Isenheim. En 1777, l'Ordre antonin fut incorporé dans l'Ordre de Malte et Isenheim passa en possession des chevaliers de Malte établis, non loin d'Isenheim, à Sultz. La Révolution vit la fermeture du couvent (1793): l'essentiel du retable fut transporté en deux temps à Colmar et mis à l'abri à la Bibliothèque de l'ancien Collège royal, puis national, aujourd'hui le Lycée Bartholdi. Dès octobre 1792, dans sa nouvelle qualité d'archiviste et de bibliothécaire du district de Colmar, Franz Lersé, l'ami alsacien de Goethe, qui résidait à Colmar, où, depuis 1776, il secondait le poète aveugle Pfeffel, Européen avant la lettre, dans la direction de son "Académie militaire", destinée à l'éducation des fils des familles nobles protestantes qui n'étaient pas admis aux écoles militaires royales, était intervenu en faveur de la conservation du patrimoine artistique de la région en attirant l'attention notamment sur les panneaux d'Isenheim; mais, Lersé ayant quitté Colmar pour Vienne en 1793, ce fut, parmi d'autres, à son successeur Marquaire et à l'adjoint de celui-ci, le jeune peintre Karpff, élève de David, que revint le grand mérite d'avoir oeuvré avec zèle pour la sauvegarde des témoins de l'art du Moyen Age et de la Renaissance en Haute-Alsace, dont Lersé avait réclamé la conservation; néanmoins, les pertes ont été lourdes. Cf. L. Kubler, *François Christian Lersé et le patrimoine artistique du Haut-Rhin*, dans *Annuaire de Colmar*, III (1953), pp. 116-123; *Colmarer Beitrag zur Geschichte von Grunewalds Isenheimer Altar*, dans *Aschaffenburg Jahrbuch für Geschichte, Landeskunde und Kunst des Untermaingebietes*, 2 (1955), pp. 207-209; Chr. Heck, *De l'antique au gothique*, pp. 159-170; F. Gueth, *Les richesses anciennes de la Bibliothèque de la ville de Colmar. Un legs de la Révolution*, dans *Annuaire de Colmar*, XXXVI (1988-1989), pp. 171-178. En août 1852, après un démontage de plus d'un demi-siècle, le retable entra dans les collections du Musée d'Unterlinden, qu'on installait alors dans l'ancien couvent des Dominicaines, fondé au XIII^e siècle et célèbre dans les annales du mysticisme médiéval (c'est par une charte datée du 30 juin 1251 que l'évêque de Bâle, Berthold de Ferrette, autorisa les moniales à quitter leur résidence d'"Uf Mülin", sans cesse menacée par des bandes armées, et à revenir à leur ancienne demeure de "Sub Tilia", dans les faubourgs de la ville, et leur donna le droit de construire un monastère; cf. Aug. Scherlen, *Topographie von Alt-Colmar*, Colmar 1922, pp. 356-359; Ch. Wittmer, *Unterlinden au XIII^e siècle*, dans *Annuaire de Colmar*, IV (1954), pp. 35-41). Le 3 avril 1853, le Musée d'Unterlinden fut ouvert au public. - L'emplacement de l'actuel Lycée Bartholdi de Colmar était occupé, au Moyen Age, par le grand domaine de l'Oberhof, qui appartenait à l'abbaye clunisienne de Payerne depuis env. 965. Sur le Collège des Jésuites, que Louis

XIV, voulant avoir dans l'ancienne ville impériale, longtemps rétive, un centre de propagation du catholicisme ainsi que des idées et des moeurs françaises, fit aménager, en 1698 - l'année même où il faisait de Colmar la métropole judiciaire de l'Alsace -, sur l'ancien prieuré clunisien de Saint-Pierre - sécularisé, devenu propriété de Berne lors de la Réforme, et vendu à la ville de Colmar en 1575 (A. Scherlen, *op.cit.*, pp. 140 sqq.) -, voir J. Joachim, art. *Colmar*, dans: P. Delattre (éd.), *Les établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, Enghien-Wetteren, I (1949), col. 1503-1509. Un premier établissement, de courte durée, des Jésuites à Colmar datait de 1628 (1627), l'Empereur Ferdinand II ayant alors entrepris la restauration du catholicisme dans la ville qui avait adhéré à la Réforme en 1575; mais, à la suite de la venue des Suédois (1632), les Jésuites avaient été à nouveau chassés. Cependant, en 1673, par un coup de force et de fourberie, Louis XIV annexa et réduisit au rang d'une ville ouverte la vieille ville libre, alors en majorité protestante et qui, fière de son indépendance, avait toujours refusé de reconnaître la souveraineté que le Roi Très Chrétien prétendait établie par le traité de Westphalie. En 1698, désolé par l'arrivée des Jésuites et par l'influence grandissante du catholicisme, un Colmarien resté irréductible écrivait: "Nous avons déjà presque tout ce qui peut contribuer à notre perte: le Conseil souverain, les Jésuites, les Juifs, et des troupes en quartier d'hiver. Ce sont là les fruits de la Paix". L'allusion est au traité de Ryswick (1697), dont les stipulations confirmaient la possession de toute l'Alsace à Louis XIV; cf. P. Burger, *Il y a 300 ans ... L'annexion de Colmar par Louis XIV en 1673*, dans *Annuaire de Colmar*, XXIII (1973; désormais: *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Colmar*), p. 39. Événement notable dans l'histoire du Collège des Jésuites: en 1754, les épiques démêlés de ceux-ci avec Voltaire obligent l'écrivain, alors habitant de Colmar, de quitter la ville; cf. E. Kieffer, *De la vie et de la «mort» de Monsieur de Voltaire à Colmar*, dans *Annuaire de Colmar*, III (1953), pp. 105 sqq. La suppression de la Compagnie de Jésus en France par Louis XV (1764) entraîna, en 1765, la transformation du Collège des Jésuites en Collège Royal, placé sous l'autorité de l'Evêque du diocèse, du Conseil souverain et de la Ville; on y élargit l'enseignement afin de détourner des Jésuites de Porrentruy les futurs prêtres d'Alsace; cf. J. Joachim, *Des Jésuites aux Jacobins: le Collège de Colmar de 1765 à 1793*, dans *Annuaire de Colmar*, VIII (1958), pp. 107-127. En 1785-87, peu avant la Révolution, on ajouta aux bâtiments construits ou aménagés par les Jésuites et leurs successeurs l'aile comprenant la salle des fêtes, surmontée de la bibliothèque, véritable joyau du style Louis XVI, et c'est J. Melling, élève de C. Van Loo et de Fr. Boucher, qui décora de ses imposantes peintures les plafonds des deux belles salles; cf. L. Kubler, *Le peintre Joseph Melling*, dans *Annuaire de Colmar*, IV (1954), pp. 106-111. Successeur du Collège Royal (1791), le Collège National disparut sans gloire en 1793; la salle des Actes retentit des discours du Club des Jacobins alors que la bibliothèque, à l'étage supérieur du bâtiment, abrita livres, archives et objets d'art provenant du séquestre révolutionnaire. Réouvert pour l'enseignement en 1796, l'établissement fut successivement Ecole Centrale du Haut-Rhin (cf. J. Joachim, *Colmar*, col. 1509), Ecole secondaire (1803), puis Collège communal de Colmar (1808), enfin Lycée (1854), puis Lycée Impérial (1856; fermeture: 3.2.1871), Lyceum allemand (depuis automne 1871), et c'est par décret du 13.12.1919 que, placé sous direction française dès novembre 1918, il prit l'appellation actuelle de "Lycée Bartholdi", en mémoire du sculpteur et statuaire colmarien Frédéric

Auguste Bartholdi (1834-1904), créateur de la statue de la Liberté de New-York, inaugurée le 28 octobre 1886, et du Lion de Belfort; cf. A. Scherlen, *op.cit.*, p. 144; J. Betz, *Heurs et tribulations de la «Liberté éclairant le monde» de Bartholdi*, dans *Annuaire de Colmar*, III (1953), pp. 140-144. Sous l'Occupation (1940-45), le Lycée Bartholdi, devenu "Oberschule", portait le nom de Matthias Grunewald; l'Occupant s'empressa aussi, dès 1940, à démolir plusieurs oeuvres d'art exécutées par Bartholdi pour sa ville natale. Durant ces années de guerre, l'enseignement proprement humanistique était assuré par un "Gymnasium" nouvellement créé et appelé d'après le grand peintre colmarien Martin Schongauer, dont on commémore, en 1991, le 500^e anniversaire de la mort. Le monument commémoratif érigé au Lycée Bartholdi porte les noms de plus de cent élèves ou anciens élèves, victimes de la guerre de 1939-1945. Nombre des anciens élèves de l'établissement, dont un prix Nobel de physique, lui ont fait honneur dans les domaines les plus divers et plusieurs de ses professeurs y ont commencé une carrière qui les a conduits aux échelons les plus élevés des institutions universitaires.

3 W.K. Zulch, *Der historische Grunewald, Mathis Gothardt-Neithardt*, München 1938 (erreur de date chez G. Méautis, *op.cit.*, p. 136); pour les monographies ultérieures de Zulch sur Grunewald, voir P. Schmitt, *Bibliographie (supra, n.1)*, 363, 374, 428, 435 et 474. Pour un historique de la thèse en question, jusqu'en 1938, cf. W.K. Zulch, *Der historische Grunewald*, pp. 9-10 et 397-398; H.J. Rieckenberg (1978), *Der historische Grunewald (supra, n.1)*, pp. 30 sqq.; W. Fraenger, *op.cit. (supra, n.1)*, pp. 119sqq.; W. Hütt, *art.cit. (supra, n.1)*, pp. 331 sqq.; H. Koegler (*infra, n.4*), p. 51. Selon Zulch, *op.cit.*, pp. 13 et 27-28, et d'autres, Nithart aurait été le nom de famille et Gothart l'appellation que le peintre se donna lui-même ("Wahlname"); certains, comme H. Feurstein ou W. Fraenger, ont soutenu que Gothart était le nom de famille. Pour plus de détails, voir W. Brucker, *art.cit. (supra, n.1)*, p. 45 et n.11; A. Kehl, "Grunewald"-Forschungen (*supra, n.1*), pp. 87-93, qui remarque que l'explication que Zulch donne du second nom (Gothart) est possible, mais reste indémontrable; W. Hütt, *art.cit.*, pp. 333-334. Sur la question de la forme exacte du nom de baptême de Maître Mathis, cf. W. Brucker, *art.cit.*, p. 44, n.11 (p. 45); A. Kehl, *op.cit.*, pp. 86-87; H.J. Rieckenberg, *Matthias Grunewald (supra, n.1)*, p. 55.

4 Les travaux de H.J. Rieckenberg sont indiqués chez W. Hütt, *art.cit. (supra, n.1)*, p. 342, n.25, et H.J. Rieckenberg, *Zum Forschungsstand (infra, n.5)*, p. 181, n.1. Selon H.J. Rieckenberg, l'auteur des peintures du retable d'Isenheim serait donc, non le peintre d'importance mineure appelé Mathis Gothart ou aussi Mathis Nithart ("Mathis Nithart ader Gothart") - et non Mathis Nithart Gothart -, né à Würzburg et mort à Halle, en 1528, mais Mathis Grun, Grun étant une "Kurzform" pour Grunewald. Sur von Sandrart et la question des premières attestations de l'appellation "Grunewald", voir A. Kehl, "Grunewald"-Forschungen (*supra, n.1*), pp. 94-98; H.J. Rieckenberg, *Matthias Grunewald (supra, n.1)*, p. 50; *Zum Forschungsstand*, pp. 185-186. Dans l'hypothèse de l'identification de "Grunewald" avec Mathis Gothart-Nithart (d'où le monogramme MGN), le nom de Grunewald passe en général pour "une invention de Sandrart" (G. Méautis, *op.cit.*, p. 136; cf. A. Kehl, *op.cit.*, p. 95). En réalité toutefois, W.K. Zulch lui-même, *op.cit. (supra, n.3)*, pp. 8, 382 (ann. 1674/75) et 396 (n.2), admettait expressément que l'appellation de Grunewald

- plutôt que d'avoir été "inventée" à proprement parler par von Sandrart (cette possibilité ne semble cependant pas être entièrement écartée; cf. aussi pp. 394-395 (n.2)) - avait été recueillie par lui, à Nuremberg, et cela, comme le supposait déjà H. Koegler, *Matthäus Merians Verzeichnis der altdeutschen Künstler und der «Mattheus Grün von Aschaffenburg»*, dans *Oeffentl. Kunst-Sammlung Basel. Jahres-Berichte 1925-1926*, NF 22-23, pp. 62-65, peu avant ou lors de l'impression de la *Teutsche Academie*. Koegler, *loc. cit.* (cf. pp. 60-61), ne pouvait se résoudre à croire que bien avant 1674/75, vers 1630, von Sandrart avait déjà employé le nom de Grunewald, lors de l'attribution à son véritable auteur du *Saint Jean* qu'il dit avoir vu chez le pape (n° 36, du catalogue de Bianconi-Vaisse, p. 97); cf. H. Feurstein, *op.cit. (infra, n.9)*, pp. 16-17. Evoquant la "Vorzeichnung" conservée de von Sandrart et signalée par R.A. Peltzer, *Sandrart-Studien*, dans *Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst*, NF 2 (1925), pp. 112-113 et 128, W.K. Zulch, *op.cit.*, pp. 395-396 (n.2), a confondu entre elles les deux gravures de von Sandrart rapportées à la personne de Grunewald. Modifiant son point de vue antérieur, A. Kehl, *Überlegungen (supra, n.1)*, p. 179, n.32 (cf. p. 161), écrit en 1979: "Die neuere Literatur hat den Namen Grunewald von Sandrart übernommen, einen Namen, den Sandrart von Behauptungen her wußte".

5 La question de l'identité de Grunewald a donné lieu à un débat passionné lors de la "Table ronde" de 1974, à laquelle, multipliant les travaux concernant ce problème, H.J. Rieckenberg présenta ses thèses; le Colloque n'a pas pu conclure sur ce point essentiel; cf. *Cahiers alsaciens*, XIX (*supra, n.1*), pp. 5-6 et 13-14. En 1978, H.J. Rieckenberg, *Der historische Grunewald (supra, n.1)*, pp. 34-36, n'hésita pas à accuser Zulch d'avoir falsifié volontairement les faits et d'avoir réussi à tromper ses lecteurs: bien qu'ayant reconnu l'identité exacte de Grunewald, Zulch, en 1938 (n'est-ce qu'une pure coïncidence que le "Vorwort" est daté du 20 avril, anniversaire d'Hitler?) et auparavant déjà, aurait rejeté l'assimilation avec Mathis Grun, celle-ci entraînant le mariage, en 1512, du grand peintre allemand avec Anna, la jeune Juive récemment convertie à Francfort. Les partisans de Zulch restent nombreux; cf. P. Strieder, *Pantheon*, XXX (1972), p. 521; H. Geissler, *Meister Mathis - Leben und Werk (supra, n.1)*, p. 267, n.2; H. Blum, *Le problème des signatures de Grunewald*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX, p. 101; L. Behling, *op.cit. (supra, n.1)*, Nachwort (p. 24: bonne bibliographie récente); W. Hütt, *art.cit. (supra, n.1)*, pp. 336-339 (avec référence à E.M. Vetter et A. Kehl); W. Deyhle, *art.cit. (infra, n.17)*, pp. 29-35, admettant toutefois que la thèse de Zulch n'est pas prouvée *stricto sensu*; dans le même sens, F. Sarwey, *op.cit. (infra, n.13)*, p. 68. Bonne synthèse: P. Vaisse, dans: P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit. (supra, n.1)*, p. 106 (cf. pp. 6-7). Pour une prise de position plus récente de H.J. Rieckenberg, voir *Zum Forschungsstand über die Biographie des Schöpfers des Isenheimer Altars*, dans *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte*, 50 (1987), pp. 181-196.

6 W.K. Zulch, *op.cit. (supra, n.3)*, pp. 41 sqq.; cf. G. Méautis, *op.cit.*, p. 136; A. Weixlgärtner (*infra, n.21*), pp. 18, 106-107, 131; H. Geissler, *art.cit. (supra, n.1)*, pp. 31-32; W. Hütt, *op.cit. (infra, n.21)*, pp. 25-28; P. Elou Leclerc, *Matthias Grunewald*, Paris 1984, pp. 109-110.

7 Voir surtout A. Kehl, *Überlegungen (supra, n.1)*, p. 179, n.30. H.J.

Rieckenberg, *Matthias Grünewald* (*supra*, n.1), pp. 48 et 101, s'élève également contre la thèse de Zülch; cf. *Der historische Grünewald*, dans *JfL*, 1980 (*supra*, n.1), p. 25; cependant, il s'agit dans son cas d'un personnage au profil d'existence différent. Zülch lui-même, plus tard, atténua quelque peu son point de vue. Cf. W. Brucker, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 47-48 et 53; L. Behling, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 3, 6 et 20; W. Hutt, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 339-341, qui toutefois, appartenant alors à la RDA, insiste tout particulièrement sur l'attention et l'intérêt que le peintre a dû porter au drame social de son temps, drame qui avait aussi une dimension religieuse.

8 Cf. W. Brucker, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 47-48; A. Kehl, "Grünewald"-*Forschungen* (*supra*, n.1), pp. 109-111; *Überlegungen* (*supra*, n.1), pp. 178-179, n.30; H.J. Rieckenberg, *Matthias Grünewald* (*supra*, n.1), pp. 48 et 101-102; *Der historische Grünewald*, dans *JfL*, 1980 (*supra*, n.1), pp. 24-25; L. Behling, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 21. Bonnes introductions sur Grünewald et son temps dans les ouvrages d'A. Weixlgärtner et de W. Hutt (*infra*, n.21).

9 H. Feurstein, *Matthias Grünewald*, Bonn 1930 (corriger l'orthographe du nom de l'auteur chez Méautis, *op.cit.*, p. 136). Cf. W.K. Zülch, *op.cit.* (*supra*, n.3), pp. 28-29; L. Lindner, *Ruf aus der Stille. Ein Grünewald-Buch*, Wuppertal 1949, p. 191; L. Kubler, *Colmarer Beiträge* (*supra*, n.2), pp. 211-213; *Issenheimer Miscellen*, dans *Annuaire de Colmar*, VI (1956), pp. 27-28 (sur l'influence possible du couvent des Dominicaines de Schönsteinbach, situé près d'Isenheim et dont sainte Birgit était la patronne); les travaux de L. Kubler, L. Behling et A. Nemilov chez P. Schmitt, *Bibliographie* (*supra*, n.1), 486, 651, 684 et 722; A. Weixlgärtner, *op.cit.* (*infra*, n.21), pp. 48 et 81; P. Strieder, *art.cit.* (*infra*, n.16), pp. 55-56; L. Behling, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 15 et 22; *Die Pflanze* (*infra*, n.19), pp. 147-148; Chr. Heck, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 58; W. Hutt, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 332 et 340; P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 91-92.

10 Cf. A. Châtelet, *Unité ou diversité du thème du retable d'Isenheim*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (*supra*, n.1), p. 68; du même, *Grünewald en 1974*, *ibid.*, p. 6, ainsi que le c.r. des discussions sur les communications du R.P. Poulenc et de A. Châtelet, *ibid.*, p. 70. Voir déjà E.M. Vetter, *Die Kreuzigungstafel des Issenheimer Altars*, pp. 27, n.3, et 52-54, n.123 (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, Philos.-hist. Kl., 1968, 2). D'autres sources théologiques que sainte Birgit ont été mises en évidence dans le retable d'Isenheim et l'on a accordé plus d'importance à la tradition iconographique qu'aux textes; cf. aussi P. Vaisse, dans: P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 109.

11 Des reconstitutions dessinées de l'état primitif du retable ont été proposées par J. Harnest, *Der Altar und das Raumproblem*, dans: M. Seidel, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 253-255. Ce qui restait du retable démantelé étant devenu objet de musée, il appartient aux historiens de l'art de reconstituer peu à peu le schéma originel selon lequel étaient ordonnés sculptures et panneaux peints du monument. D'ailleurs, qui, à Isenheim, voyait le polyptyque (chanoines, pèlerins, malades) et quand les différents aspects en étaient-ils visibles? Sur la question complexe de la véritable fonction du retable, voir notamment A. Mischlewski, *Die Auftraggeber* (*supra*, n.1), pp. 17-18; Chr. Heck, *op.cit.*

(*supra*, n.1), pp. 11-15; P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 89-90 et 108. W.K. Zülch, *op.cit.* (*supra*, n.3), p. 143, dont s'est sans doute inspiré G. Méautis, *op.cit.*, p. 131, exagère l'importance de l'interprétation médicale du retable; cf. E.M. Vetter, *op.cit.* (*supra*, n.10), p. 27. Pour le rôle thérapeutique de l'oeuvre, voir aussi A. Hayum, *Meaning and Function of the Isenheim Altarpiece: the hospital context*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (*supra*, n.1), pp. 77-89 (p. 90: discussion), puis M. Richter, *art.cit.* (*infra*, n.17), pp. 88-100; sur les implications architecturales, cf. Chr. Heck, *Les bâtiments* (*supra*, n.2), p. 129. Après Schongauer et Grünewald, il appartient aussi à Holbein l'Ancien de créer à Isenheim une de ses peintures maîtresses; cf. A. Girodie, *Martin Schongauer et l'art du Haut-Rhin au XV^e siècle*, Paris 1911, pp. 123 sqq.; H. Reinhardt, *Hans Holbein le Jeune et Grünewald*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX, p. 167. Quant au fameux retable, toujours admiré par les voyageurs, le lien qui l'unissait au nom de son peintre s'abolit peu à peu. En 1675, von Sandrart, qui cite, par oui-dire, le *Saint Antoine* seulement du retable d'"Eysenach", déplore l'oubli où était tombé Grünewald. Jusqu'au XIX^e siècle, le retable fut attribué à différents peintres allemands, Durer notamment, et c'est le jeune Jacob Burckhardt, *Mitteilungen aus Basel*, dans *Kunstblatt*, 1844, pp. 151-152, qui, reconnaissant l'unité de l'oeuvre démembrée depuis la Révolution - tout en prétendant y déceler trois mains différentes, mais non dans le sens indiqué par Bianconi-Vaisse, *op.cit.*, p. 90 -, prononça aussi le nom de Grünewald, non il est vrai en tant que "le premier" (H. Reinhardt, *art.cit.*, p. 172), mais précédé par C.M. Engelhardt (1820), lequel avait cependant encore attribué toute une partie des panneaux à une création de Durer; en 1873-1876, revenant sur ses conclusions antérieures, A. Woltmann intégra définitivement le polyptyque à l'oeuvre de Grünewald. Cf. A. Waltz, *Bibliographie de la Ville de Colmar*, Colmar 1902, 916, 931, 938; H.A. Schmid, *op.cit.* (*supra*, n.2), II, pp. 104 sqq., 325 sqq., 364-370; Zülch, *op.cit.*, pp. 139, 385 sqq., 393; W. Hutt, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 330-331. L'allusion de H. Blum, *art.cit.* (*supra*, n.5), p. 101, n.21, à la notice de 1844 fait l'impulsion décisive que la critique grünewaldienne doit à l'action de J. Burckhardt, qui ne cessa de proclamer la grandeur de Grünewald; cf. Kurt Martin, *Jacob Burckhardt und die Karlsruher Galerie. Briefe und Gutachten*, Karlsruhe 1941, pp. 96-109, et surtout W. Kaegi, *Jacob Burckhardt. Eine Biographie*, Basel (-Stuttgart), II-VII (1950-1982) (références: t. VII, p. 280). Autre illustre témoin bâlois de la renaissance grünewaldienne, le peintre Arnold Böcklin, grand admirateur des peintures d'Isenheim, qu'il vit pour la première fois sans doute entre 1866 et 1868, et qui, comme Burckhardt, fit souvent le pèlerinage de Colmar; cf. H.A. Schmid, *Böcklin und Jakob Burckhardt*, dans *Oeffentl Kunst-Sammlung Basel. Jahres-Bericht 1927*, N.F. 24 (1928), pp. 35 sqq.; O. Kurz, dans: A. Weixlgärtner, *op.cit.* (*infra*, n.21), p. 140.

12 G. Méautis, *op.cit.*, p. 137. La date qu'on a voulu lire sur le vase placé devant Marie-Madeleine - deux fois les chiffres 1 et 5, un intervalle séparant les deux groupes de signes - reste très hypothétique; à tort, H.J. Rieckenberg, *Matthias Grünewald* (*supra*, n.1), p. 80 et n.116 (p. 108), ne fait état que d'un seul 15, = 1515. Parmi les auteurs qui sont convaincus de la présence d'un millésime sur le vase, on note W.K. Zülch, *op.cit.* (*supra*, n.3), pp. 3, 25, 150 et 366; L. Lindner, *op.cit.* (*supra*, n.9), p. 182; H. Geissler, *Meister Mathis - Leben und Werk* (*supra*, n.1), p. 24; *Der Altar - Daten und Fakten im Überblick*

(*supra*, n.2), p. 39; cf. p. 48 de l'ouvrage collectif de M. Seidel; cf. W. Hutt, *op.cit. (infra*, n.21), p. 96. En 1963, W. Brucker, *art.cit. (supra*, n.1), pp. 50-52, 57 et 62, affirmait que la date de 1515 n'était alors pas contestée, mais, tout en la présentant comme une certitude, il n'en reconnaissait pas moins qu'elle n'était pas "über jeden Zweifel erhaben". En 1964, évoquant l'avis de H.A. Schmid, *op.cit. (supra*, n.2), II, pp. 138-139, qui, en 1911, rejetait catégoriquement l'hypothèse de l'existence d'un millésime sur le vase de Marie-Madeleine sans pour autant nier la ressemblance des signes peints avec des chiffres arabes, A. Kehl, "Grünwald"-Forschungen (*supra*, n.1), pp. 37, n.78, et 41, n.78 c. faisait remarquer que la date de 1515 restait "sehr umstritten" et considérait que le retable ne porte ni marque d'origine ni date. Plus récemment, Chr. Heck, *op.cit. (supra*, n.1), pp. 19 et 62, à propos de la date de 1515: "cette hypothèse ne résiste pas à un examen approfondi", "(...) date (...) très hypothétique". Doutes: A. Weixlgärtner, *op.cit. (infra*, n.21), p. 52; P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit. (supra*, n.1), pp. 83, 90, 91 et 108. Au contraire, L. Behling, *op.cit. (supra*, n.1), pp. 4 et 12, se prononce de manière d'abord plus réservée, puis très affirmative en faveur de la date. En général, il est uniquement question d'un millésime et non aussi d'une signature de l'artiste. Cependant, dès 1955-56 - on n'a pas toujours rendu compte de façon tout à fait exacte du contenu des deux articles ci-après - L. Kubler, *Colmarer Beitrag* (*supra*, n.2), pp. 213-214, et *Isenheimer Miscellen (supra*, n.9), pp. 28-30, signalait qu'un employé du Musée d'Unterlinden, Charles Fellmann, avait cru lire, sur une reproduction photographique du vase posé près de Marie-Madeleine, dans l'espace séparant les deux 15, le monogramme MG, les mêmes lettres donc que celles indiquées par G. Méautis, *loc.cit.*, qui toutefois ne donne aucune précision d'ordre paléographique à leur sujet; consulté par L. Kubler, W.K. Zülch montra que la forme particulière du M ne faisait pas obstacle à l'hypothèse du monogramme. Celle-ci ne semble cependant pas avoir eu beaucoup de succès; cf. P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.*, p.91; H. Blum, *art.cit. (supra*, n.5), pp. 91 sqq., ne la mentionne pas. L. Kubler, *loc.cit.*, signalait d'ailleurs également une curieuse interprétation hébraïque des signes dans l'espace séparant les deux 15. Cf. aussi F. Sarwey, *op.cit. (infra*, n.13), pp. 43, 48 et 74-75, pour une interprétation cabalistique du "15 - 15" en rapport avec des signes hébraïques.

13 Sur l'intervention de 1965, voir P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit. (supra*, n.1), p. 90; Chr. Heck, *Les présentations (supra*, n.2), pp. 29-30; cf. les titres cités chez P. Schmitt, *Bibliographie (supra*, n.1), 625, 652, 660. L'intervention des deux panneaux fixes a été contestée par un certain nombre de spécialistes grünewaldiens: J. Harnest, *art.cit. (supra*, n.11), pp. 251 (à propos de la construction perspective de l'espace chez Grünwald), 253 et 276-277 (n.4); B. Saran, *Von der Macht des Wortes im Bild*, dans: M. Seidel, *op.cit. (supra*, n.1), p. 222 et n.12 (p. 272); H. Geissler, dans: M. Seidel, *op.cit.*, 48; cf. P. Vaisse, dans: P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.*, p. 108. A lire W. Fraenger, *op.cit. (supra*, n.1), pp. 155 et 297, n.27, il semblerait qu'on ait à nouveau rétabli la situation antérieure! Parmi ceux qui se sont prononcés pour la disposition actuelle, notons M. Lanckoronska, *art.cit. (infra*, pp. 165-166; E.M. Vetter, *Der Isenheimer Altar des Matthias Grünwald. Ikonographie und Deutung*, dans *Jahrbuch der Staatlichen Kunstsammlungen in Baden-Württemberg*, 8 (1971), pp. 40-41 et nn. 43-46 (p. 59); A. Châtelet, *art.cit. (supra*, n.10), p. 68; J.-M. Gall (cf. *Cahiers alsaciens*, XIX (*supra*, n.1), p. 76); P. Strieder, *Pantheon*, 29

(1971), p. 169, dans son c.r. de L. Behling, *op.cit. (supra*, n.1), laquelle signalait (pp. 13-14) certains avantages que lui paraissait présenter la disposition antérieure des volets fixes du retable (cf. *Historisches Jahrbuch*, 94 (1974), p. 429). Dès 1955, Franziska Sarwey avait plaidé pour l'intervention; cf. F. Sarwey, *Grünwald-Studien zur Realsymbolik des Isenheimer Altars*, hrsg. u. bearb. von H.Möhring, Stuttgart 1983, pp. 44, 52, 109 (n.49), 89 (description erronée de l'état actuel) et 110 (n.87). En prenant position sur les vues de F. Sarwey, L. Kubler, *Colmarer Beitrag (supra*, n.2), pp. 215-217, et *Isenheimer Miscellen (supra*, n.9), pp. 31-32, fit état de certaines réserves, se demandant en particulier si Lersé, dans son texte, qui reste problématique, a toujours entendu "droite" et "gauche" au sens héraldique et non aussi, le cas échéant, par rapport au spectateur; cf. W. Brucker, *art.cit. (supra*, n.1), p. 52; H.A. Schmid, *op.cit. (supra*, n.2), p. 329, s'était borné à noter: "Links und rechts wird durchwegs im heraldischen Sinne, also umgekehrt wie heute bei Beschreibung von Kunstwerken gebraucht". H. Reinhardt, *Les notices du collectionneur bâlois Rémy Faesch mentionnant une copie de l'autel d'Isenheim exécutée au XVI^e siècle (sic!)*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (*supra*, n.1), pp. 197-198, qui objecte à la présentation actuelle des volets qu'elle ne respecte pas la loi de la perspective et que Jean-Baptiste se trouve être écrasé par la puissante figure de saint Antoine, envisage la possibilité que le retable, mis en sécurité à Thann durant plusieurs années au cours du XVII^e s., comme nous l'apprend Remigius Faesch (1595-1667), n'ait pas été remonté correctement lors de son retour à Isenheim. H. Reinhardt (cf. le même, *art.cit. (supra*, n.11), pp. 171-172) admet d'ailleurs que Faesch, qui attribue les peintures d'Isenheim à "Mattheus von Aschaffenburg" et reproduit, parmi ses *signa* de peintres, à deux reprises le monogramme MG de "Mat(t)hess Grun von Aschaffenburg", a pu lire encore ce monogramme sur l'ancien socle de la prédelle, qui a dû disparaître lors du démontage des années 1651-1654 (R. corrige la date de 1656-57, donnée par Faesch). Mais Faesch connaissait-il vraiment le retable de vue? Les indications qu'il donne à son sujet me laissent sceptique. Sur Faesch et la question du nom du peintre du retable et celle du monogramme, voir aussi H.A. Schmid, *op.cit.*, pp. 11-14, 104, 119 et 298-299; W.K. Zülch, *op.cit. (supra*, n.3), pp. 3, 28, 138 et 380-381 (Faesch ne connaît le retable qu'indirectement sans doute, par von der Grun - et non "von der Grub" (Zülch)! -, ancien gouverneur de Thann); A. Kehl, "Grünwald"-Forschungen (*supra*, n.1), pp. 41, n.78 c. et 95 sqq.; H.J. Rieckenberg, *Matthias Grünwald (supra*, n.1), pp. 50-51; H. Blum, *art.cit. (supra*, n.5), p. 92, n.5. Quant à Franz Lersé (1749-1800), dont Goethe a laissé un souvenir impérissable dans son "Götz von Berlichingen" ainsi que dans "Dichtung und Wahrheit", voir, sur sa vie et sa personne, notre note 2 et surtout H.A. Schmid, *op.cit.*, II, p. 105; L. Kubler, *François Christian Lersé (supra*, n.2), pp. 116-123, et *Colmarer Beiträge (supra*, n.2), pp. 207-209; M. Lanckoronska, *Franz Christian Lersé, ein Jugendfreund Goethes*, dans *Jahrbuch der Sammlung Kippenberg*, N.F., 2 (1970), pp. 151-169; Chr. Florack-Kroll, *Franz Lersé (Lersé)*, dans *Neue Deutsche Biographie*, 14 (1985), pp. 320-321. Lersé était originaire de Bouxwiller, ville du comté alsacien de Hanau-Lichtenberg située au pied du Bastberg, où, dit la légende, les sorcières, rassemblées au mont Saint-Michel tout proche ("Hexenschule"), vont faire le sabbat; Goethe y a trouvé l'inspiration pour des scènes de la "Walpurgisnacht". En 1771, à Strasbourg, Lersé célébra Homère, Ossian et Shakespeare comme chefs de file de la sainte Poésie. Comme historien, il est l'auteur d'une "Geschichte der

Reformation der ehemaligen Reichsstadt Colmar und ihrer Folgen bis 1632", c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Gustave Horn et des Suédois, qui se flattaient de "couper le nez et les oreilles" aux Jésuites. Lersé visita à plusieurs reprises l'église conventuelle d'Isenheim; il y conduisit, en 1780, le peintre et graveur suisse J.H. Lips, dont on connaît les relations avec Goethe. Des lettres adressées aux amis suisses, à Jakob Sarasin, à Bâle, et au prédicateur zurichois J.C. Lavater, témoignent de l'admiration enthousiaste de Pfeffel et de son entourage pour les peintures du retable, attribuées alors à Dürer; cf., entre autres, R. Riggerbach, *Zur Grunewaldbegeisterung des Pfeffelschen Kreises*, dans *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, 14 (1915), pp. 274-277. Le 24 janvier 1781, Lersé donna lecture d'une description du retable d'Isenheim aux amis du cercle littéraire de Pfeffel, le "Leseverein" de la paroisse protestante de Colmar; à la suite des précisions apportées en son temps par Paul Bolchert, conservateur de la Bibliothèque du Consistoire protestant de Colmar, et notre ancien maître de latin auquel nous gardons tout particulièrement un souvenir reconnaissant, on peut être sûr que le texte manuscrit anonyme, consacré au même sujet, qui est conservé à la Bibliothèque de la Ville de Colmar sous la cote 761^{1,2} (reproduit chez H.A. Schmid, *op.cit.*, II, pp. 329-338, et partiellement, chez Zulch, *op.cit.*, pp. 386-390), est bien identique avec celui de Lersé; H.A. Schmid, *op.cit.*, p. 105 et n.5, sur une suggestion de l'archiviste Hauviller, l'avait déjà attribué à l'ami de Goethe. J'ignore pour quelle raison Chr. Heck, *De l'antique au gothique: redécouverte et sauvegarde de l'art médiéval en Haute-Alsace à la suite de la Révolution*, dans *Annuaire de Colmar*, XXXVI (1988-1989), p. 159, indique la date très vague de "probablement (...) vers 1780-1790" pour la rédaction du texte. Les indications sur la mort de Lersé dans l'ouvrage de K. Ipsier, *Mit Goethe im Elsaß. Ein Student macht Geschichte*, Berg am See 1988, p. 117, doivent être corrigées.

14 Déjà Fr. Rieffel et H.A. Schmid, *op.cit.* (*supra*, n.2), II, p. 60, avaient admis, sur la base d'un rapprochement avec le prétendu portrait de jeunesse de Grunewald par Dürer, reproduit en 1675 dans la "Teutsche Academie" de von Sandrart (H.A. Schmid, *op.cit.*, II, pp. V, 302 (23) et 304 (24); W.K. Zulch, *op.cit.* (*supra*, n.3), fig. 22 et pp. 384-385, 429 n.74) - le modèle de von Sandrart était en réalité un dessin de Wolf Huber, daté de 1522 -, la possibilité de voir dans la tête de saint Sébastien un autoportrait de Grunewald. Arguant que ce rapprochement n'est pas probant et que l'on ignore l'identité du personnage représenté par Huber, W.K. Zulch, *op.cit.*, pp. 63-65 (cf. pp. 395-396), a rejeté cette hypothèse; cf. W. Fraenger, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 153-193; W. Brucker, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 48 et 49, n. 49-51. Un examen radiologique du tableau de Grunewald ayant fait bien apparaître le premier état de la tête du saint, qui, selon H. Blum, donnerait plus de vraisemblance au rapprochement proposé avec la gravure de von Sandrart, un débat assez vif s'est engagé sur la question au Colloque de 1974; cf. *Cahiers alsaciens*, XIX, (*supra*, n.1), pp. 71-74: alors qu'A. Chastel n'était guère disposé à considérer le visage du saint Sébastien - probablement un portrait - comme un autoportrait, A. Châtelet pensait ne pas devoir mettre en doute la valeur de la gravure de von Sandrart, qui se trouve d'ailleurs imprimée sur la couverture du tome XIX des *Cahiers alsaciens* (p. 71: erreur de référence dans la légende de la reproduction; cf. aussi p. 74). Pour Chr. Heck, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 26, l'identification de saint Sébastien avec Grunewald - admise aussi par A. Kehl,

Überlegungen (*supra*, n.1), p. 169 - reste "sans preuve". Hypothèse ingénieuse sur les origines des deux états de la tête de saint Sébastien chez W. Lücking, *op.cit.* (*infra*, n.23), pp. 113 (le rapprochement opéré par H. Blum portait sur la gravure de von Sandrart, mais non sur le fameux portrait du jeune peintre, n° 85 du Catalogue de P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 102, en qui Zulch, en 1929, a voulu voir un autoportrait autographe (MN) de Grunewald adolescent!), 130-131 et 192-193, qui admet que "Mathis Nithart ader Gothart" était le *famulus* de Grunewald. Pour la peinture portant la marque MN, cf. A. Weizlgartner, *op.cit.* (*infra*, n.21), p. 25; W. Brucker, *art.cit.* (*supra*, n.1), p. 45 et n.7-10 (p. 44); W. Hütt, *op.cit.* (*infra*, n.21), p. 152; *art.cit.* (*supra*, n.1), p. 338. Un résumé des résultats de l'étude radiologique des deux volets fixes du retable a été donné par H. Blum, *L'Information d'Histoire de l'Art*, 17 (1972), pp. 199-206; pour les deux versions du paysage représenté sur le *Saint Sébastien*, dans l'ouverture de la fenêtre, voir *ibid.*, p. 202; *Cahiers alsaciens*, XIX, p. 74; P. Vaisse, dans: P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.*, p. 108. L'étude matérielle de ce panneau - la découverte, en l'occurrence, ne doit rien aux techniques radiologiques elles-mêmes - a aussi fait apparaître, en-dessous de la base du socle sur lequel se tient saint Sébastien, des éléments pigmentaires structurés en lesquels on a voulu reconnaître un monogramme du peintre, à savoir un G surmontant un M suivi d'un N; cf. H. Blum, *L'Information d'Histoire de l'Art*, 1972, pp. 206-207; le même, *art.cit.* (*supra*, n.5), pp. 91-102; L. Sittler, *La question de la signature de Grunewald sur le Retable d'Isenheim*, dans *Annuaire de Colmar*, XXII (1972), pp. 29-30; H. Geissler, *art.cit.* (*supra*, n.2), p. 39. Des réserves sur l'identification de ces traces avec des lettres d'un monogramme ont déjà été exprimées au Colloque même de 1974; cf. *Cahiers alsaciens*, XIX, p. 102. Voir, en outre, H.J. Rieckenberg, *Matthias Grunewald* (*supra*, n.1), p. 56 et n.31 (p. 104); A. Kehl, *Überlegungen*, p. 169; W. Lücking, *op.cit.*, p. 169; P. Vaisse, *loc.cit.* P. Schmitt, l'ancien conservateur du Musée d'Unterlinden, était plus convaincu par la lecture de H. Blum - cf. B. Saran, *art.cit.* (*supra*, n.13), pp. 241-242 et 274, n.60 (avec des erreurs!) - que Chr. Heck, *op.cit.*, p. 26 ("hypothèse sans fondement"). L'hypothèse de la présence d'une signature sur le vase aux pieds de Marie-Madeleine (*Crucifixion*) n'est plus évoquée par H. Blum (*supra*, n.12).

15 Avec raison, G. Méautis, *op.cit.*, p. 133, s'élève contre les jugements absurdes de J.-K. Huysmans (1848-1907), qui, en l'occurrence, définissait la Vierge de l'Annonciation crûment comme une "bonne Allemande nourrie de salaisons et soufflée de bière". On a sans doute exagéré le rôle que "les études enthousiastes de Huysmans" (P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 11) ont joué dans la critique grunewaldienne et dans la redécouverte du peintre; pour P. Vaisse, *op.cit.*, p. 5, qui condamne sans appel la ridicule prétention du style ampoulé de Huysmans, les lignes consacrées à la Vierge du panneau de la Nativité "suffisent à disqualifier cette fausse gloire de la critique", qui reproche au fond à Grunewald de ne pas avoir peint ses Vierges sous les traits de belles Parisiennes du monde. Sur Grunewald chez Huysmans (Colloque de Bâle, Mulhouse et Colmar sur l'esthétique de Huysmans, 1984), cf. Chr. Heck, dans: Chr. Heck-R. Recht, *op.cit.* (*infra*, n.23), p. 49, n.1; le même, *Le Pseudo-Desiderius Beychel* (*infra*, n.23), p. 155.

16 On a rapproché la Vierge de la Nativité de l'oeuvre maîtresse de Martin

Schongauer, la Vierge au Buisson de Roses peinte en 1473 pour la Collégiale Saint-Martin de Colmar (L. Sittler, *Annuaire de Colmar*, XXII (1972), pp. 23-27; volé dans la nuit du 10 au 11 janvier 1972, l'immortel chef-d'oeuvre a été retrouvé depuis). C'est le double panneau de l'Incarnation qui a le plus passionné les iconologues en quête de représentations symboliques, suscitant un grand nombre d'interprétations et d'hypothèses. Même les humbles objets qui témoignent de l'humanité du Christ se sont vu attribuer encore un sens plus profond que celui de souligner plus nettement l'idée de l'incarnation (pour ce point de vue là, cf. E.M. Vetter, *art.cit.* (supra, n.13), p. 52); voir, entre autres, pour le motif du baquet, P. Strieder, *Coffre, baquet et sarcophage dans la première ouverture du retable d'Isenheim*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (supra, n.1), pp. 57-58 (pour une discussion de cette question, cf. p. 59). Le vase de nuit entre le baquet et le lit de l'enfant porte des caractères hébraïques, à fonction décorative, dont la suite ne donne pas de texte cohérent; évoquant l'origine juive du petit Jésus, ils témoignent aussi du renouveau de l'intérêt pour les études hébraïques à l'époque de l'humanisme. Cf. L. Kubler, *Colmarer Beiträge* (supra, n.2), p. 214; *Isenheimer Miscellen* (supra, n.9), p. 29.

17 Ce personnage représente-t-il un malade, démon ou humain, atteint du feu Saint-Antoine (V.H. Bauer, *op.cit.* (supra, n.1), pp. 6, 76, 78) ou, vrai musée de pathologie, montre-t-il les caractères spécifiques de maladies diverses, pour autant qu'on les distinguât alors (W. Kuhn, *Annuaire de Colmar*, II (infra, n.19), p. 20)? Cf. H.A. Schmid, *op.cit.* (supra, n.2), II, p. 185, n.1; A. Hayum, *art.cit.* (supra, n.11), p. 77, n.1. Démon ou humain? Cf. A. Hayum, *art.cit.*, p. 86, n.22; M. Richter, *Zur Entstehung und Bestimmung des Isenheimer Altars*, dans *Konsthistorisk tidskrift*, 50 (1981), p. 94; P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (supra, n.1), p. 93. On a relevé que quelques-uns des démons représentés par la "Tentation" ont le corps couvert d'affections cutanées; cf. J.-M. Massing, *Etude iconographique de l'agression de saint Antoine de Grunewald*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (supra, n.1), pp. 120 sqq. Un autre personnage du tableau a particulièrement retenu l'attention de G. Méautis, *op.cit.*, pp. 133-134, qui, comme W.K. Zulch, *op.cit.* (supra, n.3), p. 214, voit dans le démon "brandissant une cuillère à pot" ("un simple bras", selon Méautis, mais cela est invraisemblable) une allusion aux misères et déboires domestiques du peintre. Cependant, d'autres explications ont été données du "ubel verheuradet gewesen" de von Sandrart. Selon A. Kehl, *Überlegungen* (supra, n.1), pp. 166 et n.52 (p. 182), 170-171 et n.72-73 (p. 185), et p. 184, n.57, cette indication se rapporterait à une longue maladie de la femme de Grunewald: pour H.J. Rieckenberg, *Matthias Grunewald* (supra, n.1), pp. 92 et 102, ce serait la folie d'Anna, la Juive convertie épousée par Mathis Grun et ayant longtemps vécu dans un hospice, qui correspondrait aux malheurs matrimoniaux de l'artiste; cf. le même, *Der historische Grunewald*, dans *JfL*, 1980 (supra, n.1), pp. 22 et 25; *Zum Forschungsstand* (supra, n.5), pp. 193-194, contre W. Lucking, *op.cit.* (infra, n.23), pp. 137, 154 sqq., 192 et 222-223, qui imagine encore des difficultés conjugales entre les époux. P. Vaisse, dans: P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (supra, n.1), p. 106, fait remarquer que le propos de von Sandrart sent le lieu commun. A noter d'ailleurs que, se contredisant, W.K. Zulch, *op.cit.*, pp. 32, 54 et 59, considère le mariage de Grunewald comme une invention de von Sandrart, et, de plus, laisse entendre qu'Endres, le fils

adoptif de Mathis Nithart (sur lequel, cf. W.K. Zulch, *op.cit.*, pp. 376-378; A. Kehl, "*Grunewald*"-Forschungen (supra, n.1), pp. 44-48, 77-83 et 100-101; attesté encore en 1553), pourrait être un enfant naturel du peintre, tout en affirmant que, lors de la rédaction du testament de celui-ci et à sa mort (1527-28), il n'existait pas de "leibliche Nachkommen". Selon H. Geissler, *art.cit.* (supra, n.1), pp. 23-24, 32, 35 et 269, n.35, Grunewald serait resté célibataire. En revanche, parmi les partisans du mariage, on note aussi B. Saran, *Matthias Grunewald. Mensch und Weltbild*, München 1972, pp. 150-152. Un enfant - encore en bas âge lorsque la femme de Mathis Grun tomba malade en 1523 - apparaît également dans le scénario biographique présenté par H.J. Rieckenberg. Restons donc très réservés face aux affirmations relatives au "regret poignant de Grunewald de ne pas avoir eu d'enfant" (G. Méautis, *loc.cit.*). Sur les étranges révélations faites, à partir de documents et d'indications de la famille Niedhardt ("*Nithardum Chronica*"), par H. Voßberg, depuis 1972, pour la première fois dans *Archiv für Sippenforschung*, 37-38 (1971-72), pp. 462-474, voir H. Geissler, *art.cit.*, p. 267, n.6; P. Schmitt, *Bibliographie* (supra, n.1), 734, pp. 255-256; A. Kehl, *Überlegungen* (supra, n.1), pp. 168-169 et 183-184; W. Deyhle, *Zu Mathis Grun und Mathis Nithart oder Gothart*, dans *Zeitschrift des Deutschen Vereins für Kunstwissenschaft*, 33 (1979), p. 35, n.64; H.J. Rieckenberg, *Zum Forschungsstand*, pp. 194-195. Récits authentiques, inventions romanesques? Né en 1512 à Strasbourg, Endres Nithart serait le fruit d'une liaison de Mathis Gothart-Nithart (né en 1455) avec Maria Huter, fille d'Urban Huter, peintre à Colmar (sur lequel, voir L. Kubler, *Annuaire de Colmar*, III (1953), pp. 47-57; Chr. Heck, *De l'antique au gothique* (supra, n.13), p. 170, n.42), enfant accueilli avec joie par Anna, l'épouse légitime du peintre, qui ne pouvait lui donner de descendance ("ubel verheuradet").

18 Sources antiques pour la connaissance de la biographie du patron, d'origine copte, des Antonites, mort en 356 à l'âge de 105 ans, figure essentielle du monachisme primitif: le texte grec de la *Vie d'Antoine* par Athanase (295-373), évêque d'Alexandrie, grand adversaire de l'arianisme, et sa traduction latine par Evagre, évêque d'Antioche (388-393). Cf. B. Altaner⁹-A. Stuiber, *Patrologie*, Freiburg-Basel-Wien 1980, pp. 276 et 604. Des aspects de la description de l'agression des démons se retrouvent dans le très populaire ouvrage *Legenda Aurea* du Dominicain d'Italie du Nord, Jacques de Voragine (XIII^e s.); mais J.-M. Massing, *art.cit.* (supra, n.17), p. 106, note que pareils textes n'offraient "qu'un cadre général tout à fait insuffisant pour l'élaboration d'une composition aussi complexe" que celle de Grunewald. Quant à saint Paul l'Ermite (Paul de Thèbes), sa biographie originelle est due à saint Jérôme (340/50-419/20). Cf. H.A. Schmid, *op.cit.* (supra, n.2), II, pp. 88, 174-176 (remarques importantes sur les paroles de saint Antoine à Jésus), 180-181 et 187-189. Pour ce qui est plus particulièrement du massif montagneux de la "Tentation", on a parfois voulu y reconnaître les montagnes de Montserrat, que Grunewald aurait pu voir durant un hypothétique voyage fait en Espagne; références chez P. Schmitt, *Bibliographie* (supra, n.1), p. 265, s.v. Montserrat; cf. W. Brucker, *art.cit.* (supra, n.1), pp. 46-47, n.22. De manière générale se pose la question de savoir d'où Grunewald s'est inspiré pour ses admirables motifs de la haute montagne. Expérience directe: Alpes, hautes Vosges? "Donaustil"? Cf. H.A. Schmid, *op.cit.*,

II, pp. 142, 157-158, 176 sqq., qui connaissait très bien les sites alpestres des Vosges; H. Blum, *L'Information d'Histoire de l'Art*, 1972 (*supra*, n.14), p. 202; Ch. Sterling, *Grünwald vers 1500-1505*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (*supra*, n.1), pp. 139-144; A. Kehl, *Überlegungen* (*supra*, n.1), p. 160; F. Sarwey, *op.cit.* (*supra*, n.13), pp. 65 et 80; P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 93.

19 Bénéficiant du concours d'Emile Issler, depuis Fr. Kirschleger le plus grand botaniste alsacien (1872-1952; L. Sittler, *Annuaire de Colmar*, III (1953), pp. 150-151), W. Kuhn, *Grünwalds Isenheimer Altar als Darstellung mittelalterlicher Heilkräuter*, dans *Kosmos*, 44 (1948), pp. 329-333, a donné l'identification de 14 plantes du tableau; cf., du même, l'article paru, sous le même titre, dans *Annuaire de Colmar*, II (1951-52), pp. 22-26, suivi, p. 27, d'une *Note complémentaire sur les plantes médicinales représentées par Grünwald sur le retable d'Issenheim* par E. Issler, qui apporte des retouches au texte de Kuhn; V.H. Bauer, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 99-100. L. Behling, *Die Pflanz in der mittelalterlichen Tafelmalerei*, Köln-Graz 2^e 1967 ("Nachdruck", légèrement retouché et augmenté d'un "Nachtrag" bibliographique, de la 1ère éd., Weimar 1957), p. 145, qui n'a pas connu la publication dans l'*Annuaire de Colmar 1951-52*, ne croit pouvoir identifier, de façon certaine, que 10 espèces végétales (voir les tables CXIV-CXV); sur la rose et le figuier du panneau de la Nativité, voir la même, *op.cit.*, pp. 48, 141, 147. Nous avons encore eu le privilège de connaître E. Issler, lors des "activités dirigées" ou "loisirs", qui occupaient les après-midi de nos samedis d'avant-guerre au Lycée Bartholdi de Colmar.

20 Pendant longtemps, la *communis opinio* voulait que Guido Guersi fût d'origine sicilienne; voir, entre autres, W.K. Zulch, *op.cit.* (*supra*, n.3), pp. 7, 134 et 416, G. Méautis, *op.cit.*, p. 135, et encore A. Kehl, *Überlegungen* (*supra*, n.1), pp. 160 et 174, n.6. Des doutes furent émis, dès 1956, par L. Kubler, *Isenheimer Miscellen* (*supra*, n.9), p. 36. A. Mischlewski rattache Guido Guersi, mort en février 1516, à une famille du Dauphiné, émigrée en Provence ou peut-être plutôt en Lorraine (voir *infra*, n.22).

21 Le point de vue de G. Méautis, *op.cit.*, p. 135, est celui de W.K. Zulch, *op.cit.* (*supra*, n.3), pp. 30, 65-66, 70, 133, 220 et 228, ou de W. Fraenger, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 153-187 et 289-290. Au contraire, H.A. Schmid, *op.cit.* (*supra*, n.2), II, pp. 95 et 189, admettait-il l'identification de saint Antoine avec Guido Guersi (comme déjà Jacob Burckhardt), mais non, semble-t-il bien, celle de saint Paul avec le peintre (cf. pp. 59-60). L'identification du visage de saint Paul comme étant un autoportrait de l'artiste se base sur la ressemblance de l'ermite avec le dessin d'Erlangen - signé MG et daté de 1529 (H.A. Schmid, *op.cit.*, II, pp. 14 et 265-267; W.K. Zulch, *op.cit.*, fig. 1) -, correspondant à la seconde gravure, représentant un homme plus âgé, que von Sandrart (1679) a donnée de Grünwald, sans date ni monogramme (H.A. Schmid, *op.cit.*, II, pp. VII et 304 (24); W.K. Zulch, *op.cit.*, pp. 66 (fig. 25) et 385; cf. pp. 9 (fig. 3), 395-396, 429 (n.74)). Mais on n'est plus sûr que le dessin d'Erlangen soit vraiment un autoportrait de Grünwald; le monogramme et la date sont d'ailleurs aussi considérés comme apocryphes par un auteur comme Zulch, *op.cit.*, p. 379, la date seule par Fraenger. Cf. W. Brucker, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 48, 49 (n.51), 57-58, 64; H. Blum, *art.cit.* (*supra*, n.5), p. 92, n.5; F. Sarwey, *op.cit.* (*supra*, n.13), p. 101 (la légende de la fig. 38 confond saint Paul et saint

Antoine); P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 99-101 (n° 58), 106, 110. Selon A. Châtelet, *Cahiers alsaciens*, XIX (*supra*, n.1), p. 74, le dessin d'Erlangen serait la copie d'un portrait de peintre dû à Grünwald, mais non un autoportrait. Partisan d'une date basse de la mort de Grünwald (1531/32), H.J. Rieckenberg, *Matthias Grünwald* (*supra*, n.1), pp. 53 et 98-99, plaide en faveur d'un autoportrait exécuté en 1529; cf. *Der historische Grünwald*, dans *JfL*, 1980 (*supra*, n.1), pp. 16, 21, 28; *Zum Forschungsstand* (*supra*, n.5), p. 191 (contre E.M. Vetter, *Pantheon*, 35 (1977), p. 188). Rejetant énergiquement l'identité de saint Paul avec le peintre, A. Kehl, "Grünwald"-Forschungen (*supra*, n.1), p. 40, n.78 c (cf. *Überlegungen* (*supra*, n.1), p. 169), n'admet que celle de saint Antoine avec le précepteur d'Isenheim. Pour l'identité de Guersi également L. Behling, *op.cit.* (*supra*, n.1), p. 17, qui, tenant monogramme et date du portrait d'Erlangen ("sogenanntes Selbstbildnis des Meisters Mathis") pour apocryphes, montre une certaine réserve à son sujet (pp. 2 et 18). En 1973, H. Geissler, *art.cit.* (*supra*, n.2), pp. 39-40 (cf. *ibid.*, p. 163), constate qu'on a été amené maintenant à renoncer aux deux identifications; dans le même contexte, B. Saran, *art.cit.* (*supra*, n.13), pp. 245-246, exprime un point de vue différent. Ont insisté particulièrement sur le caractère hasardeux des tentatives d'identification des deux visages aussi A. Weixlgärtner, *Grünwald*, Wien-München 1962, pp. 71 et 114-115; W. Brucker, *art.cit.*, pp. 48-49 et 57, n.146; W. Hütt, *Mathis Gothardt-Neithardt, genannt "Grünwald". Leben und Werk im Spiegel der Forschung*, Leipzig 1968, pp. 101 et 152; Chr. Heck, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 47 et 50; cf. P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (*supra*, n.1), pp. 93 et 99 (n° 57). Sur la question des autoportraits en général, cf. W. Hutt, *op.cit.*, pp. 152-153; le même, *art.cit.* (*supra*, n.1), pp. 338-339.

22 Jean d'Orlier était savoyard d'origine; précepteur à Ferrare (et de Charny) jusque'en 1463. Chez F. Sarwey, *op.cit.* (*supra*, n.13), p. 72, confusion de Jean d'Orlier avec Guido Guersi! Sur les deux précepteurs, sous la direction desquels le couvent d'Isenheim connut un essor particulier, voir W.K. Zulch, *op.cit.* (*supra*, n.20), pp. 367, 415-416, et *passim*; L. Kubler, *art.cit.* (*supra*, n.20), pp. 32 sqq.; A. Kehl, "Grünwald"-Forschungen (*supra*, n.1), pp. 38-39, n. 78 a-b; A. Mischlewski, *Die Antoniter und Isenheim* (*supra*, n.1), pp. 264-265 et 286-287; *Die Auftraggeber* (*supra*, n.1), pp. 18-24; *Grundzüge* (*supra*, n.1), pp. 118, 261 et 323; *Jean d'Orlier und die Umgestaltung der Antoniterkirche in Isenheim*, dans *Actes du Colloque de Colmar, 1987* (*infra*, n.23), pp. 122-127 (p. 125 et n.85: "Guersi" lui-même se nommait Guers). On note qu'à Isenheim même, dans un pays germanique, Grünwald travailla dans un milieu de culture latine, française en particulier et non - comme on l'a souvent répété depuis Zulch, *op.cit.*, pp. 7 et 133-134 - italienne: les précepteurs sont généralement d'origine française de même que la plupart des chanoines, et leur ordre les lie étroitement à Saint-Antoine en Viennois.

23 Les trois grandes statues de la partie sculptée du polyptyque représentent saint Antoine abbé antonin (en ronde-bosse), trônant en majesté au coeur même du retable, avec le tau, le livre et un petit cochon, et, de part et d'autre, debout (en bas-relief), désignant saint Antoine de leur main droite, saint Augustin, à gauche, comme évêque, et saint Jérôme, auteur de la *Vita Pauli*, accompagné du lion, à droite, comme cardinal. Les originaux des deux porteurs d'offrande agenouillés aux pieds de la statue de saint Antoine, qui avaient quitté Colmar après 1823, y sont à nouveau retournés en décembre

1984. Quant au personnage placé en donateur devant l'effigie de saint Augustin, un Antonite à genoux et les mains jointes pour la prière et convergeant vers la figure centrale, on l'identifie à Jean d'Orlier, dont on possède une représentation peinte par Martin Schongauer; cf. H.A. Schmid, *op.cit.* (supra, n.2), II, pp. 95-96; W.K.Zulch, *op.cit.* (supra, n.3), pp. 30 et 133; E.M. Vetter, *art.cit.* (supra, n.13), p. 56, y verrait toutefois plutôt Guido Guersi. En-dessous de la caisse abritant les trois saints, la prédelle sculptée montre les bustes du Christ et des douze Apôtres; la qualité moins grande des bustes des apôtres y a fait voir la main d'un autre sculpteur que Nicolas de Haguenau; voir déjà H.A. Schmid, *op.cit.*, II, pp. 98-99. De nombreux travaux récents témoignent de l'attention que les spécialistes accordent actuellement à la partie sculptée du retable; cf. R. Recht, *Les sculptures du retable d'Issenheim*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (supra, n.1), pp. 27-46; A. Mischlewski, *Die Auftraggeber* (supra, n.1), p. 22 et n.15; P. Vaisse, dans: P. Bianconi-P. Vaisse, *op.cit.* (supra, n.1), p. 108; Chr. Heck-R. Recht, *Le retable d'Issenheim avant Grunewald. Les sculptures de Nicolas de Haguenau*, Colmar 1987; Chr. Heck, *Le Pseudo-Desiderius Beychel, sculpteur colmarien à la fin du XV^e siècle*, dans *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, 31 (1988), pp. 155-163; Chr. Heck (éd.), *Le retable d'Issenheim et la sculpture au nord des Alpes à la fin du Moyen Age. Actes du Colloque de Colmar (2-3 nov. 1987)*, Colmar 1989; pour un c.r. de ce colloque et des débats, voir Fr. Kobler, *Kunstchronik*, 41 (1988), pp. 269-277. Le retable a-t-il d'abord été conçu comme un simple coffre sculpté sans volets? Comme toujours pour Grunewald, les remises en cause ne manquent pas: Mathis Grun étant aussi sculpteur, H.J. Rieckenberg, *Was sagen die historischen Quellen zur Frage nach dem Bildschnitzer des Isenheimer Altars?*, dans *Actes du Colloque de Colmar, 1987*, pp. 118-119, suggère d'attribuer les sculptures ainsi que la construction d'ensemble du retable à Grunewald lui-même; voir déjà W. Lücking, *Mathis. Nachforschungen über Grunewald*, Berlin 1983, pp. 193 et 196 sqq.; cf. W. Brucker, *art.cit.* (supra, n.1), p. 52, n.90.

24 W. Nigg, *op.cit.*, p.41, rappelle que l'Alsace était alors toujours la patrie de la "Gottesfreundbewegung". Pour le thème de la vie cachée avec le Christ en Dieu, voir Paul, *Épître aux Colossiens*, 3,3; L. Behling, *op.cit.* (supra, n.1), p.22, ne semble avoir appréhendé la notion de "verborgene Gestalt" que très en surface. Nigg, *op.cit.*, pp.35-36 et 40, admet la participation de Grunewald à la guerre des paysans: arraché à la vie cachée, le peintre s'en ressentit gravement. Mystique et vie cachée se conditionnent réciproquement (Nigg, *op.cit.* pp. 41-42). Sur le mysticisme de Grunewald, voir aussi A. Weixlgartner, *op.cit.* (supra, n.21), p.137. Evoquant la médiocrité probable de la carrière de Grunewald, E. Ruhmer, *Grunewalds Ausstrahlung im 16. und 17. Jahrhundert*, dans *Cahiers alsaciens*, XIX (supra, n.1), p. 173, lui oppose la carrière princière, comparable à celle des maîtres italiens, qui est réservée au même moment à un Durer: loin d'être une de ces "Herrennaturen, die Bestätigung fordern und Gemeinden um sich scharen", Grunewald est resté "ein Anonymer". Dans un même ordre d'idées, voir Weixlgartner, *op.cit.*, p.24. Sur l'ouvrage de W. Nigg - un second tome a paru en 1961 -, cf. D. Bartling, *Erasmus*, 7(1954), col.41-44.

25 Le texte de G. Méautis a paru tout d'abord dans la revue théosophique "Le Lotus Bleu", 67(1962), pp.142sqq.; lors de la réimpression de 1964, les mentions

expresses du public touché par ce périodique ont été supprimées, parfois malheureusement aux dépens de la cohérence du texte.

Achévé d'imprimer en mai mil neuf cent nonante et un,
sur les presses de l'Imprimerie La Fusion, La Chaux-de-Fonds.